

## L'INSU QUE SAIT DE L'UNE-BEVUE S'AILE A MOURRE

16 Novembre 1976

1

Il y a une affiche comme ça qui professe... est-ce que vous avez su la lire? Qu'est-ce que ça donne pour vous? "L'insu que sait", quand même ça fait bla-bla, ça équivoque; "l'insu que sait"; et après j'ai traduit l'Unbewußte, j'ai dit qu'il y avait, au sens de l'usage en français du partitif, qu'il y avait de "l'une-bévue". C'est une façon aussi bonne de traduire l'Unbewußte que n'importe quelle autre, que l'inconscient en particulier, qui en français — et en allemand aussi d'ailleurs — équivoque avec "inconscience". L'inconscient, ça n'a rien à faire avec l'inconscience. Alors pourquoi ne pas traduire tout tranquillement par "l'une-bévue"? D'autant plus que ça a tout de suite l'avantage de mettre en évidence certaines choses: pourquoi est-ce qu'on s'oblige dans l'analyse des rêves, qui constitue une bévue comme n'importe quoi d'autre, comme un acte manqué, à ceci près qu'il y a quelque chose où on se reconnaît... On se reconnaît dans le trait d'esprit, parce que le trait d'esprit tient à ce que j'ai appelé "lalangue", on se reconnaît dans le trait d'esprit, on y glisse et là-dessus Freud a fait quelques considérations qui ne sont pas négligeables. Je veux dire que l'intérêt du trait d'esprit pour l'inconscient est lié à cette chose spécifique qui comporte l'acquisition de "lalangue". Pour le reste, est-ce qu'il faut dire que pour l'analyse d'un rêve il faut s'en tenir à ce qui s'est passé la veille? Ça ne va pas de soi. Freud en a fait une règle, mais il conviendrait quand même de s'apercevoir qu'il y a bien des choses qui, non seulement peuvent remonter plus haut, mais qui tiennent à ce qu'on peut appeler le tissu même de l'inconscient. Est-ce que l'acte manqué aussi, c'est une affaire qui doit être analysée étroitement selon ce qui s'est passé, non pas la veille, mais cette fois-ci dans la journée, c'est vraiment quelque chose qui pose question.

Cette année, disons que, avec cette "insu que sait de l'une-bévue", j'essaye d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient. Quel rapport y a-t-il entre ceci qu'il faut admettre que nous avons un intérieur, que l'on appelle comme on peut, psychisme par exemple — on voit même Freud écrire endo, endo-psychique; cela ne va pas de soi que la  $\Psi$  ce soit endo; cela ne va pas de soi qu'il faille endosser cet "endo" — quel rapport y a-t-il entre cet "endo", cet intérieur et ce que nous appelons couramment l'identification? C'est ça en somme que, sous ce titre qui est comme ça fabriqué pour l'occasion, c'est ça que je voudrais mettre sous ce titre. Parce qu'il est clair que, l'identification, c'est ce qui se cristallise dans

Verform GUY (MCK.ohh GT)

Je vous l'ai déjà dit, ça m'ennuie beaucoup qu'il y ait tant de monde (...).

Voilà, il y a une affiche, comme ça, grotesque. Est-ce que vous avez su la lire? Qu'est-ce ça donne pour vous? "L'insu que sait", quand même, ça fait, ça fait bla-bla, ça équivoque. "L'insu que sait", et après j'ai traduit l'"Unbewußt", j'ai dit qu'il y avait, au sens de l'usage en français du partitif, qu'il y avait de l'"une-bévue". C'est une façon aussi bonne de traduire l'"Unbewußt" que n'importe quelle autre, que l'inconscient, en particulier, qui, qui en français, et qui, en allemand aussi d'ailleurs, équivoque avec inconscience. L'inconscient, ça n'a rien à faire avec l'inconscience. Alors pourquoi, pourquoi ne pas traduire tout tranquillement par l'"une-bévue", d'autant plus que ça a tout de suite l'avantage de mettre en évidence certaines choses. Pourquoi est-ce qu'on s'oblige, dans l'analyse des rêves, qui constituent une bévue comme, comme n'importe quoi d'autre, comme un acte manqué, à ceci près que il y a quelque chose où on se reconnaît, on se reconnaît dans le trait d'esprit parce que le trait d'esprit tient à ce que j'ai appelé la langue, on se reconnaît dans le trait d'esprit, on y glisse. Et, là-dessus, Freud a fait quelques considérations qui ne sont pas négligeables, je veux dire que l'intérêt du trait d'esprit pour l'inconscient est quand même lié à cette chose spécifique qui, qui comporte l'acquisition de la langue.

Pour le reste, est-ce qu'il faut dire que, pour l'analyse d'un rêve, il faut s'en tenir à ce qui s'est passé la veille? Ca

ne va pas de soi! Freud en a fait une règle, mais il conviendrait quand même de, de s'apercevoir que, qu'il y a bien des choses qui, non seulement peuvent remonter plus haut, mais qui tiennent à ce qu'on peut appeler le tissu même de l'inconscient. Est-ce que l'acte manqué aussi, c'est une affaire qui doit être analysée, et étroitement, selon ce qui s'est passé, non pas la veille, mais cette fois-ci dans la journée, c'est vraiment quelque chose qui pose question.

Cette année, disons <sup>avec</sup> que/cet "insu que sait de l'une-bévue" j'essaie d'introduire quelque chose qui, qui va plus loin, qui va plus loin que, que l'inconscient.

Quel rapport y a-t-il entre ceci qu'il faut admettre, que nous avons un intérieur qu'on appelle, comme on peut, psychisme, par exemple, - on voit même Freud écrire endo-, endopsychique - ça ne va pas de soi que la *ψυχή*, ce soit endo-, ça ne va pas de soi qu'il faille endosser cet endo-, quel rapport y a-t-il entre cet endo-, cet intérieur et ce que nous appelons couramment l'identification?

C'est ça, en somme, que sous ce titre qui est, comme ça, fabriqué pour l'occasion, c'est ça que je voudrais mettre sous ce titre. Parce que il est clair que l'identification, c'est ce qui se cristallise dans une identité. D'ailleurs, ce -fication dans, dans le français, est en allemand autrement énoncé: "Identifizierung" dit Freud, dit Freud dans un endroit où j'ai été le retrouver parce que je ne me souvenais pas que j'avais fait un séminaire sur l'"Identifizierung". Je ne me souvenais pas, je me souvenais quand même de ce qu'il y avait dans le chapitre; je ne savais pas que j'y avais consacré une année, mais je me souve-

nais qu'il y a, pour Freud, au moins trois modes d'identification, à savoir: l'identification auquel il réserve, je ne sais pas bien pourquoi, la qualification de "amour", "amour", c'est la qualification qu'il donne à l'identification au père; qu'est-ce que c'est que, d'autre part, ce qu'il avance d'une identification faite de, de participation, il appelle ça, il épingle ça de l'identification hystérique; et puis, il y a une troisième identification qui est celle qu'il fabrique d'un trait, d'un trait que j'ai autrefois, comme ça, j'en avais gardé quand même le souvenir sans savoir que j'avais fait tout un séminaire sur l'identification, d'un trait que j'ai appelé unaire. Ce trait unaire nous intéresse parce que, comme Freud le souligne, c'est pas, c'est/<sup>pas</sup>quelque chose qui a à faire spécialement avec une personne aimée, une personne peut être indifférente, et un trait unaire choisi comme constituant la base d'une identification. C'est pas indifférent puisque c'est comme cela que Freud croit pouvoir rendre compte de l'identification à la petite moustache du Führer dont chacun sait que elle a joué un grand rôle.

C'est une question qui a beaucoup d'intérêt parce que il résulterait de certains propos, enfin, qui ont été avancés, que la fin de l'analyse serait de s'identifier à l'analyste. Pour moi, je ne le pense pas. Mais enfin, c'est ce que soutient quand même Balint. C'est très surprenant. Balint, j'ai dit!

A quoi donc s'identifie-t-on à la fin de l'analyse? Est-ce que on s'identifierait à son inconscient? C'est ce que je ne crois pas. Je ne le crois pas parce que l'inconscient reste, je dis reste, je ne dis pas reste éternellement, parce qu'il n'y a aucune éternité, reste l'Autre. C'est de l'Autre avec un grand A qu'il

s'agit dans l'inconscient. Je ne vois pas que on puisse donner un sens à l'inconscient si ce n'est de le situer dans cet Autre porteur des signifiants qui tire les ficelles de ce qu'on appelle imprudemment, imprudemment parce que c'est, c'est là que se soulève la question de ce qu'est le sujet à partir du moment où il dépend si entièrement de l'Autre.

Alors, en quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse? Est-ce que ça serait, ça ne serait pas s'identifier, s'identifier en prenant ses garanties, une espèce de distance, s'identifier à son symptôme?

J'ai avancé que le symptôme ça peut être, c'est monnayable, c'est courant, ça peut être le partenaire sexuel. C'est, c'est dans la ligne de ce que j'ai proféré, proféré sans que ça vous fasse pousser des cris d'orfraie, c'est un fait, j'ai proféré que, que le symptôme pris dans ce sens, c'est pour employer le terme de connaître, c'est ce qu'on connaît, c'est même ce qu'on, ce qu'on connaît le mieux, sans que ça aille très loin. Connaître n'a strictement que ce sens. C'est la seule forme de connaissance prise au sens où l'on a avancé que il suffirait qu'un homme couche avec une femme pour qu'on puisse dire qu'il la connaît, voire inversement. Comme, malgré que je m'y efforce, c'est un fait que je ne suis pas femme, je ne sais pas ce qu'il en est de ce qu'une femme connaît d'un homme. Il est très possible que ça aille, ça aille très loin. Mais ça <sup>ne</sup> peut tout de même pas aller jusqu'à ce que la femme crée l'homme; même quand il s'agit de ses enfants, il s'agit de quelque chose qui se présente comme un parasitisme. Dans l'utérus de la femme, l'enfant est parasite, et tout l'indique jusque y compris le fait que ça peut aller très mal entre ce para-

site et ce ventre.

Alors, qu'est-ce que veut dire connaître? Connaître veut dire savoir faire avec ce symptôme, savoir le débrouiller, savoir le manipuler, savoir, ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image, c'est imaginer la façon dont on se débrouille avec ce symptôme. Il s'agit ici, bien sûr, du narcissisme secondaire, le narcissisme radical, le narcissisme qu'on appelle primaire étant dans l'occasion exclu. Savoir y faire avec son symptôme, c'est là la fin de l'analyse, il faut reconnaître que c'est court. Ca ne va vraiment pas loin!

Comment ça se pratique, c'est bien entendu ce que je m'efforce de, de véhiculer dans cette foule, je ne sais pas avec quel résultat. Je me suis embarqué dans cette navigation, comme ça, parce que parce que dans le fond on m'y a provoqué; c'est ce qui, c'est ce qui résulte de ce qui a été publié par je ne sais quelle série spéciale d'Ornicar, sur la Scission de 53. J'aurais/certainement <sup>été</sup> beaucoup plus discret si la scission de 53 n'avait pas eu lieu.

La métaphore, en usage pour ce qu'on appelle l'accès au Réel, c'est ce qu'on appelle le modèle. Il y a un nommé Kelvin qui s'est beaucoup intéressé à ça, Lord même, il s'appelait Lord Kelvin. Il considérait que la science, c'était quelque chose dans lequel fonctionnait un modèle et qui permettait à l'aide de ce modèle de prévoir quels seraient les résultats, les résultats du fonctionnement du Réel.

On recourt donc à l'imaginaire pour se faire une idée du Réel. Ecrivez alors "se faire", "se faire une idée", j'ai dit, écrivez-le "sphère", pour bien savoir ce que l'imaginaire veut dire. Ce

que j'ai avancé dans mon noeud borroméen de l'imaginaire, du symbolique et du réel, m'a conduit à distinguer ces trois sphères, et puis, ensuite, à les renouer. Il a fallu donc que je passe de ces trois boules, - il y a les dates, j'ai énoncé le symbolique, l'imaginaire et le réel en 54; j'ai intitulé une conférence inaugurale de ces trois noms, - devenus en somme par moi ce que Frege appelle nom propre.

Fonder un nom propre, c'est une chose qui fait monter un petit peu votre nom propre. Le seul nom propre dans tout ça, c'est le mien. L'extension de Lacan au symbolique, à l'imaginaire et au réel, est ce qui permet à ces trois termes de consister. Je n'en suis pas spécialement fier, mais je me suis après tout aperçu que consister, ça voulait dire quelque chose, c'est à savoir qu'il qu'il fallait, qu'il fallait parler de corps, qu'il y a un corps de l'imaginaire, un corps du symbolique, c'est la langue, et un corps du réel, dont on ne sait comment il sort. C'est pas simple. Non que la complication vienne de moi, mais elle l'est dans ce dont il s'agit. C'est parce que j'ai été, comme dit l'autre, confronté avec l'idée que supporte l'inconscient de Freud, que j'ai essayé non d'en répondre, mais d'y répondre de façon sensée, c'est-à-dire en n'imaginant pas que cette a-vision, ce dont Freud s'est avisé, c'est ça que je veux dire, que cette a-vision concerne quelque chose qui serait à l'intérieur de chacun, de chacun de ceux qui font foule, et qui croit être de ce fait une unité.

On a traduit cette notion de foule que veut bien dire "Massenpsychologie"; on l'a traduit "Psychologie collective et analyse du moi". Rien n'y fait. Freud a beau prendre expressément son départ

de ce que Gustave Lebon a appelé nommément "psychologie des foules"<sup>1</sup> on traduit par psychologie collective. Une collection ! Une collection de perles, sans doute, chacun en étant une.

Alors, alors que ce dont il s'agit, c'est de rendre compte de l'existence, de l'existence dans cette foule de quelque chose qui se qualifie "moi". Qu'est-ce que ça peut être que ce moi? C'est ce que, pour essayer de vous l'expliquer, j'ai essayé d'imaginer cette année, l'usage de ce qu'on appelle une topologie (Fig.I).

Une topologie, comme vous pourrez le saisir rien qu'à ouvrir quoique ce soit qui s'appelle topologie générale, une topologie ça se fonde toujours sur un tore, même si ce tore est à l'occasion une bouteille de Klein, car une bouteille de Klein est un tore, un tore qui se traverse lui-même. J'ai parlé de ça il y a bien longtemps.

Voilà. Ici (Fig.I), ici vous voyez que, dans ce tore, il y a quelque chose qui représente un intérieur absolu. Quand on est dans le vide, dans le creux que peut constituer un tore, ce tore peut être une corde sans doute, mais une corde elle-même se tord, et il y a quelque chose qui est dessinable comme étant l'intérieur de la corde. Vous n'avez, à cet égard, qu'à déployer ce qui s'énonce comme noeud dans une littérature spéciale.

Alors, il y a évidemment deux choses: il y a deux espèces de trou (Fig.I). Le trou qui s'ouvre à ce qu'on appelle l'extérieur, ça met en cause ce dont il s'agit quant à l'espace; l'espace passe pour étendu quand il s'agit de, de Descartes, mais le corps nous fonde l'idée d'une autre espèce d'espace. Ça n'a pas l'air tout de suite d'être ce qu'on appelle un corps, ce tore en question, mais vous allez voir qu'il suffit de le retourner, non pas comme se re-

tourne une sphère, parce qu'un tore, ça se retourne d'une toute autre façon.

Si, ici, par exemple, je me mets à imaginer que c'est une sphère qui est à l'intérieur d'une autre sphère, je n'obtiens rien qui ressemble à ce que je vais essayer de vous faire sentir maintenant. Si je fais un trou dans l'autre sphère, cette sphère-là va sortir comme un grelot, mais c'est un tore. C'est un tore, c'est à-dire qu'il va se comporter autrement.

Il suffirait que vous preniez une simple chambre à air, une chambre à air d'un petit pneu, que vous vous appliqueriez à mettre à l'épreuve, vous verrez alors (Fig.II) que le pneu se prête à cette façon \* vous voyez comme j'ai de la peine à le manipuler - prête à cette façon de s'enfiler, si je puis dire, dans ce coffre, ce coffre à lui issu de la coupure, la coupure que nous avons pratiquée ici (Fig.I); et que si vous pouvez poursuivre, à supposer que la coupure vienne ici, vienne ici se rabattre, s'inverser si l'on peut dire, ce que vous allez obtenir est ceci (Fig.III), qui est différent, différent, en apparence, du tore, car c'est bel et bien un tore, /exactement comme si nous coupions ici (Fig.I) le tore dont il s'agit. Je pense qu'il ne vous échappe pas que à rabat  
ici  
tre/ceci jusqu'à ce que nous bouclions le trou que nous avons fait dans le tore, c'est bel et bien la figure qui suit que nous obtenons.

Ce ne semble pas ravir, si je puis dire, votre consentement. C'est pourtant tout à fait sensible, il suffit de faire un essai. Vous avez ici deux, deux tores dont l'un représente ce qui est advenu, alors que l'autre est l'original. Si vous, sur un de ces tores (Fig.IV), sur un de ces tores couplés de la même façon, -  
/c'est bel et bien un tore tout de même quoique vu cette fois-ci en coupe, c'est/

ceci va nous conduire à autre chose -, sur un de ces tores couplés, vous pratiquez la manipulation que je vous ai expliquée ici (Fig.I) à savoir que vous y fassiez une coupure, vous obtiendrez ce quelque chose qui se traduit par ceci, à savoir que les tores étant couplés vous avez à l'intérieur d'un de ces tores un autre tore, un tore qui est de la même espèce que celui que j'ai dessiné ici (Fig.I); ce qui désigne, désigne ceci, c'est que ici (Fig.II), vous voyez bien que ce qui est du premier tore, que ce qui est du premier tore a ici (Fig.III) ce que j'appelle son intérieur, quelque chose dans le tore s'est retourné, qui est exactement en continuité avec ce qui reste d'intérieur dans ce premier tore, ce tore s'est retourné en ce sens que, désormais, son intérieur est ce qui passe à l'extérieur; alors que, pour désigner celui-ci (Fig.IV) comme étant celui autour duquel se retourne celui qui est ici, nous nous apercevons que celui qui, que j'ai désigné ici est, lui, resté inchangé, c'est-à-dire qu'il a son premier extérieur, son extérieur tel qu'il se pose dans la boucle, il a son extérieur toujours à la même place. Il y a donc eu de l'un d'entre eux retournement.

Je pense que, quoique ces choses soient fort incommodes, soient fort inhibées à imaginer, je pense quand même avoir véhiculé ce dont il s'agit dans l'occasion. Je veux dire que - je me suis fait, je l'espère, entendre pour ce dont il s'agit - il est tout à fait remarquable que ce qui est ici n'ait pas (Fig.II), quoique ce soit littéralement un tore, n'ait pas la même forme, à savoir que ça se présente comme une trique, c'est une trique qui n'en reste pas moins pourtant un tore, je veux dire que, comme vous l'avez vu ici (Fig. V), ce qui vient à se former, c'est quelque chose qui n'a plus rien à faire avec la première présentation, celle qui noue les

②

deux tores, ça n'est pas, ça n'est pas la même sorte de chaîne, du fait du retournement de ce que j'appelle dans l'occasion le premier tore (Fig.IV). Mais, par rapport à ce premier tore, par rapport au même, ce que vous avez, c'est quelque chose qui se dessine comme ça (Fig.VI), par rapport au même, le tore-trique, si nous nous souvenons du même, le tore-trique vient ici (Fig.VI), c'est-à-dire que, pour appuyer les choses, le trou qui est à faire dans le tore, celui que j'ai désigné ici (Fig.I), peut être fait en n'importe quel endroit du tore, jusque et y compris couper le tore ici (Fig.VI), car alors il est tout à fait manifeste que ce tore coupé peut se retourner de la même façon, et que ça sera en joignant deux coupures que nous obtiendrons cet aspect. En d'autres termes, en coupant ce tore ici, on obtient ce que j'ai appelé la présentation en trique de la même façon, c'est-à-dire que quelque chose qui se manifestera dans le tore par deux coupures permettra un rabattement, exactement tel que c'est en joignant une coupure, et non pas en fermant la coupure unique, celle que j'ai faite ici, c'est en joignant donc deux coupures que nous obtiendrons cette trique<sup>ce</sup>/que j'ai appelé de ce terme, encore que ce soit un tore.

Voilà ce que aujourd'hui, et je conviens que ça n'est pas nourriture facile, mais ce que j'aimerais la prochaine fois, à savoir dans le deuxième mardi de décembre, ce que j'aimerais entendre la prochaine fois de quiconque d'entre vous, c'est la façon dont de ces deux modes de repliement du tore (Fig.I.II), y étant adjoint un troisième qui, lui, est celui-ci (Fig.VI), supposez que nous ayons un tore dans un autre tore (Fig.VII) la même opération est concevable pour les deux tores, à savoir d'une coupure faite dans celui-ci, et d'une coupure autre, distincte, puisque ce n'est

pas le même tore, faite dans celui-là, il est dans ce cas tout à fait clair, je vous le laisse <sup>à</sup> concevoir, que le repliement de ces deux tores nous donnera une même trique, mais à ceci près que, dans la trique, il y aura un contenu analogue, à ceci près que pour les deux cas, cette fois-ci, l'intérieur sera à l'extérieur, et de même pour celui-ci, je veux dire pour le tore qui est à l'intérieur.

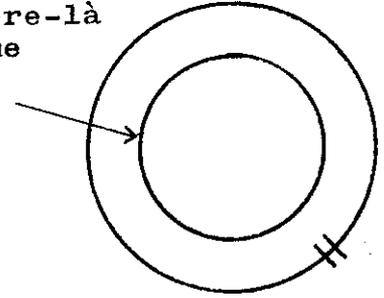
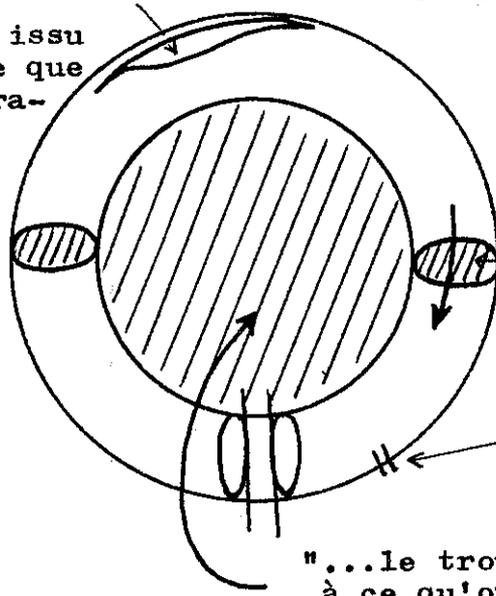
Comment, poserais-je la question, comment identifier, car c'est distinct, comment identifier l'identification hystérique de l'identification amoureuse, dite au père, et l'identification que j'appellerai neutre, celle qui n'est ni l'une ni l'autre, qui est l'identification à un trait particulier, à un trait que j'ai appelé c'est comme ça que j'ai traduit le *einzigen Zug* que j'ai appelé à n'importe quel trait? Comment répartir ces trois inversions de tores, homogènes donc, dans leur pratique, et en plus, qui maintiennent la symétrie, si je puis dire, entre un tore et un autre, comment les répartir, comment désigner d'une façon homologue l'identification paternelle, l'identification hystérique, l'identification à un trait qui soit seulement le même.

Voilà la question sur laquelle j'aimerais, la prochaine fois, que vous ayez la bonté de prendre parti.

16/11/76

"... cette sphère-là va sortir comme un grelot.." (p.8, 1°§)

"...ce coffre issu de la coupure que nous avons pratiquée ici." (p.8,1°§)



"...ici, vous voyez que dans ce tore, il y a quelque chose qui représente un intérieur absolu." (p.7, 2°§)

"...exactement comme si nous coupions ici le tore dont il s'agit." (p.8, 1°§)

"...le trou qui s'ouvre à ce qu'on appelle l'extérieur" (p.7,8°§)

FIG. I

"à supposer que la coupure .... vienne ici se rabattre, s'inverser..." (p. 8, 2°§)

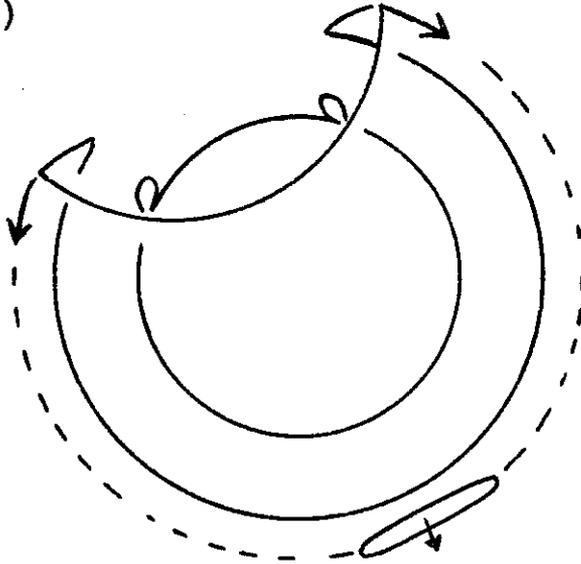


FIG. II

"vous voyez bien que ce qui est ici du premier tore ... a ici ce que j'appelle son intérieur.." (p.9, 1°§)

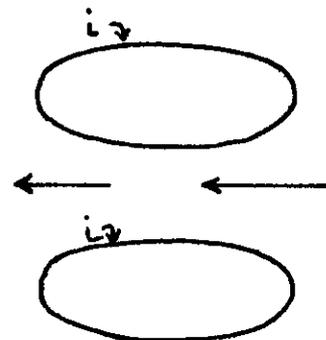
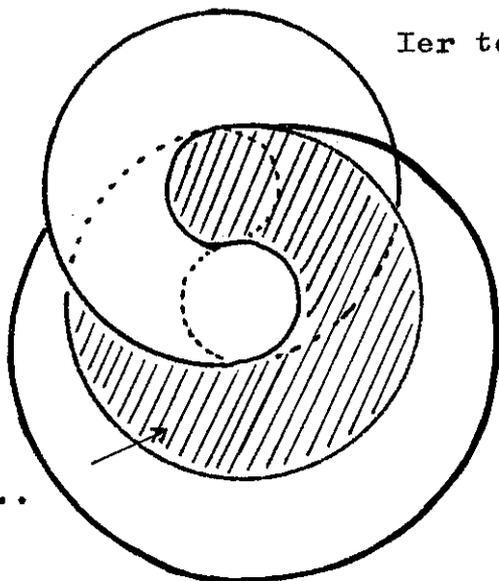


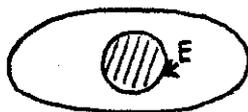
FIG. III

Ier tore



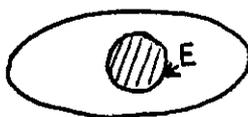
"...que  
celui que  
j'ai désigné  
ici est lui...  
inchangé.."  
(p.9, 1§)

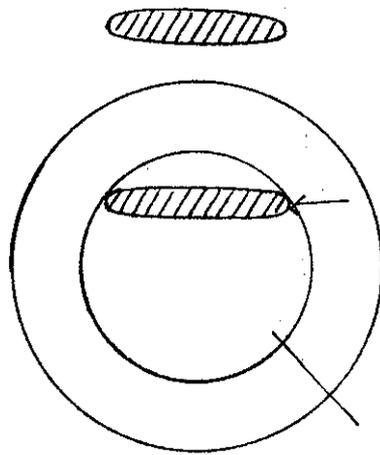
FIG.IV



"... il a son extérieur toujours  
à la même place..."(p.9,1§)

FIG.V

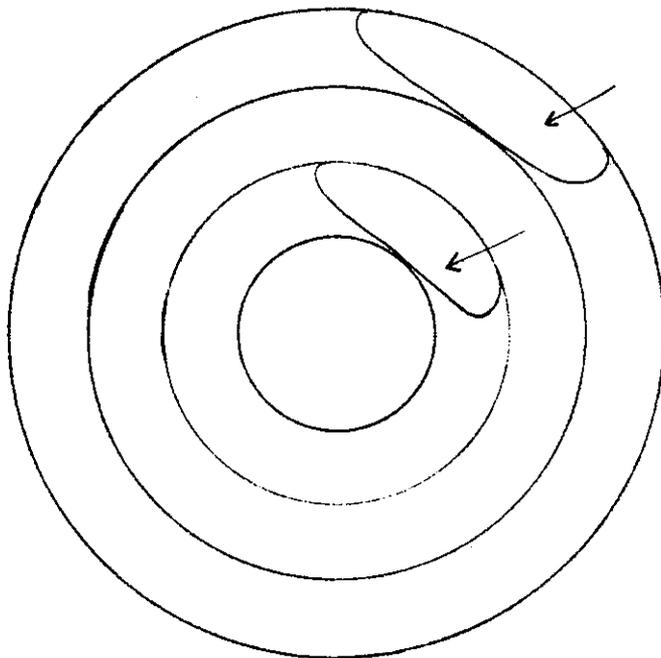




"...le tore-trique vient ici.."  
(p.10, 1°§)

"...jusque et y compris couper  
le tore ici..."  
(p.10, 1°§)

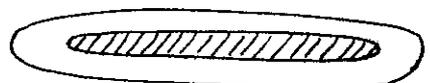
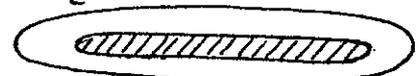
FIG.VI



"... supposez que nous ayons  
un tore dans un autre tore  
... d'une coupure faite dans  
celui-ci, et d'une coupure  
autre, distincte...dans celui  
là..." (p.10, 2°§)

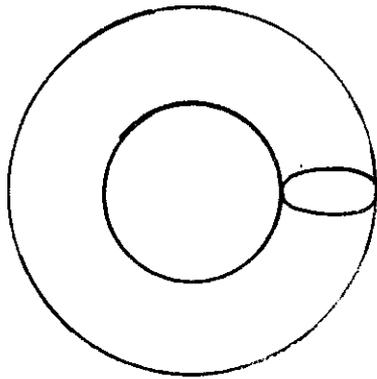
FIG.VII

"...le repliement de ces  
deux tores... dans la tri-  
que... à l'intérieur."  
(p.11, 1°§)



Voilà. (Je vais) pas donner de commentaires.

Bon. Comme la dernière fois je vous ai parlé de quelque chose comme ça (fig.I) qui n'est pas une sphère dans une autre,



(Fig.I)

qui est ce qu'on appelle un tore, il en résulte - c'était ce que je voulais vous indiquer, vous indiquer par là, mais c'était allusif - qu'aucun résultat de la science n'est un progrès. Contrairement à ce qu'on s'imagine, la science tourne en rond, et nous n'avons pas de raison de penser que les gens du, du silex taillé, avaient

moins de science que nous. La psychanalyse, notamment, n'est pas un progrès puisque ce que je veux vous indiquer, puisque malgré tout je reste près de ce sujet, la psychanalyse notamment n'est pas un progrès. C'est un biais pratique pour mieux se sentir. Ce mieux se sentir, il faut le dire, n'exclut pas l'abrutissement.

Tout indique, avec l'indice de soupçon que j'ai fait peser sur le tout, en fait, il n'y a de tout que criblé, et pièce à pièce. La seule chose qui compte, c'est qu'une pièce a ou non valeur d'échange. C'est la seule définition du tout. Une pièce vaut dans toute circonstance, ceci veut dire que, ceci ne veut dire que circonstance qualifiée comme toute pour valoir, homogénéité de valeur. Le tout n'est qu'une notion de valeur. Le tout, c'est ce qui, c'est ce qui vaut dans son genre, ce qui vaut dans son genre un autre de la même espèce d'unité.

Nous avançons là, tout doucement, vers la contradiction de ce que j'ai appelé l'une-bévue. L'une-bévue est ce qui s'échange malgré que ça ne vaille pas l'unité en question. L'une-bévue est un tout faux. Son type, si je puis dire, c'est le signifiant. Le signifiant type, c'est-à-dire exemple, il n'y en a pas de plus type que le même et l'autre. Je veux dire que il n'y a pas de signifiant plus type que ces deux énoncés. Une autre unité est semblable à l'autre. Tout ce qui soutient la différence du même et de l'autre, c'est que le même soit le même matériellement. La notion de matière est fondamentale en ceci qu'elle fonde le même. Tout ce qui n'est pas fondé sur la matière est une escroquerie - matériel-ne-ment -.

Le matériel se présente à nous comme corps-sistance, je veux dire sous la subsistance du corps, c'est-à-dire de ce qui est consistant, ce qui tient ensemble à la façon de ce qu'on peut appeler un , un con, autrement dit une unité. Rien de plus unique qu'un signifiant, mais en ce sens limité qu'il n'est que semblable à une autre émission de signifiant. Il retourne à la valeur, à l'échange. Il signifie le tout, ce qui veut dire: il est le signe du tout.

Le signe du tout, c'est le signifié, lequel ouvre la possibilité de l'échange - je souligne à cette occasion ce que j'ai dit du possible - il y aura toujours un temps, c'est ça que ça veut dire, où il cessera de s'écrire, où le signifié ne tiendra plus comme fondant la même valeur, l'échange matériel, car la même valeur/ l'introduction du mensonge, il y a échange, mais non matérialité même.

Qu'est-ce que l'autre comme tel? C'est cette matérialité que je disais même, à l'instant, c'est-à-dire que j'épinglais du

*L'homme 14/19*

signe singeant l'autre. Il n'y a qu'une série d'autres, tous les mêmes en tant qu'unité entre lesquels une bévue est toujours possible, c'est-à-dire qu'elle ne se perpétuera pas, qu'elle cessera comme bévue.

Voilà. Tout ça, c'est des vérités premières, mais que je crois devoir vous rappeler.

L'homme pense, hein! Ca ne veut pas dire qu'il soit fait que pour ça; mais ce qui est manifeste c'est qu'il ne fait que ça de valable, parce que valable veut dire, et rien d'autre, -c'est pas une échelle de valeurs, l'échelle de valeurs, comme je vous le rappelle, tourne en rond-, valable ne veut rien dire que ceci que ça entraîne la soumission de la valeur d'usage à la valeur d'échange. Ce qui est patent, c'est que la notion de valeur est inhérente à ce système, à ce système du tore, et que la notion d'une-bévue, dans mon titre de cette année, veut dire, veut dire seulement que on pourrait également dire le contraire: l'homme sait plus qu'il ne croit savoir, mais la substance de ce savoir, la matérialité qui est dessous, n'est rien d'autre que le signifiant en tant qu'il a des effets de significations. L'homme parle-être, comme j'ai dit, ce qui ne veut rien dire d'autre qu'il parle signifiant, avec quoi la notion d'être se confond.

Ceci est réel. Réel ou vrai? Tout se passe à ce niveau tentatif, comme si les deux mots étaient synonymes. L'affreux, c'est qu'ils ne le sont pas partout. Le vrai, c'est ce qu'on croit tel: la foi, et même la foi religieuse. Voilà le vrai, qui n'a rien à faire avec le réel.

La psychanalyse, il faut bien le dire, tourne dans le même rond. C'est la forme moderne de la foi, de la foi religieuse. A la dérive, voilà où est le vrai quand il s'agit de réel.

Tout cela parce que manifestement, depuis le temps, on le saurait, si c'était pas si manifeste, manifestement il n'y a pas de connaissance. Il n'y a que du savoir au sens que j'ai dit, d'abord, à savoir qu'on se gourre. Une bévue, c'est ce dont il s'agit. Tournage en rond de la philosophie, il s'agit de substituer un autre sens au terme "système du monde" qu'il faut bien conserver, quoique de ce monde on ne peut rien dire de l'homme, sinon qu'il en est chû. Nous allons voir comment.

Mais ça a beaucoup de rapport avec le trou central du tore. Il n'y a pas de progrès parce qu'il ne peut pas y en avoir. L'homme tourne en rond si ce que je dis de sa structure est vrai; parce que la structure, structure de l'homme, est torique. Non pas du tout que j'affirme qu'elle soit telle. Je dis qu'on peut essayer de voir où en est l'affaire, ce d'autant plus que nous y incite la topologie générale. Le système du monde, jusqu'ici, a toujours été sphéroïdal. Ben, on pourrait peut-être changer. Le monde s'est toujours peint jusqu'à présent, comme ça, pour ce qu'ont énoncés les hommes, s'est peint à l'intérieur d'une bulle. Le vivant se considère lui-même comme une bulle, mais avec le temps, il a, il s'est quand même aperçu qu'il était pas une boule, une bulle.

(Fig.II)

Pourquoi ne pas s'apercevoir qu'il est organisé, je veux dire, ce qu'on voit du corps vivant, qu'il est organisé comme ce que j'ai appelé trique, l'autre jour, (fig.II): voilà, j'essaie de dessiner ça, comme ça; c'est évident que c'est bien à ça que ça aboutit ce que nous connaissons du corps comme consistant. On appelle ça "ecto", ça "endo", et puis autour, il y a le méso; c'est comme ça que c'est fait, ici, il y a la bouche, et ici le contraire, la bouche postérieure. Seulement, cette trique n'est

rien d'autre qu'un tore. Le fait que nous **soyons** toriques va assez bien, en somme, avec ce que j'ai appelé, l'autre jour, trique . C'est une ellision de l'o.

Alors, ceci nous amène à considérer que l'hystérique, dont chacun sait que il est aussi bien mâle que femelle, l'hys-torique si je me , je me permets ce glissement, il faut considérer en somme que elle n'est - je la féminise pour l'occasion, mais comme vous allez voir que je vais y mettre de l'autre côté mon poids, il suffira largement de démontrer que je ne pense pas que, qu' il n'y ait des hystériques que féminines. L'hystorique n'a , en somme, pour la faire consister qu'un inconscient. C'est la radicalement autre. Elle n'est même qu'en tant qu'Autre. Eh ben, c'est mon cas, moi aussi, je n'ai qu'un inconscient. C'est même pour ça que, que j'y pense tout le temps. C'en est au point que , enfin, je peux vous en témoigner, c'en est au point que je pense l'univers torique et que ça ne veut rien dire d'autre. C'est que je ne consiste qu'en un inconscient auquel, bien sûr, je pense nuit et jour, ce qui fait que l'une-bévue devient inexacte. Je fais tellement peu de bévue que c'est la seule chose, bien sûr, j'en fais de temps en temps, ça n'a que peu d'importance, enfin, - il m'arrive de dire, dans un restaurant, Mademoiselle en est réduit à ne manger que des écrevisses à la nage! - Tant que nous en sommes là à faire une erreur de genre, ça ne va pas loin. En fin de compte, je suis un hystérique parfait, c'est-à-dire sans sinthome, sauf de temps en temps cette erreur de genre en question.

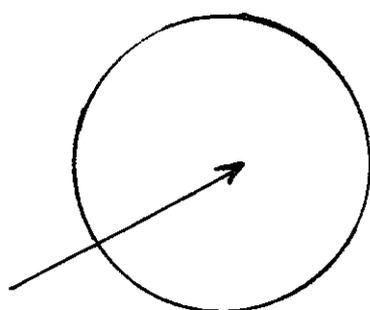
(Fig.III)

Il y a quand même quelque chose qui distingue l'hystérique, je dirai, de moi dans l'occasion, mais je vais essayer de, de vous le présenter (Fig.III). Vous voyez comme on est maladroit! Voilà. Ca, c'est deux... je colore celui-là (-) pour vous en don-

ner le sens. Ca veut dire ça un tore qui fait chaîne avec un autre. Chacun sait, parce que je l'ai déjà indiqué la dernière fois, que si vous faites une coupure ici, et si vous rabattez le tore, vous obtenez ceci, quelque chose qui se présente comme ça (Fig.IV), c'est-à-dire qui reproduit ce que j'ai appelé tout à l'heure la trique, à ceci près que ce que j'ai dessiné tout à l'heure comme ceci est là à l'intérieur, à l'intérieur de la trique. La différence entre l'hystérique et moi, et moi qui, en somme, à force d'avoir un inconscient, l'unifie avec mon conscient, la différence est ceci, c'est qu'en somme l'hystérique est soutenue, dans sa forme de trique, est soutenue par une armature. Cette armature est en somme distincte de son conscient. Cette armature, c'est son amour pour son père. Tout ce que nous connaissons de cas énoncés par Freud concernant l'hystérique, qu'il s'agisse d'Anna O., d'Emmi Von N. eine, ou de n'importe quelle autre, l'autre Von R., par exemple, la monture c'est ce quelque chose que j'ai désigné tout à l'heure comme chaîne, chaîne des générations; il est bien clair que, qu'à partir du moment où on s'engage dans cette voie, il n'y a pas de raison que ça s'arrête, à savoir qu'ici (Fig.IV) il peut y avoir quelque chose d'autre qui fasse chaîne, et que il est question de voir que ça ne peut pas aller très loin, comment ceci, à l'occasion fera trique à l'endroit, à l'endroit de l'amour de l'amour du père en question. Ca ne veut pas dire que, que ça soit tranché, et qu'on puisse schématiser le retournement de ce tore autour du tore 2, appelons-le comme ça, qu'on puisse le schématiser par une trique. Il y a peut-être quelque chose qui fait obstacle, et très précisément, tout est là.

Le fait que la chaîne, la chaîne inconsciente s'arrête aux rapports des parents est oui ou non fondé, rapport de l'enfant aux parents.

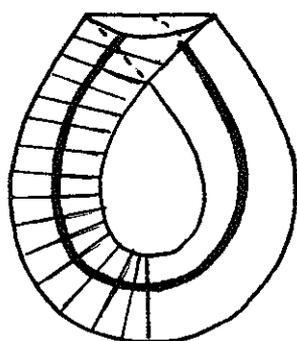
Si je pose la question de ce que c'est qu'un trou, il faut me faire confiance. Ça a un certain rapport avec la question. Un trou, comme ça, de sentiment, ça veut dire, ça veut dire ça: Fig.V



(Fig.V)

Ça veut dire ça quand je craque la surface, je veux dire par là que, d'intuition, le trou, c'est un trou dans la surface, mais une surface a un endroit et un envers, c'est bien connu, et ça signifie donc qu'un trou, c'est le trou de l'endroit plus le trou de l'envers. Mais comme il existe une bande de Moebius

qui a pour propriété de conjoindre l'endroit qui est ici, avec l'envers qui est là (Fig.VI), est-ce qu'une bande de Moebius est



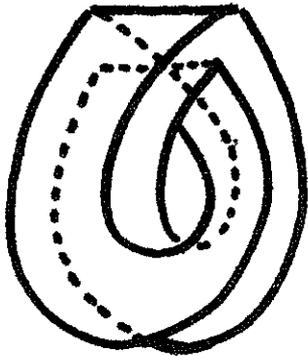
(Fig.VI)

un trou? Il est évident qu'elle en a bien l'air. Ici, il y a un trou, mais est-ce un vrai trou? C'est pas clair du tout, pour une simple raison, comme je l'ai déjà fait remarquer, une bande de Moebius n'est rien d'autre qu'une coupure et qu'il est facile de voir que si ceci est défini comme un endroit, c'est une

coupure entre un endroit et un envers, parce que il suffit que vous considérez cette figure il est tout à fait facile de voir que si ici est l'endroit, c'est ici un envers, puisque c'est l'envers de cet endroit; et que ici, la coupure est entre un endroit et un envers, grâce à quoi, grâce à quoi dans la bande de Moebius, si nous la coupons en deux, l'endroit et l'envers redeviennent, si je puis dire, normaux, à savoir que quand une bande

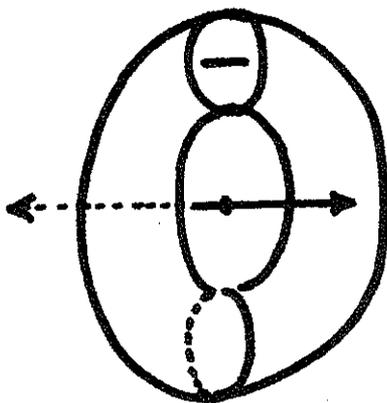
de Moebius coupée en deux, on va la parcourir, il est facile d'imaginer ce qu'on trouve, à savoir qu'à partir du moment où il y a deux tours, il y aura un endroit distinct de l'envers.

C'est bien en quoi, c'est bien en quoi une bande de Moebius est essentiellement capable de se dédoubler (Fig.VII):



et ce qu'il faut remarquer est ceci, c'est que elle se dédouble de la façon suivante qui permet le passage - c'est bien malheureux que je n'ai pas pris mes précautions -, voici la bande de Moebius telle qu'elle se redouble, telle qu'elle se redouble et qu'elle se montre compatible avec un tore. C'est bien pourquoi je me suis attaché à considérer le tore

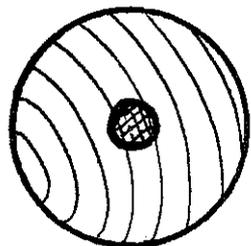
comme étant capable d'être découpé selon une bande de Moebius. Il y suffit, il y suffit (Fig.VIII) qu'on y découpe non pas une bande



de Moebius, mais une bande de Moebius double. C'est très précisément ce qui va nous donner l'image de ce qu'il en est du lien du conscient à l'inconscient. Le conscient et l'inconscient communiquent et sont supportés par un monde torique. C'est en quoi, c'est en quoi c'est la découverte, découverte qui s'est faite par ha-

sard, non pas que Freud ne s'y soit pas acharné, mais il n'en a pas dit le dernier mot. Il n'a nommé jamais énoncé ceci, c'est que le monde soit torique; il croyait comme l'implique toute notion de la psyché qu'il y avait ce quelque chose que j'ai tout à l'heure

écarté en disant une boule et une autre boule autour de la première, celle-ci étant au milieu (Fig.IX), il a cru que il y avait



une vigilance, une vigilance qu'il appelait la psyché, une vigilance qui en reflétait point par point le cosmos. Il en était au fait de ce qui est considéré comme vérité commune c'est que la psyché est le reflet d'un certain monde.

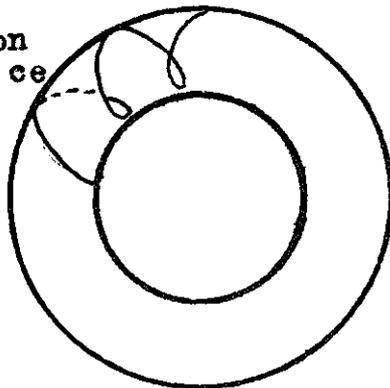
Que j'énonce ceci, au titre, je vous le répète, de quelque chose de tentatif, parce que je ne vois pas pourquoi je serais plus sûr de ce que j'avance, je crois qu'il y ait beaucoup d'éléments qui en donnent le sentiment, et nommément d'abord, ce que j'ai donné de la structure du corps, du corps considéré comme ce que j'ai appelé trique. Que l'être vivant, tout être vivant se dénomme comme trique, c'est ce que un certain nombre d'études, d'ailleurs, anatomiques grossières se sont vues toujours confirmer, que le tore soit quelque chose qui se présente comme ayant<sup>deux</sup> trous autour de quoi quelque chose consiste, c'est ce qui est de simple évidence. Je vous le répète, il n'a pas été nécessaire de, de construire beaucoup d'appareils, nommément microscopiques, c'est une chose qu'on sait depuis toujours, depuis simplement qu'on a, qu'on a commencé de disséquer l'anatomie la plus macroscopique. Qu'on puisse le tore le découper de façon telle que ça fasse une bande de Moebius à double tour, c'est certainement à remarquer. D'une certaine façon, ce tore, en question, est lui-même, est lui-même un trou, et d'une certaine façon représente le corps. Mais que ceci soit confirmé par le fait que cette bande de Moebius que j'ai déjà choisie pour exprimer le fait que la conjonction d'un endroit et

d'un envers est quelque chose qui symbolise assez bien l'union du conscient et de l'inconscient, c'est une chose qui vaut la peine d'être retenue.

Une sphère, pouvons-nous la considérer comme un trou, dans l'espace. C'est évidemment très suspect, c'est très suspect parce que ça suppose, ça suppose, ce qui ne va pas de soi, le plongement dans l'espace. C'est également vrai pour le tore, et c'est bien en quoi c'est à diviser le tore en deux feuillettes, si je puis m'exprimer ainsi, deux feuillettes capables de faire un double tour, que nous retrouvons la surface, c'est-à-dire quelque chose qui à nos yeux est plus assuré, est plus assuré en tout cas pour fonder ce qu'il en est du trou.

Il est clair que ça n'est pas d'hier que j'ai fait usage de, de ces enchaînements (Fig.XI). Déjà, pour symboliser le circuit, la coupure du désir et de la demande, je m'étais servi de ceci, à savoir du tore (FigXII).

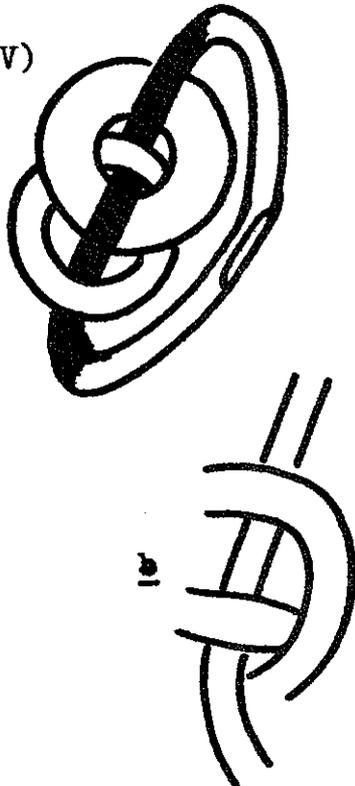
"l'identification de la demande à ce qui se présente comme ceci..."



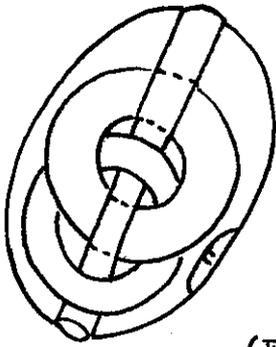
J'en avais distingué deux modes, à savoir ce qui faisait le tour du tore et, d'autre part, ce qui faisait le tour du trou central. A cet égard, l'identification de la demande à ce qui se présente comme ceci, et du désir à ce qui se présente comme ceci (Fig.XIII), était tout à fait significatif.

Il y a quelque chose dont j'ai fait état la dernière fois, à savoir ceci, ceci qui consiste en un tore dans un tore. Si, ces deux tores (Fig.IV), vous les marquez, les deux, d'une coupure, en les rabattant, en rabattant les deux coupures, si je puis m'exprimer ainsi, concentriquement, vous ferez venir ce qui est à l'intérieur à l'extérieur, et, inversement, c'est ce qui est à l'extérieur qui viendra à l'intérieur. C'est très précisément en quoi me frappe ceci que la mise en valeur comme enveloppement de ce qui est à l'intérieur est quelque chose qui n'est pas sans avoir à faire avec la psychanalyse. Que la psychanalyse s'attache ce qui est à l'intérieur, à savoir l'inconscient, à le mettre au dehors, est quelque chose qui, évidemment, a son prix, son prix, mais qui n'est pas sans poser de question, parce que si nous supposons que, qu'il y a trois tores pour appeler les choses par leur nom, qu'il y a trois tores qui sont nommément le réel, l'imaginaire et le symbolique, qu'est-ce que nous allons voir, à retourner, si je puis dire, le symbolique (Fig.XIV<sup>a</sup>). Chacun sait

(Fig.XIV)  
a



que c'est ainsi que les choses se présenteront: c'est que le symbolique vu du dehors comme tore se trouvera par rapport à l'imaginaire et au réel, se trouvera devoir passer dessus celui qui est dessus et dessous celui qui est dessous. Mais que voyons-nous à procéder comme d'ordinaire par une coupure, par une fente, pour retourner le symbolique. Le symbolique retourné ainsi (Fig.XIV<sup>b</sup>), voilà ce que donnera le symbolique retourné ainsi:

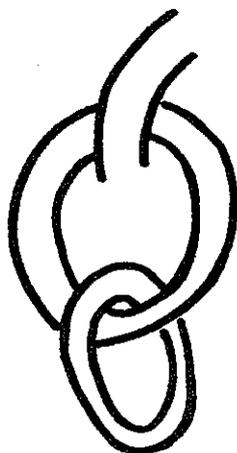


(Fig.15)

(Fig.15) Il donnera une disposition complètement différente de ce que j'ai appelé le noeud borroméen, à savoir que le symbolique enveloppera enveloppera totalement, à en retourner le tore, le tore symbolique, enveloppera totalement l'imaginaire et le réel. C'est bien en quoi l'usage de la coupure par rapport à ce qu'il en est du symbolique présente quelque chose qui risque, en somme, à la fin d'une psychanalyse, de provoquer quelque chose qui se spécifierait d'une préférence donnée entre tout à l'inconscient, je veux dire que si les choses sont telles que ça s'arrange un peu mieux comme ça pour ce qui est de la vie de chacun, à savoir que de mettre l'accent sur cette fonction, cette fonction du, du savoir de l'une-bévue que, par lequel je traduis l'inconscient, ça peut effectivement s'arranger mieux, mais c'est une structure tout de même d'une nature essentiellement différente de celle que j'ai qualifié du noeud borroméen.

Le fait que l'imaginaire et le réel soient tout entiers, en somme, inclus dans quelque chose qui est issu de la pratique de la psychanalyse elle-même est quelque chose qui, qui fait question Il y a quand même là un problème. Je vous le répète, ceci est lié au fait que, que ce n'est pas, en fin de compte, la même chose que ce n'est pas la même chose la structure, la structure du noeud borroméen et celle que vous voyez là. Quelqu'un qui a expérimenté une psychanalyse est quelque chose qui, qui marque un passage, qui marque un passage, bien entendu ceci suppose que mon analyse de

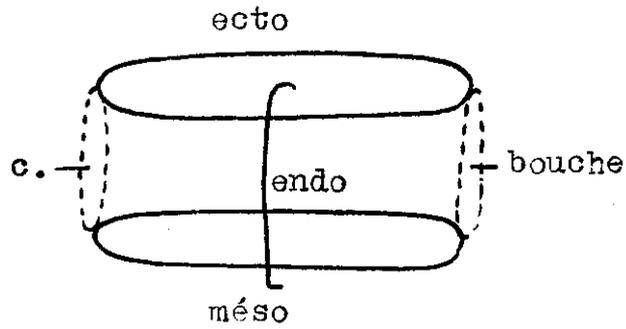
l'inconscient, en tant que fondant la fonction de symbolique soit complètement recevable. Il est pourtant un fait, c'est que apparemment, apparemment et je peux le confirmer réellement, le fait d'avoir franchi une psychanalyse est quelque chose qui, qui ne saurait être en aucun cas ramené à l'état antérieur, sauf, bien entendu, à pratiquer une autre coupure, celle qui serait équivalente à une contre-psychanalyse, c'est bien pourquoi Freud, Freud insistait pour que, pour qu'au moins les psychanalystes refassent ce qu'on appelle couramment deux tranches, c'est-à-dire fassent une seconde fois la coupure que je désigne ici comme étant ce qui, ce qui restaure le noeud borroméen dans sa forme originale. Voilà.



"... Il est clair que ce n'est pas d'hier que j'ai fait usage de ces enchaînements" (p.10, 2°§)

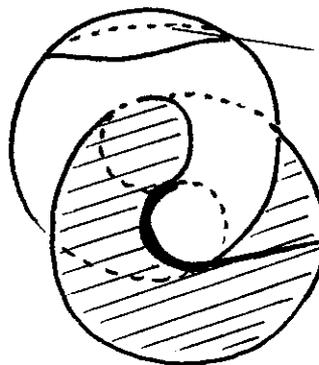
(fig. X)

(Fig.II)



"Pourquoi ne pas s'apercevoir... trique..."  
(p.4, 3°§)

(Fig.III)



"... si vous faites une coupure ici, et si vous rabattez le tore..."  
(p.6, 1°§)

".. que j'ai désigné ... chaîne des générations..." (p.6)

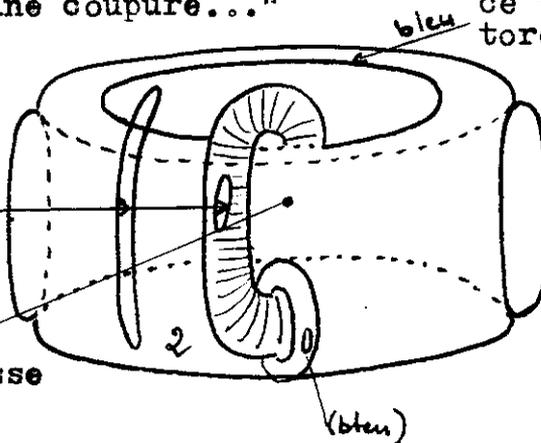
"... Si ces deux tores, vous les marquez d'une coupure..."  
(p.11)

".. le retournement de ce tore autour du tore 2..." (p.6)

(Fig.IV)

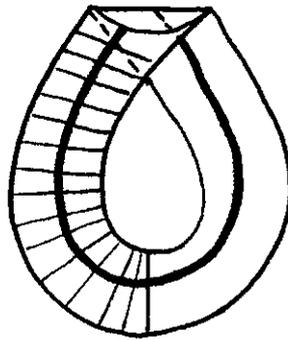
(vert)  
(coupure)

"... qu'ici il peut y avoir quelque chose d'autre qui fasse chaîne..."(p.6)



"...ici est  
l'endroit.."  
(p.7)

(Fig.VI)

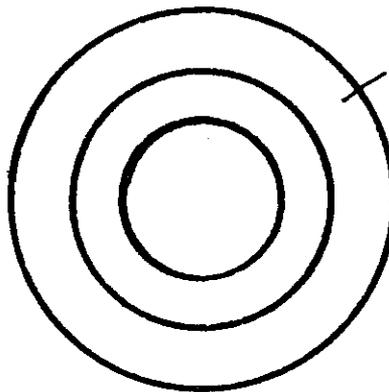


"...c'est ici un envers.."  
(p.7)

"Ici, il y a un trou..."  
(p.7)

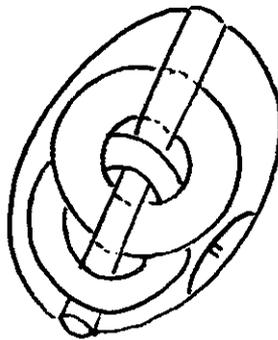
"rien d'autre qu'une coupure"  
(p.7)

(Fig.XIII)



"...et d'autre part...  
ce qui faisait le tour  
du trou central ...  
et du désir à ce qui se  
présente comme ceci.."  
(p.10,3°§)

(Fig.XV)

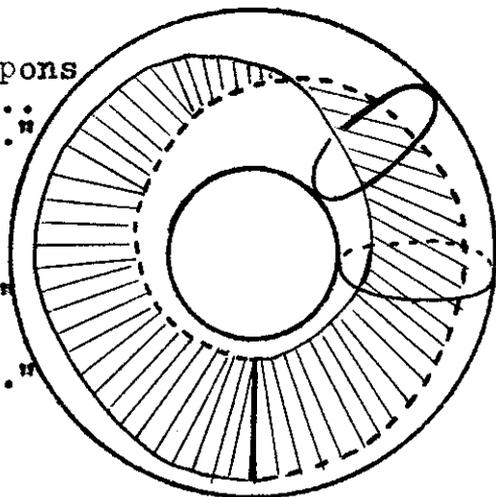


"... ce n'est pas...le  
même chose la structure du  
noeud borroméen et celle  
que vous voyez là

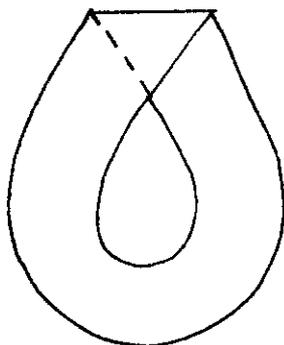
"... si nous découpons  
...le tore selon...  
bande de Moebius..."  
(p.1,2°§)

"... plan idéal..."

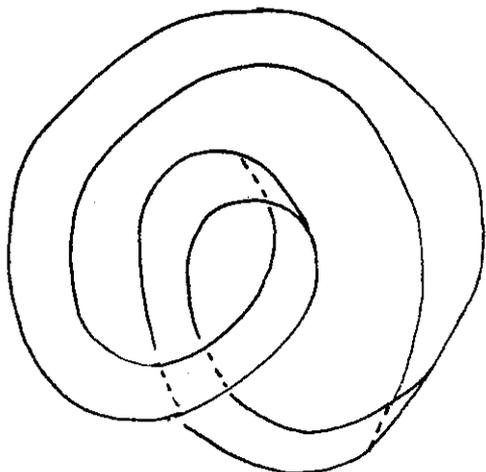
"... ligne verte..."  
(p.1,3°§)



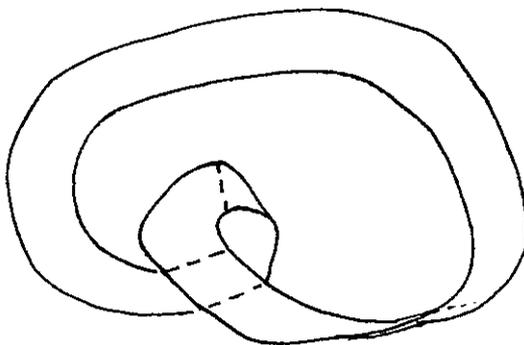
(Fig.1)



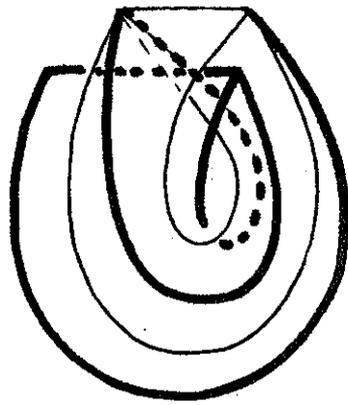
(Fig.2)



(Fig.3)

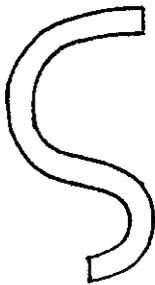


(Fig.4)



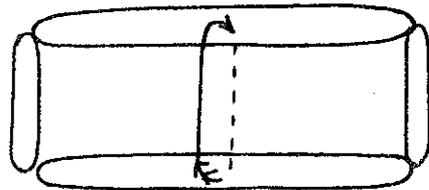
(Fig.6)

(Fig.5 ratée)

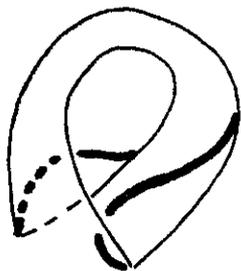


1 2  
2 1

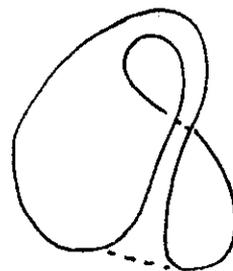
(Fig.7)



(Fig.8)



(Fig.9)



(Fig.10)

Bon. Je me réjouis qu'en raison des vacances vous soyez moins nombreux, tout au moins, je me réjouissais, je me réjouissais à l'avance, mais, mais je dois vous dire qu'aujourd'hui je ne suis ... Vous êtes là, je suis content, venez, venez parce que je veux vous demander de me relayer. Allez! C'est une chance qu'il arrive, j'étais pas sûr, je ne lui avais pas téléphoné. Bon!

Si, dans un découpage systématique d'un tore, un découpage qui a pour effet de produire une double bande de Moebius, ce découpage est ici présent (Fig.1), le tore est là, et pour le signifier, pour le distinguer de la double boule, je vais, de la même couleur, <sup>que</sup> /le tore en question, je vais dessiner ici un petit rond qui a pour effet de désigner ce qui est à l'intérieur du tore et ce qui est à l'extérieur, si nous découpons quelque chose de tel que, ici, nous coupons le tore selon, selon quelque chose qui, je vous l'ai dit, a pour résultat de fournir une double bande de Moebius, nous ne le pouvons qu'à penser ce qui est à l'intérieur du tore, ce qui est à l'intérieur du tore en raison de la coupure que nous y pratiquons, comme conjoignant les deux coupures d'une façon telle que le plan idéal qui joint ces deux coupures soit une bande de Moebius.

Vous voyez que, ici, j'ai coupé doublement par la ligne verte (Fig.1) j'ai coupé le tore, si nous joignons ces deux coupures à l'aide d'un plan tendu, nous obtenons une bande de Moebius, c'est bien pour cela que ce qui est ici (Fig.3) et, d'autre part, ce qui est ici (Fig.4), constituent une double bande de Moebius. Je dis double, qu'est-ce que ça veut dire? Ça veut dire une bande de Moebius qui se redouble, et une bande de Moebius qui se redou-

ble a pour propriété (Fig. ), comme la dernière fois, je vous l'ai montrée, déjà, a pour propriété, non pas d'être deux bandes de Moebius, mais d'être une seule bande de Moebius qui apparaît ainsi (Fig.6) qui apparaît ainsi comme résultat de la double coupure du tore.

La question est la suivante: cette bande de Moebius (Fig.1) <sup>ou 6?</sup> double est-elle de cette forme (Fig.3) ou de celle-ci (Fig.4)? En d'autres termes, passe-t-elle, je parle d'une des boucles, passe-t-elle devant la boucle suivante, celle qui est là, ou passe-t-elle derrière? C'est quelque chose qui n'est évidemment pas indifférent à partir du moment où nous procédons à cette double coupure, cette double coupure qui a pour résultat de déterminer cette double bande de Moebius. Je vous ai très mal dessiné cette figure, grâce à Gloria, je vais pouvoir la dessiner mieux. Je vais la dessiner mieux : voici comment elle devrait être dessinée (Fig.6) - je ne sais pas si vous la voyez tout à fait claire, mais il est certain que, que la bande de Moebius se redouble de la façon que vous voyez ici, c'est ici que (Fig.6) - je ne suis pas vraiment très satisfait de ce que je fais, ~~ainsi~~ ce que je suis en train de vous montrer - je veux dire que comme j'ai passé la nuit à cogiter sur cette affaire de tore, je ne peux pas dire que ce que je vous donne là soit très satisfaisant.- ce qui apparaît comme résultat de ce que j'ai appelé cette double bande de Moebius dont je vous prie de faire l'épreuve, l'épreuve qui s'expérimente de façon simple à cette seule condition de prendre deux feuilles de papier, d'y dessiner un grand S, quelque chose de l'espèce suivante (Fig.7) , méfiez-vous parce que ce grand S commande d'être dessiné avec <sup>d'abord</sup> une petite courbe, et ensuite une grande courbe, ici de même, la petite courbe, et ensuite une grande courbe. Si vous en découpez deux sur une

feuille de papier, sur une feuille de papier double, vous verrez qu'en pliant les deux choses que vous aurez coupées sur une seule feuille de papier, vous obtiendrez naturellement une jonction de la feuille de papier n°1 avec la feuille de papier n°2, et de la feuille de papier n°2 avec la feuille de papier n°1, c'est-à-dire que vous aurez ce que j'ai désigné à l'instant par une double bande de Moebius. Vous pourrez aisément constater que cette double bande de Moebius se, se recoupe, si je puis m'exprimer ainsi, indifféremment, je veux dire que ce qui, ici, est en dessus, puis passe en dessous et ensuite étant passé en dessous, repasse en dessus, il est indifférent de faire passer ce qui d'abord passe en dessus, on peut le faire passer en dessous; vous constaterez avec aisance que cette double bande de Moebius fonctionne indifféremment. Est-ce que c'est à dire qu'ici ce soit la même chose (Fig. 6)? Je veux dire que, d'un même point de vue on puisse mettre ce qui est en dessous en dessus, ou inversement. C'est bien en effet ce que réalise la double bande de Moebius. Je m'excuse de m'aventurer dans quelque chose qui n'a pas été sans me donner de mal à moi-même, mais il est certain qu'il en est ainsi. Si vous fonctionnez, en produisant de la même façon que je vous l'ai présenté, cette double bande de Moebius, à savoir en pliant deux pages, deux pages découpées ainsi de façon telle que le 1 aille se rejoindre à la deuxième page, et qu'inversement, la deuxième page vienne se rejoindre à la page 1, vous aurez exactement ce résultat, ce résultat à propos duquel vous pourrez constater qu'on peut faire passer indifféremment l'un, si je puis dire, devant l'autre, la page 1 devant la page 2, et inversement, la page 2 devant la page 1.

Quelle est la suspension qui résulte de cette mise en évidence? Cette mise en évidence de ceci que dans la double bande de

Moebius ce qui est en avant d'un même point de vue est passé en arrière du point de vue qui reste le même. Ceci nous conduit à quelque chose qui incite, est de l'ordre d'un savoir-faire, un savoir-faire qui est démonstratif en ce sens qu'il ne va pas sans possibilité de l'une-bévue. Pour que cette possibilité s'éteigne il faut qu'elle cesse de s'écrire, c'est-à-dire que nous trouvions un moyen et un moyen dans ce cas exact, un moyen de distinguer ces deux cas. Quel est le moyen de distinguer ces deux cas? Ceci nous intéresse, parce que l'une-bévue est quelque chose qui substitue, qui substitue à ce qui se fonde comme savoir qu'on sait le principe de savoir qu'on sait sans le savoir, le "le" là porte sur quelque chose, le "le" est un pronom dans l'occasion qui porte sur, sur le savoir lui-même en tant, non pas que savoir, mais que fait de savoir. C'est bien en quoi l'inconscient prête à ce que j'ai cru devoir suspendre sous le titre de l'"une-bévue". L'intérieur et l'extérieur, dans l'occasion, à savoir concernant le tore sont-elles des notions de structure ou de forme? Tout dépend de la conception qu'on a de l'espace, et je dirai, jusqu'à un certain point, de ce que nous pointerons comme la vérité de l'espace. Il y a certainement une vérité de l'espace qui est celle du corps. Le corps, dans l'occasion, est quelque chose qui se fonde que sur la vérité de l'espace. C'est bien quoi la sorte de dissymétrie que je mets en évidence à son fondement. Cette dissymétrie tient au fait que j'ai désigné du même point de vue, et c'est bien en quoi ce que je voulais, cette année, introduire est quelque chose qui m'importe. Il y a une même dissymétrie, non seulement, concernant le corps, mais concernant ce que j'ai désigné du symbolique. Il y a une dissymétrie du signifiant et du signifié qui reste énigmatique. La question que je voudrais avancer, cette année, est exactement celle-ci: est-ce que la dissymétrie du signifiant et du

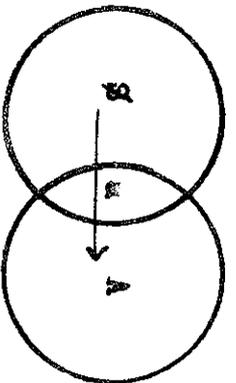
signifié est de même nature que celle du contenant et du contenu qui est tout de même quelque chose qui a sa fonction pour le corps. Ici, importe la distinction de la forme et de la structure. Ce n'est pas pour rien que j'ai marqué ici ceci (Fig.8) sa forme est un tore quoique sa forme, sa forme ne le laisse pas apparaître

Est-ce que la forme est quelque chose qui prête à la suggestion? Voilà la question que je pose, et que je pose en avançant la primauté de la structure. Ici (Fig.9), il m'est difficile de ne pas avancer ceci, que la bouteille de Klein, cette vieille bouteille de Klein dont j'ai fait état, si je me souviens bien, dans "Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse", cette vieille bouteille de Klein a, en réalité, cette forme-là: elle n'est strictement pas autre chose que ceci, à ceci près que pour que ça fasse bouteille, on la corrige ainsi, à savoir qu'on la fait rentrer sous la forme suivante, on la fait rentrer ici d'une façon telle que on ne comprend plus rien à sa nature essentielle. Est-ce que, effectivement, dans le fait de l'appeler bouteille, il n'y a pas là une falsification, une falsification par rapport à ceci que seule sa présentation ici, en vert (Fig.10) est le quelque chose, est le quelque chose qui, précisément, permet de saisir immédiatement ce en quoi la jonction de l'endroit se fait avec l'envers, c'est-à-dire tout ce qui se découpe dans cette surface, à condition de la faire complète, et c'est là encore une question, qu'est-ce à dire que de faire une découpe qui intéresse toute la surface.

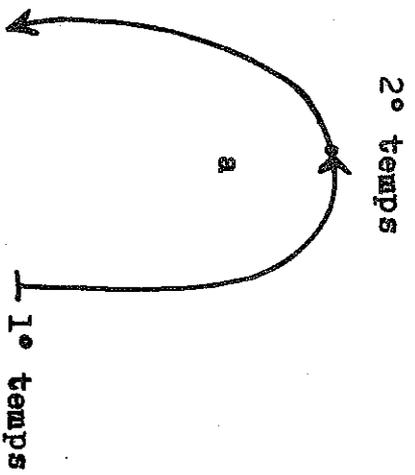
Voilà les questions que je pose et que j'espère pouvoir résoudre cette année, je veux dire que ceci nous porte à quelque chose de fondamental pour ce qui est de la structure du corps, ou plus exactement, du corps considéré comme structure. Que le corps

puisse présenter toutes sortes d'aspects qui sont de pure forme que j'ai, tout à l'heure, mis sous la dépendance de la suggestion, voilà ce qui, ce qui m'importe. La différence de la forme, de la forme, en tant qu'elle est toujours plus ou moins suggérée avec la structure, voilà ce que je voudrais cette année mettre en évidence pour vous. Je m'excuse, ceci, je dois dire, n'est pas assurément ce que j'aurais voulu vous apporter ce matin de meilleur. J'ai eu, vous le voyez, j'ai eu grand souci, je m'empêtré, c'est la cas de le dire, ce n'est pas la première fois, je m'empêtré dans ce que j'ai à proférer devant vous, et c'est pour cela que je m'en vais vous donner l'occasion d'avoir quelqu'un qui sera, ce matin, un meilleur orateur que moi, je veux dire Alain Didier qui est ici présent et que j'invite à venir nous énoncer ce qu'il a tiré de certaines données qui sont les miennes, qui sont des dessins d'écriture et dont il voudra bien vous faire part.

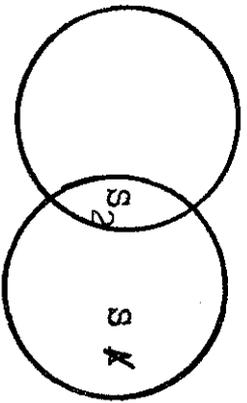
A. DIDIER-WEILL



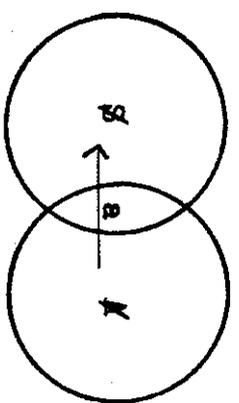
(FIG. 3)



(FIG. 1)



(FIG. 4)



(FIG. 2)

EXPOSE de M. A. DIDIER-WEIL

Bon, je dois dire d'abord que le Dr Lacan me prend tout à fait au dépourvu, que j'étais pas prévenu qu'il me, comme ça, me proposerait de me passer la parole pour essayer de, de reprendre un point dont je lui ai parlé ces jours-ci, dont je dois vous dire tout de suite que, personnellement, je ne, je n'en fais pas l'articulation du tout avec ce dont il nous est parlé présentement je le ressens peut-être confusément, mais c'est pas, n'attendez donc pas que j'essaie d'articuler ce que je vais dire avec le problème de topologie dont le Dr Lacan parle en ce moment.

Le problème que j'ai essayé d'articuler, c'est d'essayer d'articuler de façon un peu conséquente avec ce que le Dr Lacan a apporté sur le montage de la pulsion, d'articuler à partir du problème du circuit de la pulsion, d'essayer d'articuler différentes torsions qui m'apparaissent repérables entre le sujet et l'Autre, différents temps dans lesquels s'articulent deux ou trois torsions. Cela reste pour moi assez hypothétique, mais enfin, je vais essayer de vous retracer comment les choses peuvent comme ça se mettre en place.

Alors, la pulsion, le circuit pulsionnel d'où je partirai pour essayer d'avancer serait quelque chose d'assez énigmatique, serait quelque chose de l'ordre de la pulsion invocante et de son retournement en pulsion d'écoute; je dois dire que le mot de pulsion d'écoute n'existe, je crois pas, n'existe nulle part comme tel, ça reste tout à fait problématique, et, plus précisément, quand j'ai parlé de ce, enfin, de ces idées au Dr Lacan, je dois dire que c'est plus précisément au sujet du problème de la musique

et d'essayer de repérer, de repérer pour un auditeur qui écoute une musique qui le toucherait, disons qui lui ferait de l'effet, de repérer les différents temps par lesquels se produisent des effets dans l'auditeur et dans les différents parcours que je vais essayer <sup>donc</sup> de vous livrer maintenant assez succinctement parce que, j'ai pas préparé de texte ni de notes, alors excusez-moi si c'est un peu improvisé.

J'imagine, si vous voulez, que si vous écoutez une musique, je parle d'une musique qui vous parle ou qui vous musique, je pars de l'idée que si vous l'écoutez, la façon dont vous la prenez cette musique, je partirai de l'idée que c'est en tant qu'auditeur d'abord que vous fonctionnez; ça paraît évident, mais enfin c'est pas tellement simple, c'est-à-dire que je dirai que, si la musique dans un tout premier temps, les temps que je vais essayer de décor-  
tiquer pour la commodité de l'exposé ne sont bien sûr pas/comme <sup>à prendre</sup> des temps chronologiques, mais comme des temps qui seraient logiques et que je désarticule nécessairement pour la commodité de l'exposé. Si, donc, la musique vous fait de l'effet comme auditeur je pense qu'on peut dire que c'est que, quelque part, comme auditeur, tout se passe comme si elle vous apportait une réponse. Maintenant le problème commence avec le fait que cette réponse fait donc surgir en vous l'antécédence d'une question qui vous habitait en tant qu'Autre, en tant qu'auditeur, qui vous habitait sans que vous le sachiez. Vous découvrez donc qu'il y a là un sujet quelque part, qui aurait entendu une question qui est en vous, et, qui non seulement l'avait entendue, mais qui en aurait été inspiré, puisque la musique, la production du sujet musiquant /serait la réponse à cette question qui vous habiterait.

/si vous  
voulez/  
Vous voyez donc, déjà, que si on voulait articuler ça au

au désir de l'Autre, s'il y a en moi, en tant qu'Autre un désir, un manque inconscient, j'ai le témoignage que le sujet qui reçoit ce manque n'en est pas paralysé, n'en est pas en fading dessous, comme le sujet qui est sous le, l'injonction du "che vuoi", mais au contraire, en est inspiré, et son inspiration, la musique en est le témoignage. Bon, ceci est le point de départ de cette constatation, l'autre point, n'est-ce pas, c'est de considérer que, en tant qu'Autre, je ne sais pas quel est ce manque qui m'habite, mais que, que le sujet lui-même ne me dit rien sur ce manque, puisqu'il dit directement ce manque. Le sujet lui-même de ce manque ne sait rien et n'en dit rien, puisqu'il est dit par ce manque, mais enfin de compte, je dirai que je suis dans une perspective topologique où m'apparaît le point où le sujet est divisé.

(?) qui m'habite, je découvre que c'est le sien propre; lui-même ne sait rien de ce qu'il dit, mais moi je sais qu'il sait <sup>sans</sup> savoir.

Je vais donc, vous voyez que ce que je vous ai dit là pourrait s'écrire un petit peu comme ce que Lacan articule du procès de la séparation, et je vais donc articuler les différents temps de la pulsion avec différentes articulations de la séparation: (Cf. les figures).

En bas, à gauche, j'ai mis le procès de la séparation avec une flèche qui va du grand A barré ( $\bar{A}$ ) à ce manque mis en commun entre le A et le sujet, l'objet a, et cette flèche voudrait signifier que, en tant qu'Autre, je ne sais rien de ce manque en tant qu'Autre, mais quelque chose m'en revient du sujet qui, lui, en dit quelque chose. C'est pour ça que je l'articule avec la pulsion parce que tout se passe comme si je voudrais arriver à articuler ce manque, ce rien, en accrocher quelque chose, en savoir quelque

chose, je fais confiance au sujet, disons que je me laisse pousser (d'ailleurs?) par lui, (c'est-à-dire) la pulsion. Je me laisse pousser par lui, et j'attends de lui qu'il me donne cet objet a. Mais, au fur et à mesure que j'avance, que j'entends du sujet, si je puis dire, ce que je découvre c'est que, en suivant le sujet, le a, nous<sup>ne</sup> faisons tous les deux que le contourner. Il est effectivement à l'intérieur de la boucle, et je m'assure effectivement que ce a, il est inatteignable.

Je pourrais dire là que c'est un premier parcours et que quand je me suis assuré, en tant qu'Autre, qu'il est, qu'il a ce caractère effectivement d'objet perdu, l'idée que je propose c'est que on peut comprendre à ce moment-là le retournement pulsionnel dont/Freud, et que reprend Lacan, le retournement pulsionnel que je reprend en haut du graphe comme le passage à un deuxième mode de séparation et ce retournement pulsionnel, si on peut dire, comme une deuxième tentative d'approcher de l'objet perdu, mais de l'autre, cette fois, d'une autre perspective, dans la perspective du sujet. Je m'explique. Si vous voulez, dans le premier temps, j'ai posé que j'étais auditeur, j'entends la musique. Dans ce deuxième temps que je postule, je dirai que, alors que je me reconnaissais comme auditeur, le point de bascule qui arrive, qui fait que maintenant je vais passer de l'autre côté, on peut l'articuler ainsi, c'est-à-dire avancer que, alors que je me reconnaisais comme auditeur, on pourrait dire que cette fois, c'est moi, je suis reconnu comme auditeur, par la musique qui m'arrive, c'est à-dire que la musique, ce qui était une réponse et qui avait fait surgir une question en moi, les choses s'inversent, c'est-à-dire que la musique devient une question qui m'assigne en tant que sujet à répondre moi-même à cette question, c'est-à-dire que vous voyez que la musique se constitue comme m'entendant, comme sujet, finale.

ment, appelons-le par son nom, comme sujet supposé entendre; et la musique, production<sup>98</sup> qu'était la question,<sup>99</sup> qu'était la réponse inaugurale devient la question, la production, donc, du sujet musicien se constituant comme sujet supposé entendre, m'assigne dans cette position de sujet, et je vais y répondre par un amour de transfert. Par là, on ne peut <sup>ne pas</sup> articuler le fait que la musique produit tout le temps, effectivement, des effets d'ancour si on peut dire.

Je reviens encore à cette notion, d'objet perdu par le biais suivant, c'est que vous n'êtes pas sans avoir remarqué que le propre de l'effet de la musique sur vous, c'est qu'elle a ce pouvoir, si on peut dire de métamorphose, de transmutation, qu'en pourrait résumer rapidement ainsi, c'est-à-dire, de dire, par exemple, qu'elle transmute la tristesse qu'il y a en vous en nostalgie; je veux dire par là que si vous êtes triste, c'est que vous pouvez désigner, si vous êtes triste ou déprimé, vous pouvez désigner l'objet qui vous manque, dont le manque vous fait défaut, vous fait souffrir, et d'être triste, c'est triste, je veux dire; ce n'est pas la source d'aucune jouissance. Le paradoxe de la nostalgie, comme Victor Hugo le disait, la nostalgie c'est le bonheur d'être triste, le paradoxe de la nostalgie, c'est que, précisément dans la nostalgie, ce qui se passe, c'est que ce qui vous manque est d'une nature que vous ne pouvez pas désigner et que vous aimez ce manque. Vous voyez que, dans cette transmutation, tout se passe comme si l'objet qui manquait s'est véritablement évaporé, s'est évaporé et que ce que je vous propose c'est de comprendre effectivement la jouissance, une des articulations de la jouissance musicale comme ayant le pouvoir d'évaporer l'objet. Je crois que le mot évaporer, n'est-ce pas, nous pouvons le prendre presque au sens physique du terme, dont la physique a repéré la sublimation,

où (?) la sublimation, il s'agit effectivement de faire passer un solide à l'état de vapeur, de gaz, et la sublimation, c'est cette voie paradoxale par laquelle Freud nous enseigne, et Lacan l'a articulé de façon beaucoup plus soutenue, c'est précisément la voie par laquelle nous pouvons accéder, justement par la voie de la déssexualisation à la jouissance.

Donc, voyez, en ce deuxième temps, ce que je marque en haut du circuit (Fig.1) renversement de la pulsion, une première torsion peut-être à partir de cette notion de torsion que le Dr Lacan a pensé à insérer ce petit tope au point où il en est de son avancée, deuxième temps donc, une première torsion apparaît où il y a apparition d'un nouveau sujet et d'un nouvel objet. Le nouveau sujet, précisément, c'est moi d'auditeur deviens, je dirai, je ne peux pas dire parleur, parlant, musiquant, il faudrait dire que c'est le point dans la musique où les notes qui vous traversent tout se passe comme si, paradoxalement, c'est pas tant que vous les entendiez, c'est que tout se passe comme si, j'insiste sur le si, tout se passe comme si vous les produisiez vous-même. J'insiste sur le si, et sur le conditionnel qui est lié à ce si. Vous n'êtes pas délirant, mais tout se passe néanmoins comme si, vous ne les produisez pas, mais comme si vous les produisez vous-même ces notes. C'est vous l'auteur de cette musique. J'ai mis une flèche qui va là, du sujet au a séparateur, voulant indiquer par là que, dans cette deuxième perspective de la séparation, cette fois, c'est du point de vue du sujet que j'ai une perspective sur le manque dans l'Autre.

Alors, quel est ce manque, comment le repérer par rapport à l'amour de transfert? Eh bien, n'est-ce pas, quand nous écoutons une musique qui nous émeut, la première impression c'est tout le

temps d'entendre que cette musique a tout le temps à faire avec l'amour, on dirait que le musicien chante l'amour, on pourrait dire, mais si on prend au sérieux ce petit schéma, (Fig. ) et si même on essaie de comprendre comment fonctionne l'amour dans ce mouvement de torsion dans la musique, vous sentirez que ça n'est pas tant le sujet, disons le sujet qui parle, de son amour à l'Autre, mais bien plutôt qu'il réponde à l'Autre, que son message et cette réponse où il est assigné par ce sujet supposé entendre, et que sa musique d'amour impossible est en fait une réponse qu'il fait à l'Autre, et c'est à l'Autre qu'il suppose le fait de l'aimer et de l'aimer d'un amour impossible.

Le problème, si vous voulez, on pourrait sommairement faire le parallèle avec certaines positions mystiques où le mystique est celui qui ne vous dit pas qu'il aime l'Autre, mais qui ne fait que répondre à l'Autre qui l'aime, <sup>qu'il</sup> il est mis dans cette position, qu'il n'a pas le choix, il ne fait qu'y répondre. Dans ce deuxième temps de la musique, on peut faire ce parallèle dans la mesure où le sujet effectivement postule l'amour de l'Autre pour lui, mais l'amour de l'Autre en tant que radicalement impossible. C'est en ceci que j'ai mis cette flèche (Fig. ), c'est que le sujet par ce deuxième point de vue a une perspective sur le manque qui habite l'Autre; c'est-à-dire que vous voyez, après ces deux temps, on pourrait dire que se confirme par ce deuxième temps que l'objet évaporé, dans la deuxième position, il reste tout aussi évaporé que dans la première position.

On se rapproche, comme vous le voyez, on se rapproche de la fin de la boucle. Le transfert, on peut remarquer correspond très précisément à la façon dont Lacan introduit l'amour de transfert, dans le séminaire du Transfert, c'est-à-dire qu'il y a là

le sujet postule que c'est l'Autre qui l'aime; il pose donc un aimé et un aimant et il y a donc passage, dans cet amour de transfert, de l'aimé à l'aimant. Ce que je vous ai dit là, de toute façon, n'est pas exact parce que ce deuxième temps ne peut pas s'articuler comme tel, il s'articule synchroniquement avec un troisième temps qui existe, je dirai synchroniquement avec lui, de la façon suivante: le sujet, cette fois, si vous voulez, étant lui-même musicien, étant producteur de la musique, donc, s'adresse à un nouvel Autre que j'ai appelé sujet supposé entendre. Ce n'est plus tout à fait l'Autre du point de départ, <sup>c'est</sup> un nouvel Autre. Ce nouvel Autre, précisément, ça n'est plus le vel, ça n'est plus ou l'un ou l'autre, à ce nouvel Autre, il va également s'identifier: c'est-à-dire que il y a à partir du haut de la boucle une double disposition où le sujet est à la fois celui qui est parlant et celui qui est entendant. Quelque chose peut-être pourra vous illustrer cette division, c'est celle que met en évidence, à mon avis, le mythe d'Ulysse et des sirènes. Vous savez qu'Ulysse, pour écouter le chant des sirènes avait bouché de cire les oreilles de ses matelots. Comment est-ce que nous devons comprendre cela? Ulysse s'expose à entendre, à entendre la pulsion invocante, <sup>enfin</sup> à entendre le chant des sirènes. Mais ce à quoi il s'expose, parce que quand il va entendre ce chant des sirènes, vous savez que l'histoire nous raconte qu'il hurle aux matelots, il leur dit, mais arrêtez, restons, mais il a pris ses précautions. Il sait qu'il ne sera pas entendu, c'est-à-dire que ce que ce mythe, à mon avis, illustre, c'est mon deuxième temps, c'est-à-dire que Ulysse s'est mis en position de pouvoir entendre dans la mesure où il s'était assuré qu'il ne pourrait pas parler; c'est-à-dire où il s'était assuré qu'il n'y aurait pas ce retournement de la pulsion, c'est-à-dire le deuxième et le troisième temps, c'est-à-dire

il s'était assuré qu'il n'y aurait pas un sujet supposé entendre à cause des bouchons de cire.

Vous voyez que le premier temps, entendre, c'est une chose, (est-ce que?) mais ça nous pose là le problème de l'éthique de l'analyste:(est?) précisément un analyste qui est quelqu'un qui, dont on peut attendre de lui qu'il entende certaines choses, est-ce qu'il n'est pas à un moment donné, nécessairement, de par la structure même du circuit pulsionnel en position d'avoir à se faire parlant, de ne pas faire comme Ulysse, disons, qui avait déjà pris un premier risque d'entendre certaines choses.

J'imagine qu'après ces deuxième et troisième temps <sup>où</sup> le sujet n'est pas et l'Autre continuent leur chemin côte à côte, toujours séparés par le petit a séparateur. Par rapport à notre point de départ, où en sommes-nous? Eh bien, c'est que le point, on pourrait dire, sur lequel le sujet débouche, c'est qu'après ce deuxième et troisième temps, il a trouvé l'assurance que ce petit a séparateur, il a trouvé l'assurance que c'était effectivement impossible de, de le rencontrer puisqu'il n'est arrivé à n'en faire que le tour. Mais il lui a fallu, il lui a fallu plusieurs mouvements dialectiques pour en avoir, je ne sais pas si le mot est bon, <sup>mais</sup> pour en avoir comme une forme de certitude qui va peut-être lui permettre de faire un nouveau saut qui sera mon quatrième temps, un nouveau saut, qui va lui permettre à ce moment-là de passer en une nouvelle forme de jouissance, de s'y risquer. Je dis de s'y risquer parce que ça n'est pas donné d'arriver à ce que j'appelle ce quatrième temps que je vais quand même marquer (Fig. ).

Je vous dis que on peut imaginer un dernier temps qui serait le point terminal, le point de, non pas de retour puisque la pulsion ne revient pas au point de départ, mais le point possible,

ultime de la pulsion. J'y ai marqué la jouissance de l'Autre et le petit schéma, le nouveau petit schéma de séparation, le troisième que j'inscris est un, représente le schéma de la séparation, non plus avec l'objet a dans la lunule, mais avec le signifiant  $S(K)$  et le signifiant  $S2$ , signifiant que Lacan nous apprend à repérer comme étant celui de l'Urverdrängung. Pourquoi est-ce que je marque ça? Je dirai que tout le parcours ayant été fait, que ça soit du point de vue du sujet, de l'Autre, et du deuxième Autre, l'objet, il est confirmé que l'objet est vraiment relativisé. On peut imaginer qu'à ce moment-là, le sujet va faire un saut, ne va plus se contenter d'être séparé de l'Autre par l'objet a, mais va procéder véritablement à une tentative de traversée du phantasme. Il y a un passage dans le séminaire 11, bien avant que Lacan parle du problème de la jouissance de l'Autre, où Lacan, au sujet de la pulsion, et de la sublimation, pose la question et se demande qu'est-ce que serait la traversée, comment la pulsion peut-elle être vécue après ce que serait la traversée du phantasme? Et, Lacan ajoute, ceci n'est plus du domaine de l'analyse, mais de l'au-delà de l'analyse. Alors, si nous nous rappelons que l'objet a n'est pas uniquement comme on l'entend si souvent dire essentiellement caractérisé par le fait qu'il est l'objet manquant, il est certes l'objet manquant, mais sa fonction d'être l'objet manquant est pointée très spécialement dans, disons dans le phénomène de l'angoisse, mais outre cette fonction, on pourrait dire que sa fonction fondamentale est bien plutôt de colmater cette béance radicale qui rend impérieuse la nécessité de la demande. S'il y a vraiment quelque chose de manquant dans l'être parlant, c'est pas l'objet a, c'est cette béance dans l'Autre, qui s'articule avec le  $S(K)$ . C'est pourquoi dans le, à la fin de ce circuit pulsionnel, j'é mets pour rendre compte de cette expérience de l'auditeur, j'é mets cette idée que

la nature de la jouissance à laquelle on peut accéder en fin de parcours n'est pas du tout du côté d'un plus-de-jouir, mais, précisément du côté de cette expérience de cette jouissance, peut-être on pourrait dire extatique, jouissance de l'existence elle-même, d'ailleurs, au sujet de, du terme "jouissance extatique", j'ai été frappé de repérer sous la plume de Lévi-Strauss d'une part, dans un numéro de "Musique en jeu" où Lévi-Strauss met très précisément en perspective la nature non pas de la jouissance, enfin de l'expérience de la musique et de celle qui lui apparaît être celle de l'expérience mystique, Freud lui-même, dans une lettre à Romain Rolland, se trouve, répond, articuler à une lettre de Romain Rolland, articuler spontanément qu'il se refusait à la jouissance musicale, et que cette jouissance musicale lui paraissait aussi étrangère que, que Romain Rolland lui disait sur la jouissance d'ordre mystique. En fait, c'est lui-même qui articulait les deux, qui a eu l'idée d'aller introduire la musique là-dedans.

Dernier temps donc, où le sujet fera le saut, je ne sais pas si on peut dire au-delà, ou derrière l'objet a, mais arrivera à franchir, n'est-ce pas, et à advenir à ce lieu, on pourrait dire, de commémoration de l'être inconscient comme tel, c'est-à-dire de la mise en commun des manques les plus radicaux qui sont ceux qui font<sup>dent</sup> la béance du sujet de l'inconscient et celle de l'inconscient, c'est-à-dire de mettre l'expérience de cette, on pourrait dire que au dernier temps, si vous voulez, on pourrait dire que le réel comme impossible est chauffé à blanc, est porté à incandescence, à ce moment-là, je veux dire que ça n'est plus, je dis que réellement que la pulsion s'arrête dans le sens où les musiciens où les auditeurs de musique savent que dans certains moments de bouleversement par la musique, comme on dit, le temps s'arrête. Et, effectivement, il y a une suspension du temps à ce niveau-là

et, dans cette suspension du temps, on peut faire l'hypothèse que ce qui se passe, c'est une sorte de commémoration de l'acte fondateur de l'inconscient, dans la séparation la plus primordiale, la béance la plus primordiale qui a été arrachée au réel et qui a été introduite dans le sujet qui est celle du  $S(A)$  du signifiant  $S_2$ . Je crois que le dernier point qu'on peut avancer, enfin, c'est de faire remarquer que ce point de jouissance qui me paraît être ce que Lacan articule de la jouissance de l'Autre, est précisément donc, le point de déssexualisation maximum, je dirai totale, supérieure, sublime, sublime au sens de sublimation, et c'est bien par ce point-là que la sublimation a à faire à la déssexualisation et à la jouissance. Donc, les deux torsions, trois torsions dont je vous parlais au départ, c'est donc celles qui sont repérables entre le passage du premier au deuxième temps, du deuxième au troisième, et je ne sais pas si on peut parler de torsion, à vrai dire, pour la topologie/de ce (?) que j'appellerai le quatrième temps. Ca reste à penser.

Qu'est-ce qui, qu'est-ce qui règle la contagion de certaines formules? Je ne pense pas que ce soit la conviction avec laquelle on les prononce, parce qu'on ne peut pas dire que ce soit là le support dont j'ai propagé mon enseignement.

Enfin, ça c'est plutôt, c'est plutôt J.A. Miller qui peut, là-dessus, porter un témoignage enfin, parce qu'il considère que, que ce que j'ai jaspiné au cours de mes 25 années de séminaire portait cette marque.

Bon, ceci, d'autant plus, ceci d'autant plus que, que ce dont je me suis efforcé, c'est de dire le vrai, mais je ne l'ai pas dit avec tellement de conviction, me semble-t-il, j'étais quand même assez sur la touche pour, pour être convenable.

Dire le vrai sur quoi? Sur le savoir. C'est ce dont j'ai cru pouvoir fonder la psychanalyse, puisqu'en fin de compte tout ce que j'ai dit se tient; dire le vrai sur le savoir, ça n'était pas forcément supposer le savoir aux psychanalystes.

Vous le savez, j'ai, j'ai défini de ces termes le transfert, mais ça ne veut pas dire que, que ça ne soit pas une illusion. Il reste que, comme je l'ai dit quelque part, dans, dans ce truc comme ça que j'ai relu moi-même avec un peu d'étonnement - ça me frappe toujours ce que j'ai raconté dans l'ancien temps, je ne m'imagine jamais que c'est moi qui ai pu dire ça - il en reste donc ceci, que le savoir et la vérité n'ont entre eux, comme je le dis dans cette Radiophonie, là, du numéro deux-trois de Scilicet que le savoir et la vérité n'ont aucune relation entre eux.

Il faut que je me tape maintenant une préface pour cette, pour la traduction italienne de ces quatre premiers numéros de Scilicet; ça ne m'est naturellement pas tellement commode, pas tellement commode, vu l'ancienneté de ces textes. Je suis certainement plutôt faiblard enfin, dans la façon de recevoir la charge de ce que j'ai moi-même écrit. C'est pas que ça paraisse toujours la chose la plus mal inspirée, mais c'est toujours un peu en arrière de la main et, c'est ça qui m'étonne.

Le savoir en question donc, c'est l'inconscient. Il y a quelque temps, convoqué à quelque chose qui, qui était rien de moins que ce que nous essayons de faire à Vincennes, sous le nom de clinique psychanalytique, j'ai fait remarquer que le savoir en question, c'était ni plus ni moins que l'inconscient, et qu'en somme, c'était très difficile de bien savoir l'idée qu'en avait Freud. Tout ce qu'il dit, me semble-t-il, m'a-t-il semblé, impose que ce soit un savoir. Essayons de définir ce que ça peut, ce que ça peut nous dire, ça, un savoir. Il s'agit, dans le savoir, de ce que nous pouvons appeler effet de signifiant. Oui. J'ai là un truc qui, je dois dire, m'a terrorisé, c'est une collection qui est parue sous le titre "De la philosophie en effet". La philosophie en effet, en effet de signifiant, c'est justement ce à propos de quoi je m'efforce de, de tirer mon épingle du jeu, je veux dire que je ne crois pas faire de philosophie - on en fait toujours plus qu'on ne croit, il y a rien de plus, de plus glissant que ce domaine - vous en faites, vous aussi, à vos heures, et ce n'est certainement pas ce dont vous avez le plus à vous réjouir.

Freud n'avait donc que peu d'idée de ce que c'était que l'inconscient. Mais, il me semble, à le lire, qu'on peut déduire qu'il pensait que c'était, que c'était des effets de signifiants. L'homme, faut bien appeler, comme ça, une certaine généralité enfin, généra-

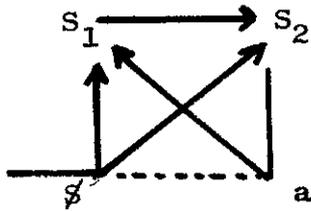
lité dont, dont on ne peut pas dire que, que quelques-uns émergent. Freud n'avait rien de, de transcendant. C'était un petit médecin, qui faisait, Bon Dieu, ce qu'il pouvait pour, pour ce qu'on appelle guérir, qui ne va pas loin. L'homme donc, puisque j'ai parlé de l'homme, l'homme ne s'en tire guère de cette affaire de savoir, ça lui est, ça lui est imposé. Ça lui est imposé par ce que j'ai appelé les effets de signifiants. Et, il n'est pas à l'aise. Il ne sait pas "faire avec" le savoir. C'est ce qu'on appelle, c'est ce qu'on appelle sa débilité mentale dont je dois dire que je ne m'excepte pas. Je ne m'en excepte pas simplement parce que j'ai à faire au même matériel, au même matériel que tout le monde, et que, ce matériel, c'est ce qui nous habite. Avec ce matériel, il ne sait pas "y faire". C'est la même chose que ce "faire avec" dont je parlais tout à l'heure, mais, mais c'est très important enfin de, ces nuances comme ça de langue, ça ne peut pas, ça ne peut pas se dire ce "y faire" dans toutes les langues.

Savoir y faire, c'est autre chose que de savoir faire. Ça veut dire se débrouiller, mais cet "y faire" indique qu'on ne prend pas vraiment la chose, en somme, en concept. Ceci nous mène à pousser la porte enfin, de, de certaines philosophies. Il ne faut pas, il ne faut pas pousser cette porte trop vite. Il ne faut pas pousser cette porte trop vite parce qu'il faut rester au niveau, au niveau où j'ai placé ce que j'ai, en somme, appelé les, les discours, les dis..., c'est le dire qui secourt. Il faut quand même bien profiter de ce que nous offre d'équivoque la langue dans laquelle nous parlons. Qu'est-ce qui secourt? Est-ce que c'est le dire, ou est-ce que c'est le dit?

Dans l'hypothèse analytique, c'est le dire. C'est le dire, c'est-à-dire l'énonciation, l'énonciation de ce que j'ai appelé tout à l'heure la vérité. Et, dans ces dire-secours, j'en ai,

l'année où je parlais de l'«Envers de la Psychanalyse»; vous ne vous en souvenez sûrement pas, j'en avais, comme ça, distingué, en gros, quatre. J'en avais distingué quatre parce que je m'étais amusé à faire tourner une suite, une suite de quatre justement, et que, dans cette suite de quatre, la vérité, la vérité du dire, la vérité n'était qu'en somme, qu'impliquée, puisque (Fig.I) comme vous vous

IMPOSSIBILITE



en souvenez peut-être, -oui- comme vous vous en souvenez peut-être, ça se présentait comme ça, je veux dire que, que c'était le discours du maître qui était le discours le moins vrai. Le moins vrai, ça veut dire le plus impossible.

J'ai en effet marqué de l'Impossibilité ce discours, c'est tout au moins ainsi que je l'ai reproduit dans mon, dans ce qui a été imprimé de Radiophonie. Ce discours est menteur, et c'est précisément en cela qu'il atteint le réel, -"Verdrängung"-, Freud a appelé ça. Et pourtant, c'est bien un dit-qui-le-secourt. Tout ce qui se dit est une escroquerie. Ça ne l'est pas seulement de ce qui se dit à partir de l'inconscient, ce qui se dit à partir de l'inconscient participe de l'équivoque, de l'équivoque qui est le principe du mot d'esprit, équivalence du son et du sens. Voilà au nom de quoi j'ai cru pouvoir avancer que l'inconscient était structuré "comme" un langage.

Je me suis aperçu, comme ça, un peu sur le tard, et à propos de quelque chose, comme ça, qui est paru dans, dans "Lexique et Grammaire", ou bien "Langue Française", revue trimestrielle: c'est un petit article que je vous conseille de, de regarder de près, parce qu'il est de quelqu'un que, pour qui j'ai beaucoup d'estime, il est de J-C. Milner. C'est le numéro 30, paru en mai 76, ça

s'appelle "Réflexions sur la référence". Ce qui, après la lecture de cet article, est pour moi l'objet d'une interrogation, c'est ceci: c'est le rôle qu'il donne à l'anaphore. Il s'aperçoit que la grammaire, ça joue un certain rôle et que, nommément, la phrase qui n'est pas si simple:

"J'ai vu dix lions, et toi, dit-il, tu en as vu quinze."

L'anaphore comporte l'usage de ce "en". Il met les choses très précisément au point, en disant que ce "en" ne vise pas les lions, il vise les "dix". Je préférerais qu'il ne dise pas "tu en as vu quinze", j'aimerais mieux qu'il dise "tu en as vu plus"; parce que, à la vérité, ces quinze, il ne les a pas comptés, le tu en question; mais il est certain que dans la phrase distincte:

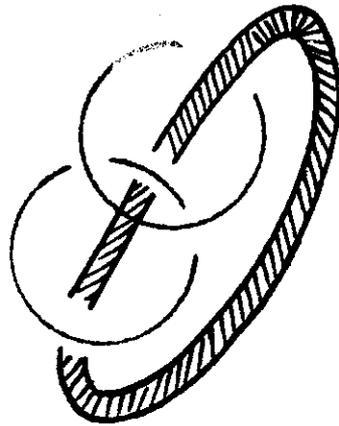
"J'ai capturé dix des lions, et toi, tu en as capturé quinze," la référence n'est plus au "dix", mais qu'elle est au "lions".

Il est, je crois, tout à fait saisissant que, dans ce que j'appelle la structure de l'inconscient, il faut éliminer la grammaire. Il ne faut pas éliminer la logique, mais il faut éliminer la grammaire. Dans le français, il y a trop de grammaire. Dans l'allemand, il y en a encore plus. Dans l'anglais, il y en a, il y en a une autre, mais en quelque sorte implicite. Il faut que la grammaire soit implicite pour pouvoir, pour pouvoir avoir son juste poids.

Oui. Je voudrais vous indiquer quelque chose, quelque chose qui, qui est d'un temps où le français n'avait pas une telle charge de grammaire, je voudrais vous indiquer quelque chose qui s'appelle "Les Bigarrures du Seigneur des Accords". Il vivait tout à fait à la fin du siècle seizième, et il est saisissant parce que il semble tout le temps jouer sur l'inconscient. Il semble jouer sur l'inconscient, ce qui, tout de même, est curieux, étant donné que il n'en avait aucune espèce d'idée, encore bien moins que Freud, mais

que c'est tout de même là-dessus qu'il joue. Comment arriver à saisir, à dire, cette sorte de flou qui est, en somme, l'usage? Et comment préciser la façon dont, dans ce flou, se spécifie l'inconscient qui est toujours individuel?

Il y a une chose qui me frappe, c'est qu'il n'y a pas trois dimensions dans le langage. Le langage s'est toujours mis à plat et, c'est bien pour ça que mon histoire tordue-là (Fig.II) de



(Fig.II)

l'imaginaire, du symbolique et du réel, avec le fait que le symbolique, c'est ce qui passe au-dessus de ce qui est en-dessus et qui passe en dessous de ce qui est en dessous, c'est bien ce qui en fait la valeur, la valeur, c'est que c'est mis à plat; c'est mis à plat et, mis à plat d'une façon et que je dois...

vous le savez parce que je vous l'ai répété, ressassé, dont vous savez la fonction, la valeur, à savoir que ça a pour effet que l'un quelconque des trois étant dissout, les deux autres se libèrent, c'est ce que j'ai appelé dans son temps du terme de noeud, pour ce qui n'est pas un noeud, mais effectivement une chaîne. Cette chaîne, quand même, il est frappant qu'elle puisse être mise à plat. <sup>Et</sup> Je dirai que - c'est une réflexion comme ça que m'a inspiré le fait que pour ce qui est du réel, on veut l'identifier à la matière - je proposerai plutôt de l'écrire comme ça:

"l'âme-à-tiers"

ça serait comme ça une façon plus sérieuse; plus sérieuse de se référer à ce quelque chose à quoi nous avons à faire - dont ce n'est pas pour rien que elle est homogène aux deux autres qu'un nommé Charles Sanders Peirce, comme il s'appelait, vous le savez,

j'ai déjà écrit ce nom maintes et maintes fois, que ce Peirce était tout à fait frappé par le fait que le langage n'exprime pas à proprement parler la relation, c'est bien là quelque chose qui est frappant, que le langage ne permette pas une notation comme :

x R y

x ayant un certain type de relation avec y, c'est bien ce qui m'autorise puisque Peirce lui-même articule qu'il faudrait pour ça une logique ternaire, et non pas, comme on en use, une logique binaire, c'est bien ce qui m'autorise à parler de "l'âme-à-tiers", comme de quelque chose qui nécessite un certain type de rapport logique.

Oui. Eh bien, tout de même, je vais en effet venir à cette "philosophie en effet" - collection qui paraît chez Aubier-Flammarion - pour dire ce qui m'a un peu effrayé. Dans ce qui chemine, en somme, de quelque chose que j'ai inauguré par mon discours. Il y a un livre qui est paru, d'un nommé Nicolas Abraham et d'une nommée Marja Torok; ça s'appelle "Cryptonymie", ce qui indique assez l'équivoque, à savoir <sup>que</sup> le nom y est caché, et ça s'appelle

"Le VERBIER de l'Homme aux loups"

Il y en a  
peut-être

qui sont là et qui ont assisté à mes élucubrations sur l'Homme aux Loups. C'est à ce propos que, que j'ai parlé de, de forclusion du Nom du Père.

"Le Verbiere de l'Homme aux Loups" est quelque chose où si les mots ont un sens, je crois reconnaître la poussée de ce que j'ai articulé depuis toujours, à savoir que, que le signifiant c'est de cela qu'il s'agit dans l'inconscient, et que le fait que, que l'inconscient, c'est qu'en somme on parle, si tant est qu'il y ait du parle-être, qu'on parle tout seul, qu'on parle tout seul parce que, parce qu'on ne dit jamais qu'une seule et même chose, on ne

dit jamais qu'une seule et même chose, sauf si on s'ouvre à dialoguer, à dialoguer avec un psychanalyste. Il y a pas moyen de faire autrement que de recevoir d'un psychanalyste ce quelque chose qui, en somme, dérange, d'où sa défense et tout ce qu'on élucubre sur les prétendues résistances, il est tout à fait frappant que la résistance, je l'ai dit, c'est quelque chose qui prenne son point de départ chez l'analyste lui-même, et que la bonne volonté de l'analysant ne rencontre jamais rien de pire que la résistance de l'analyste.

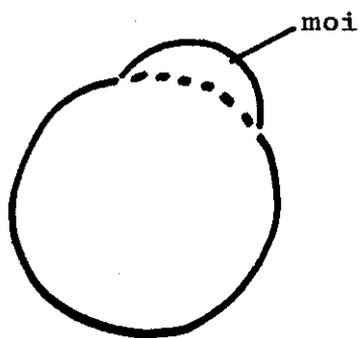
La psychanalyse, je l'ai dit, je l'ai répété tout récemment, n'est pas une science. Elle n'a pas son statut de science et elle ne peut que l'attendre, l'espérer. Mais, c'est un délire, c'est un délire dont on attend qu'il porte une science. C'est un délire dont on attend qu'il devienne scientifique. On peut attendre longtemps. On peut attendre longtemps, je l'ai dit pourquoi, simplement parce qu'il n'y a pas de progrès, et que ce qu'on attend c'est pas forcément ce qu'on recueille. C'est un délire scientifique donc, et on attend qu'il porte une science, mais ça ne veut pas dire que, que jamais la pratique analytique portera cette science. C'est une science qui a d'autant moins de chance de mûrir et/ qu'elle est antinomique, que quand même, par l'usage que nous en avons, nous savons que il y a des rapports entre la science et la logique.

Il y a une chose qui, je dois dire, qui m'étonne encore plus que, que la diffusion, la diffusion dont on sait bien qu'elle se fait, la diffusion de ce que on appelle mon enseignement, mes idées, puisque ça voudrait dire que j'ai des idées, la diffusion de mon enseignement à ce quelque chose qui est l'autre extrême des groupements analytiques, qui est cette chose qui chemine sous le nom de, d'Institut de psychanalyse. Une chose qui m'étonne encore plus, ça n'est pas que le "Verbier de l'Homme aux loups"

non seulement y vogue, mais<sup>y</sup> fasse des petits; c'est que quelqu'un dont je ne savais pas que, pour dire la vérité, je le crois en analyse, dont je ne savais pas qu'il fût en analyse, mais c'est une simple hypothèse, c'est un nommé Jacques Derrida qui, qui fait une préface à ce verbier, il fait une préface absolument fervente, enthousiaste, où je crois percevoir enfin un frémissement qui est lié, - je ne sais pas, auquel des deux analystes il a à faire - ce qu'il y a de certain, c'est que, il les couple, et je ne trouve pas, je dois dire, malgré que j'ai engagé les choses dans cette voie, je ne trouve pas que ce livre, ni cette préface soient d'un très bon ton. Dans le genre délire, je vous en parle comme ça, je peux pas dire que ce soit dans l'espoir que vous irez y voir, - je préférerais même que, que vous y renonciez, - mais enfin, je sais bien qu'en fin de compte, vous allez vous précipiter chez Aubier - Flammarion, ne serait-ce que, que pour voir, enfin, ce que j'appelle un extrême. C'est certain que ça se combine avec la de plus en plus médiocre envie que j'ai de vous parler, ce qui se combine c'est que je suis effrayé de ce dont, en somme, je me sens plus ou moins responsable, à savoir d'avoir, d'avoir ouvert les écluses de quelque chose que j'aurais, sur lequel j'aurais aussi bien pu la boucler. J'aurais aussi bien pu me réserver à moi tout seul la satisfaction de, de jouer sur l'inconscient, sans expliquer, sans en expliquer la farce, sans dire que c'est par ce truc des effets de signifiants qu'on opère. J'aurais aussi bien pu le garder pour moi, puisqu'en somme, si on ne m'y avait pas vraiment forcé, j'aurais, j'aurais jamais fait d'enseignement. On ne peut pas dire que, que ce que Jacques Alain Miller a publié sur la Scission de 53, ce soit avec enthousiasme que, que j'ai pris la relève sur le sujet de de cet inconscient. Je dirai même plus, je n'aime pas tellement je n'aime pas tellement la, la seconde topique, je veux dire celle

où Freud s'est laissé entraîné par Groddeck.

Bien sûr, on ne peut pas faire autrement, c'est mis à plat (Fig.III): le ça avec le gros oeil qui est le moi; le ça, tout se met à plat, mais enfin, ce moi qui d'ailleurs en allemand<sup>ne</sup> s'appelle pas moi, s'appelle Ich - "Wo es war" - Là où c'était - Là où c'était, on ne sait pas du tout ce qu'il y avait dans la boule de ce Groddeck, pour soutenir ce ça, cet Es. Lui pensait que le ça dont il s'agit, c'était ce qui vous vivait, c'est ce qu'il dit, c'est ce qu'il dit quand il écrit son Buch, son livre du ça, son livre du Es, il dit que c'est ce qui vous vit. Cette idée d'une unité globale qui vous vit alors qu'il est bien évident que, que le ça, que le ça dialogue, et que c'est même ça que j'ai désigné du nom de grand A, c'est qu'il y a quelque chose d'autre, ce que j'appelais tout à l'heure " l'âme-à-tiers", l'âme-à-tiers qui, qui n'est pas seulement, qui n'est pas seulement le réel, qui est quelque chose avec quoi, expressément, je le dis, nous n'avons pas de relation, avec le langage, nous aboyons après cette chose, et ce que veut dire  $S(A)$ , c'est ça que ça veut dire, c'est que ça ne répond pas. C'est bien en ça que, que nous parlons tout seul, que nous parlons tout seul jusqu'à ce que, jusqu'à ce que sorte ce qu'on appelle un moi, c'est-à-dire un quelque chose dont rien ne ga-



(Fig.III)

rantit qu'il ne puisse à proprement parler délirer. C'est bien en quoi j'ai pointé que, comme Freud d'ailleurs, qu'il<sup>n'</sup>y avait pas à y regarder de si près pour ce qui est la psychanalyse, et que, entre, entre folie et débilité mentale, nous n'avons que le choix. En voilà assez pour aujourd'hui.

Fig.I - Fig.II. C'est plutôt pénible. Alors, voilà. A la vérité, ceci est plutôt le témoignage, le témoignage d'un échec, à savoir que je me suis épuisé, enfin pendant quarante huit heures, pendant quarante huit heures à, à faire ce que j'appellerai, contrairement à ce qu'il en est de la tresse, je me suis épuisé pendant quarante huit heures à faire ce que j'appellerai une quatresse.

Voilà. La tresse est au principe du noeud borroméen, c'est à savoir, c'est à savoir qu'au bout de, de six fois, on trouve, (Fig.III) on trouve pour peu qu'on croise de la façon convenable ces trois... Bon, alors, ceci veut dire que, au bout de six manoeuvres de la tresse, vous retrouvez, dans l'ordre, à la sixième manoeuvre, le 1, le 2 et le 3, c'est ceci qui constitue le noeud borroméen.

Si vous en avez, si vous procédez douze fois, vous avez de même un autre noeud borroméen. Chose curieuse, cet autre noeud borroméen n'est pas visualisé immédiatement. Il a pourtant ce caractère que, contrairement au premier noeud borroméen (Fig.IV) qui, comme vous l'avez vu tout à l'heure, au-dessus de celui qui est au-dessus, puisque vous le voyez, le rouge est au-dessus du vert, au-dessous de celui qui est au-dessous, voilà le principe dont découle le noeud borroméen. C'est en fonction de cette opération que le noeud borroméen tient.

De même, dans une opération à quatre, vous mettrez (Fig.V)

un au-dessus l'autre au-dessous, et de même opérerez-vous avec au-dessous celui qui est au-dessous, vous aurez ainsi un nouveau noeud borroméen qui représente celui à douze croisements.

Que penser de cette tresse? Cette tresse peut être dans l'espace. Il n'y a aucune raison, en tout cas au niveau de <sup>la</sup> quatre-tresse que nous ne puissions la supposer entièrement suspendue. La tresse pourtant est visualisable pour autant qu'elle est mise à plat.

J'ai passé une autre époque, celle qui était prétendument réservée aux vacances, à m'épuiser de même, à essayer de mettre en fonction un autre type de noeud borroméen, c'est à savoir celui qui se serait fait obligatoirement dans l'espace, puisque ce dont je parlais, ça n'était pas le cercle, comme vous le voyez là (Fig.IV), c'est-à-dire de quelque chose qu'on met d'habitude à plat, mais de ce qu'on appelle un tétraèdre. Un tétraèdre, ça se dessine comme ça (Fig.VI): grâce à ça, il y a 1 - 2 - 3 - 4 - 5 - 6 arêtes. Je dois dire que les préjugés que j'avais, car il ne s'agit de rien de moins, m'ont poussé à opérer avec 4 faces, et non pas avec les 6 arêtes, mais qu'avec les 4 faces, c'est tout à fait difficile, impossible de faire un tressage. Il faut les 6 arêtes pour faire un tressage correct et j'aimerais que ces boules, je les voie revenir. Le fait est que vous y constaterez que le tressage, non pas à 6, mais à 12, est tout à fait fondamental. Je veux dire que ce qui se produit, c'est qu'on ne saurait mettre en exercice ce tressage des tétraèdres sans partir, sans partir, puisque de tétraèdre il n'y en a que trois, sans partir de la tresse. C'est un fait qui (a été découvert sur le tard), et dont vous verrez ici, pour peu que je vous passe ces boules, dont je le répète, j'aimerais les voir revenir,

parce que je ne les ai pas, loin de là, pleinement élucidées.

Je vais donc, comme je le fais d'habitude, envoyer ... J'aimerais les voir revenir toutes les quatre, j'aimerais les voir revenir toutes les quatre en effet, elles ne sont pas semblables. Il y en a quatre, ce n'est pas sans raison. C'est une raison que je n'ai pas, même, encore maîtrisée. Il est préférable, quoique bien entendu ça prendrait trop de temps, il serait préférable que d'une de ces boules à l'autre, on les compare, car elles sont effectivement différentes.

J'aimerais que de ce, cette tresse à trois, qui est basale, dans l'opération de ces noeuds borroméens tétraédriques auxquels, je vous le répète, je me suis attaché, sans y parvenir complètement, j'aimerais que vous tiriez une conclusion, c'est que, même pour les tétraèdres en question, on procède aussi par ce que j'appellerai une mise à plat pour que ce soit clair. Il faut la mise à plat, dans l'occasion sphérique, pour qu'on touche du doigt, si je puis dire, que les croisements en question, les croisements tétraédriques sont bien du même ordre, <sup>c'est</sup> à savoir que le tétraèdre qui est en dessous, le 3ème tétraèdre passe en dessous, et que le tétraèdre qui est en dessus le 3ème tétraèdre passe en dessus. C'est bien à cause de ça, c'est bien à cause de ça que nous en sommes là encore au noeud borroméen. Ce qu'il y a de fâcheux pourtant, c'est que même dans l'espace, même à partir d'un présumé spatial, nous soyons contraints aussi, dans ce cas-là, à supporter, puisqu'en fin de compte, c'est nous qui supportons, à supporter la mise à plat. Même à partir d'un présumé spatial, nous sommes forcés de supporter cette mise à plat, très précisément sous la forme de quelque chose qui se présente comme une sphère. Mais, qu'est-ce à dire, si ce n'est que même quand

(mises?) nous manipulons l'espace, nous n'avons jamais vu que sur des surfaces, des surfaces sans doute qui ne sont pas des surfaces banales puisque nous les articulons comme mise<sup>o</sup>à plat. A partir de ce moment, il est, sur les boules que je viens de vous distribuer et que j'aimerais voir revenir, il est sur les boules manifeste que la tresse fondamentale, celle qui s'entrecroise douze fois, il est manifeste que cette tresse fondamentale fait partie d'un tore, exactement ce tore que nous pouvons matérialiser comme ceci: (Fig. ), à savoir de la tresse à douze, et que nous pourrions d'ailleurs aussi bien matérialiser au niveau de ceci (Fig.IV), c'est-à-dire de la tresse à six.

A la vérité, cette fonction du tore est tout à fait manifeste au niveau des boules que je viens de vous remettre, parce que il n'est pas moins vrai qu'entre les deux petits triangles, si nous faisons - je vous prie de considérer ces boules - si nous faisons passer un fil polaire, nous aurons exactement de la même façon un tore, car il suffit de faire un trou au niveau de ces deux petits triangles pour constituer du même coup un tore.

C'est bien en quoi la situation est homogène dans le cas du noeud borroméen (Fig.IV) tel que je viens de le désigner ici, est homogène entre ce noeud borroméen et le tétraèdre. Il y a donc quelque chose qui fait qu'il n'est pas moins vrai pour un tétraèdre que la fonction du tore y règle ce qu'il y a de nodal dans le noeud borroméen. C'est une, c'est un fait, c'est un fait qui, qui n'a strictement jamais été aperçu, c'est à savoir que tout ce qui concerne le noeud borroméen ne s'articule que d'être torique.

Un tore se caractérise tout à fait spécifiquement d'être un

trou. Ce qu'il y a de fâcheux c'est que le trou, c'est très difficile à définir, c'est que le noeud du trou, avec sa mise à plat, est essentiel, c'est le seul principe de leur comptage, et qu'il n'y a qu'une seule façon jusqu'à présent en mathématique de compter les trous, c'est de passer par, c'est-à-dire de faire un trajet tel que les trous soient comptés, c'est ce qu'on appelle le groupe fondamental. C'est bien en quoi la mathématique ne maîtrise pas pleinement ce dont il s'agit. Combien de trous y a-t-il dans un noeud borroméen, c'est bien ce qui est problématique puisque vous le voyez mis à plat, il y en a quatre. Il y en a quatre, c'est-à-dire que, c'est-à-dire qu'il n'y en a pas moins que dans le tétraèdre qui a quatre faces, dans lesquelles, chacune, on peut faire un trou, à ceci près qu'on peut faire deux trous, voire trois, voire quatre, en faisant un trou dans chacune des faces, et que, dans ce cas-là, chaque face se combinant avec toutes les autres, et pouvant même repasser par soi, nous voyons, nous voyons mal, nous voyons mal comment compter ces trajets qui seraient constituants de ce qu'on appelle le groupe fondamental.

Nous en sommes donc réduits à la constance de chacun de ces trous qui, de ce fait, s'évanouit d'une façon tout à fait sensible, puisque un trou, un trou ce n'est pas grand chose. Comment dès lors distinguer ce qui fait trou et ce qui ne fait pas trou? Peut-être la quatresse peut nous aider à le saisir.

Il s'agit, en effet, dans la quatresse, de quelque chose qui solidarise ce trou dont il se trouve que j'ai qualifié trois cercles, c'est à savoir que, comme vous le voyez ici, dans ce premier dessin (Fig.I), ces trois cercles forment noeud borroméen. Ils forment noeud borroméen, non pas que les trois premiers fassent noeud borroméen, parce que comme c'est impliqué dans le fait

que la quatrième libérée, si je puis dire, le quatrième élément libéré doit laisser chacun des trois libres, la quatrième lie pourtant à partir de celui qui est le plus en dessous, à condition de passer par dessus celui qui est le plus en dessus, il se trouvera à passer sur celui qui, dans la mise à plat, est intermédiaire, à passer dessous, il se trouvera lier les trois.

C'est bien en effet ce dont nous voyons ce qui se passe (Fig. VII), c'est à savoir que, à condition que, que vous voyiez ça comme équivalent à ceci, je pense que vous voyez ici que il s'agit d'une représentation du réel pour autant que c'est ici que nous en avons l'appréhension de l'imaginaire, du symptôme et du symbolique, le symbolique étant dans l'occasion, étant très précisément ce qu'il faut penser comme étant le signifiant. Qu'est-ce à dire? C'est que le signifié, dans l'occasion, est un symptôme, le corps à savoir l'imaginaire étant distinct du signifié. Cette façon de faire la chaîne nous interroge sur ceci, c'est que le réel, à savoir ceci dans l'occasion, c'est que le réel serait suspendu tout spécialement au corps.

Voyons. Tâchons ici (Fig. IV) de voir ce qui résulterait de ceci, c'est à savoir que cet  $x$  qui est là, cette place s'ouvrirait et que, et que l'inconscient se continuerait dans le réel. C'est bien en effet ce qui se passe puisque les corps ne sont produits de la façon la plus futile que comme appendice, si je puis dire, de la vie, autrement dit, de ce sur quoi Freud spécule quand il parle de germen.

Nous trouvons là, autour de la fonction parlante, quelque chose qui, si l'on peut dire, isole l'homme dont il faudrait à ce moment-là marquer que ce n'est qu'en fonction de ceci qu'il

n'y a pas de rapport sexuel, que ce que nous pouvons appeler dans l'occasion le langage, si je puis dire, y suppléerait. C'est un fait que le bla-bla meuble, meuble ce qui se distingue de ceci qu'il n'y a pas de rapport.

Oui, il faudrait dans ce cas que le réel (Fig.VIII), sans que nous puissions savoir où il s'arrête, que le réel nous le mettions en continuité avec l'imaginaire, qu'en d'autres termes, ça commence là, quelque part, au beau milieu, au beau milieu, au beau milieu du symbolique. Ça expliquerait que l'inconscient, ici tracé en rouge, effectivement se replie dans le symbolique, mais que il en est d'autre part changé comme en témoigne le fait qu'il n'y a que, que l'homme à parler.

Ca s'exprime ici (Fig. ) que le réel est dessiné en vert. Oui, j'aimerais que quelqu'un m'interpelle à propos de ce que j'ai aujourd'hui, pour vous, péniblement, essayé de, de formuler de cette façon (Fig.IV), qui fait du symbolique quelque chose qui n'est pas, n'est pas facile à exprimer. Je pense que pour ce qui est de cette tresse à quatre (Fig.II), elle me semble reproduire très exactement ce qui est ici (Fig.I), c'est à savoir que c'est une façon de, de la représenter comme tresse dont il s'agit. Si je n'y ai pas effectivement réussi d'emblée, c'est parce que il faut pas croire que ce soit aisé de faire une tresse à quatre. Il faut partir d'un point (Fig.I) qui sectionne, qui sectionne les entrecroisements, si je puis dire, d'une façon appropriée, et il se peut que les choses soient telles que à partir d'un/de ces points on ne trouve pas moyen de faire la tresse. C'est bien à ça que je me suis si longuement attardé, si longuement attardé que il en est résulté plus qu'un dommage pour ce que j'avais à vous dire aujourd'hui.

Si donc quelqu'un veut bien me donner la réplique, la réplique à savoir sur ce que j'ai voulu dire aujourd'hui, je lui en serai reconnaissant.

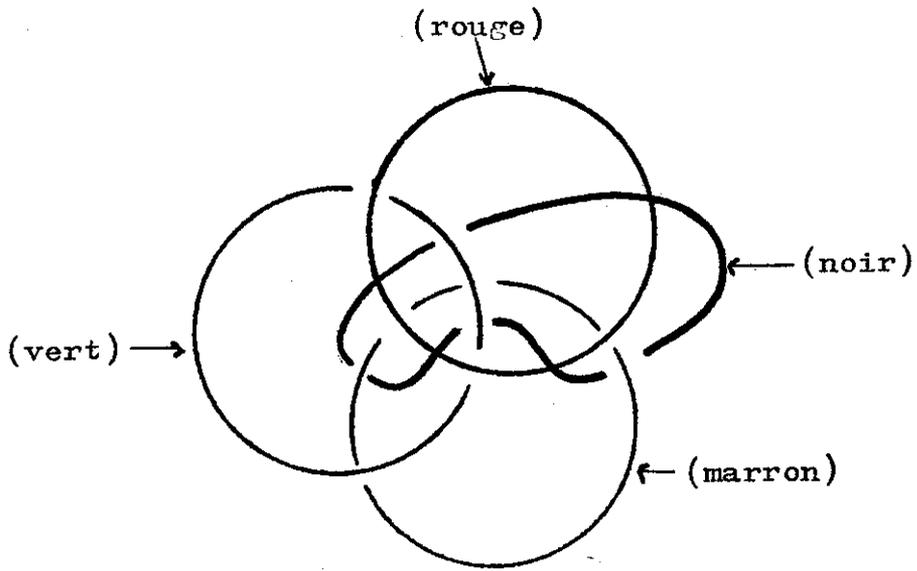


Fig. I

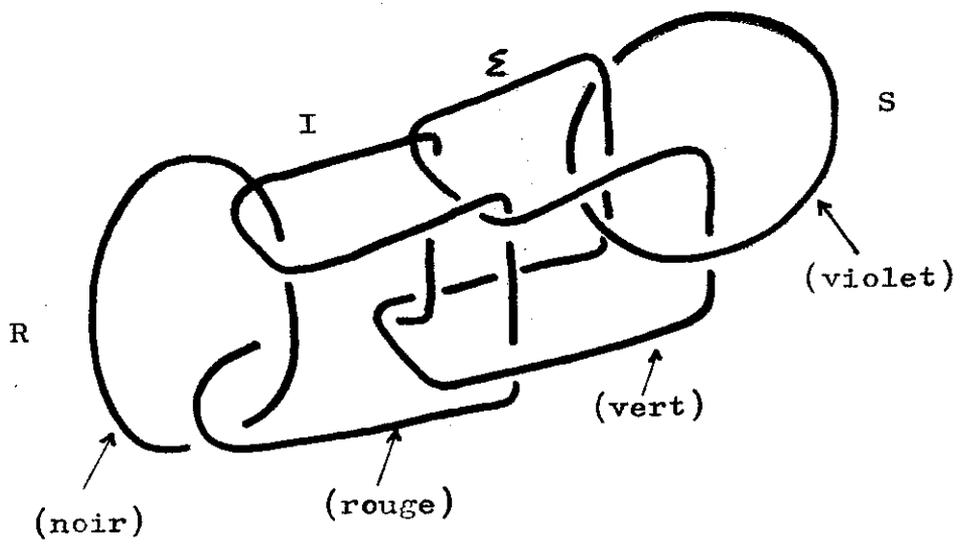


Fig. VII

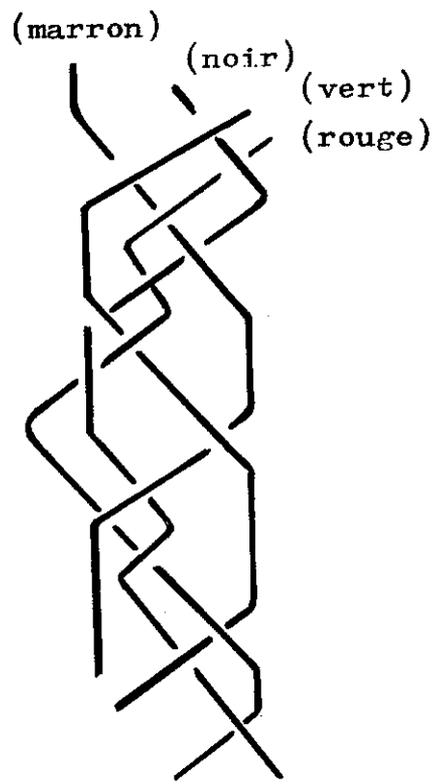


Fig.II

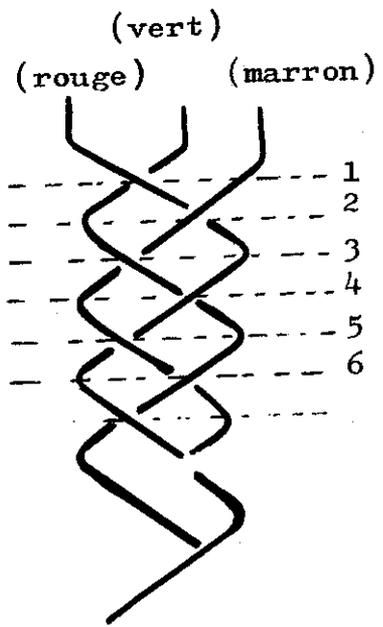


Fig.III

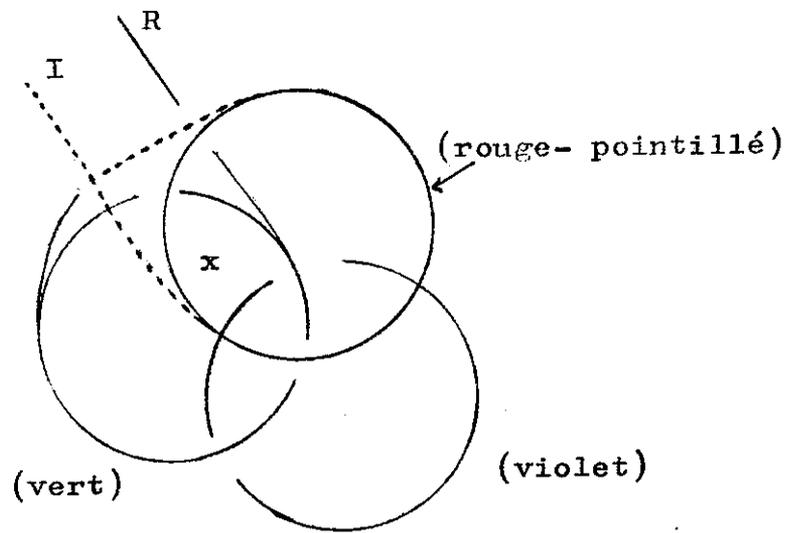


Fig.IV

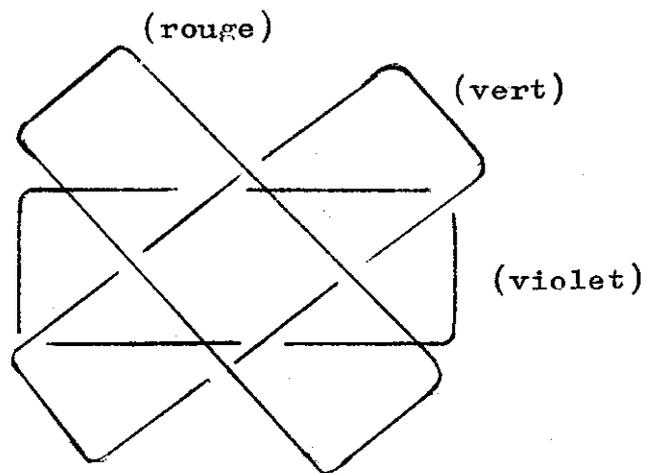


Fig.V

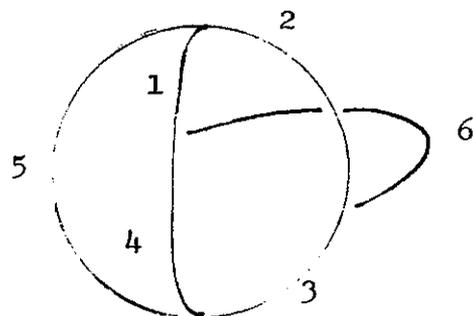


Fig.VI

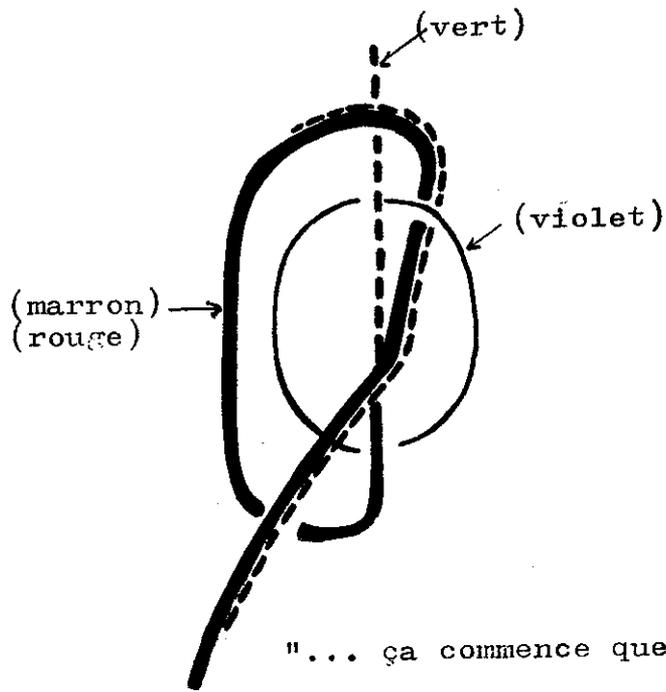


FIG.VIII

(Fig. 1-2.)-. Ah! Je me casse la tête contre, contre ce que j'appellerai, à l'occasion, un mur, un mur, bien sûr, de mon invention, c'est bien ce qui m'ennuie. On n'invente pas n'importe quoi, et ce que j'ai inventé est fait, en somme, pour, pour expliquer, je dis expliquer, je ne sais pas très bien ce que ça veut dire, expliquer Freud. Ce qu'il y a de frappant, c'est que, c'est que dans Freud il n'y a pas, il n'y a pas trace de cet ennui, ou plus exactement de ces ennuis/<sup>de ces ennuis/</sup> que j'ai, que je vous communique, enfin, sous cette forme où je me casse la tête contre les murs. Ca ne veut pas dire que Freud ne se tracassait pas beaucoup, mais ce qu'il en, ce qu'il en donnait au public était apparemment de l'ordre, je dis de l'ordre, d'une philosophie, c'est-à-dire que, qu'il y /<sup>avait</sup> pas de, j'allais dire qu'il y avait pas d'os, mais justement, il y avait des os, et ce qui est nécessaire, pour, pour marcher tout seul, c'est-à-dire un squelette.

Voilà. Je pense que là (Fig.1 - 2), vous reconnaissez la figure, si toutefois je l'ai bien dessinée, la figure où j'ai d'un seul trait (Fig.2) figuré l'engendrement du réel, et que ce réel se prolonge en somme par l'imaginaire, puisque c'est bien de ça qu'il s'agit sans qu'on sache très bien où s'arrête le réel et l'imaginaire. Voilà c'est cette figure-là (Fig.2) qui se transforme dans cette figure-là (Fig.1). Je ne vous le donne que parce que en somme c'est le premier dessin où je ne m'embrouille pas, ce qui est, ce qui est remarquable parce que je m'embrouille toujours bien sûr.

Bon. Je voudrais quand même passer la parole à quelqu'un à

qui j'ai demandé de bien vouloir ici venir émettre un certain nombre de choses, et que, qui m'ont parues dignes, tout à fait dignes d'être énoncées. En d'autres termes, je ne trouve pas le nommé Alain Didier Weil mal engagé dans, dans son affaire. Tout ce que je peux vous dire c'est que, pour moi, je me suis beaucoup attaché à, à mettre à plat quelque chose. La mise à plat participe toujours du système. Elle y participe, elle en participe seulement, ce qui n'est pas beaucoup dire. Une mise à plat, par exemple celle que je vous ai faite avec le noeud borroméen, c'est un système; j'essaie bien sûr, j'essaie bien sûr de le concasser ce noeud borroméen, et c'est bien ce que vous voyez dans ces deux images.

L'idéal, l'idéal du moi, en somme, ce serait d'en finir avec le symbolique, autrement dit, de ne rien dire. Quelle est cette force démoniaque qui pousse à dire quelque chose, autrement dit à enseigner, c'est ce sur quoi<sup>je</sup> n'arrive à, à me dire que c'est ça le surmoi, c'est ce que Freud a désigné par le surmoi qui, bien sûr, n'a rien à faire avec aucune condition qu'on puisse désigner du naturel. Sur le sujet de/<sup>ce</sup>naturel, je dois quand même vous, vous signaler quelque chose, c'est que, c'est que je me suis attaché à lire quelque chose qui est paru à la Société Royale de Londres et qui est un essai sur la rosée. Ça avait la grande estime d'un nommé Herschel, et qui a fait quelque chose, quelque chose qui s'intitule: " Discours préliminaire sur l'étude de la philosophie naturelle". Ce qui me frappe le plus dans cet essai sur la rosée, c'est que ça n'a aucun intérêt. Je me le suis procuré bien entendu à la Bibliothèque Nationale où j'ai, comme ça, de temps en temps, quelque personne qui fait un effort pour moi, une personne qui, qui est là-bas musicologue et qui est, en somme, pas trop mal placée pour me procurer,<sup>dans</sup> l'occasion, comme je n'avais aucun moyen de,

/que/ d'avoir le texte original, /à la rigueur, j'aurais pu arriver à lire c'est une traduction, ce que je lui ai réclamé. Elle a été traduite en effet, cet essai sur la rosée; cet essai sur la rosée a été tra-

(?) duit de son auteur, de William Charles Walls, il a été traduit par

(?) le nommé Tordeu , maître en pharmacie. Et, il faut vraiment énormément se forcer pour arriver à, à y trouver le moindre intérêt. Ça prouve que, que tous les phénomènes naturels ne nous intéressent pas autant, et la rosée, tout spécialement, ça nous glisse, ça nous glisse à la surface. C'est tout de même assez curieux, c'est tout de même assez curieux que la rosée, par exemple, n'a pas l'intérêt que Descartes a réussi à donner à l'arc-en-ciel. La rosée est un phénomène aussi, aussi naturel que l'arc-en-ciel. Pourquoi est-ce que ça ne nous fait ni chaud, ni froid? C'est très étrange et c'est bien certain que c'est en raison de son rapport avec le corps que nous nous, que nous ne nous intéressons pas aussi vivement à la rosée qu'à l'arc-en-ciel, parce que l'arc-en-ciel, nous avons le sentiment que ça débouche sur la théorie de la lumière, tout au moins nous avons ce sentiment depuis que Descartes l'a démontré. Oui. Enfin, je suis perplexe sur ce, sur ce peu d'intérêt que nous avons pour la rosée. Il est certain que il y a quelque chose de centré sur les fonctions du corps qui, qui est ce qui fait que nous donnons à certaines choses un sens. La rosée manque un peu de sens. Voilà tout au moins ce dont je témoigne après une lecture que j'ai faite aussi attentive que je pouvais de cet essai sur la rosée, et maintenant, je vais donner la parole à Alain Didier Weil en m'excusant de l'avoir un petit peu retardé, il<sup>n'</sup>aura plus qu'une heure un quart pour vous parler au lieu de ce que je croyais avoir pu lui garantir, c'est-à-dire une heure et demie.

Lacan                    Alain Didier Weil va vous parler de quelque chose qui a un rapport avec le savoir, à savoir le "Je sais" ou le "Il sait", c'est ce rapport entre le "Je sais" et le "Il sait" sur lequel il va jouer.

Weil                    Le point d'où j'étais arrivé à proposer au Dr Lacan mes élucubrations que je vais vous soumettre me vient de ce que représente pour moi ce qu'on nomme dans l'Ecole Freudienne "la passe".

Effectivement, une rumeur circule depuis quelque temps dans l'Ecole, dans l'Ecole, c'est que les résultats de la passe qui fonctionnerait depuis un certain nombre d'années, ne répondraient pas aux espoirs que l'on avait été, qui y avaient été mis.

Etant donné que c'est cette idée, comme ça, qu'il y aurait une idée d' un échec de la passe, c'est une, quelque chose que, personnellement, je supporte mal dans la mesure où pour moi elle me semble garantir ce qui peut préserver d'essentiel et de vivant sur l'avenir de la psychanalyse, j'ai cogité un petit peu à la question, et il me semble avoir trouvé éventuellement les, ce qui pourrait rendre compte d'un montage topologique qui n'existe pas et qui rendrait compte du fait que le jury d'agrément n'arrive peut-être pas à utiliser, et à utiliser ce qui lui est transmis pour faire avancer les problèmes cruciaux de la psychanalyse.

Le circuit que je vais mettre en place devant vous prétend métaphoriser par un long circuit dans lequel seraient représentables les mouvements fondamentaux, vous verrez que j'en désigne trois très précisément, à l'issue desquels un sujet et son Autre peuvent arriver à un point précis, très repérable, que j'appellerai , très repérable, que j'appellerai  $B_4-R_4$  , vous verrez pourquoi, et à partir du-

quel j'articulerai ce qui me semble pouvoir être et le problème de la passe, et celui de, peut-être, la nature du court-circuit, de ce qui pourrait court-circuiter topologiquement ce qui se passerait au niveau du jury d'agrément.

Bon. Je commence donc. Les sujets que je choisis pour vous présenter nos deux partenaires analytiques peuvent vous être rendus familiers en ce qu'ils correspondraient d'une certaine façon aux deux protagonistes les plus absentifiés de l'histoire de La Lettre Volée que vous connaissez, ceux-là même dont, du début à la fin, il n'est pas question, à savoir l'émissaire, celui qui serait l'émissaire de la lettre qui est tellement exclu que Poe-même, je crois, ne le nomme même pas, et à savoir le récepteur de la lettre qui, nous le savons, Lacan nous l'a montré, est le roi. Si vous le permettez, je baptiserai pour la commodité de mon exposé le sujet du nom de Bosph, et je garderai au destinataire son nom, celui du roi

Tout mon montage va consister à substituer au court-circuit par lequel le conte de Poe tient ses deux sujets hors du cheminement de la lettre un long circuit, en chicane, par lequel la lettre, partant de la position  $B_1$ , finira par aboutir à la position  $B_4$ . Les numérotations 1 et 4 que je vous indique vous indiquent déjà que je serai amené à distinguer quatre places qui différencieront quatre positions successives du sujet et de l'Autre.

Je commence donc. Par  $B_1$ , vous voyez que B, la série des B correspond au sujet Bosph, la série des  $R_1, R_2, R_3$ , correspond à la progression de savoir du roi,  $R_1, R_2, R_3$ . Par  $B_1$ , si vous voulez, je qualifie l'état, je dirais, d'innocence du sujet, voire de niabilité du sujet quand il se soutient uniquement de cette position subjective qui est celle : "L'Autre ne sait pas", "Le roi ne sait pas".

Ne sait pas quoi? Eh bien tout simplement, peu importe le contenu de la lettre, tout simplement ne sait pas que le sujet sait quelque chose à son endroit.  $R_1$  représente donc l'ignorance radicale du roi. Donc, on pourrait dire que dans la position  $B_1$ , ça serait la position niaise du cogito qui pourrait s'écrire: "Il ne sait pas donc je suis." L'histoire, si vous voulez, cette position vous est familière dans la mesure où nous savons que c'est une position que nous connaissons par l'analyse, l'analysant, bien souvent, nous le savons, choisit son analyste en se disant, inconsciemment, en se disant je le choisis celui-là parce que lui, je vais le rouler, et nous savons que ce qu'il craint le plus, en même temps, c'est d'y arriver. Alors, à partir de ce montage élémentaire, je continue.

Avant de mettre en place le graphe de Lacan, voilà comment les choses se passent. Je fais maintenant - l'histoire commence - je fais maintenant intervenir quelqu'un qui sera, que j'appelle, vous voyez que j'ai nommé M, M j'appellerai ça le messager, c'est-à-dire que, en  $B_1$ , un jour, Roseph qui est en  $B_1$  va confier au messager dans la position  $M_1$  le message que j'ai appelé petit  $m_1$ . Et, en  $m_1$ , il lui dit: "L'Autre ne sait pas", "Le roi ne sait pas." Le messager est fait pour cela, c'est bien sûr un traître. Il transmet au roi le message  $m_1$  qui se transforme en  $m'_1$ , c'est-à-dire que le roi passe de la position de l'ignorant, de  $R_1$ , à la position  $R_2$ , d'un savoir élémentaire qui est: "L'Autre sait", c'est-à-dire le sujet sait quelque chose à mon endroit. A partir de là, le message va revenir à Roseph, notre sujet, sous forme inversée. Il va revenir de deux façons, disons, il va revenir parce qu'il y aura un mouvement d'aller-retour; le messager va lui dire, va venir le retrouver si on veut, et va lui dire: "J'ai dit au roi ce que tu m'avais dit".

J'ai appelé ce message  $m_1$ . C'est un retour sur le plan de l'axe, sur le graphe, sur l'axe petit  $i(a)$ , si vous voulez, c'est la relation spéculaire. Un autre message arrive à Bosph qui se placera, lui, sur la trajectoire de la subjectivation, que j'ai dessinée en vert, qui arriverait directement donc, sur le plan de, par le plan symbolique. Vous voyez donc que le point important là est le fait que Bosph qui était dans la position d'une niaiserie, de la niaiserie en  $B_1$ , du fait de l'inversion du message qui lui revient, c'est-à-dire, cette fois, "L'Autre sait" est déplacé; il ne peut plus rester en  $B_1$ , il est déplacé, il se retrouve en  $B_2$ . Et, en  $B_2$ , je dirai qu'il est là dans la position du semblant, il peut encore se soutenir de la position que je dirai être celle de la duplicité, puisque en  $B_2$ , il peut encore se dire: "Oui, il sait, mais il ne sait pas que je sais qu'il sait."

Alors, je vais maintenant écrire, avant d'aller plus loin, le premier épisode, sur le graphe de Lacan: là, la position de l'Autre; le message part de l'Autre. Là, c'est la position moïque de Bosph que j'écris  $B_1$ . Le message part de Bosph; il confie au messenger qui serait le petit  $i(a)$  le message que j'ai appelé  $m_1$ , c'est-à-dire ce circuit dit: "Il ne sait pas". Le messenger fait son office, transmet ce message par cette voie qui fait passer le roi de  $R_1$  en  $R_2$ .

/à partir/

L'effet, à partir de là, /de la nouvelle position de l'Autre, va porter Bosph, qui était là  $B_1$ , ici un effet de sujet élémentaire où il se produira ce que Lacan appellerait signifié/ l'Autre au niveau <sup>de</sup>  $B_2$ , c'est-à-dire que, je peux aussi dessiner cette flèche, <sup>( $m_1$ )</sup> Bosph reçoit également un message, on pourrait dire, au niveau, dans l'axe a-a' du messenger.

Vous voyez donc que notre sujet Bosph est en  $B_2$ . Je vais main-

tenant faire, introduire un autre graphe de Lacan. Je continue donc. J'ai laissé, vous le voyez, Bosph en  $B_2$ , se soutenant de la position de duplicité que je vous ai décrite puisqu'il est en position de maintenir l'idée de l'ignorance de l'Autre. Maintenant, les choses, c'est là que les choses commencent à devenir/vraiment intéressantes pour nous et, nettement plus compliquées. A partir de cette position  $B_2$  de Bosph, voilà ce qui va se passer. Bosph continue le jeu de la transmission de son savoir, c'est-à-dire que, au messenger, dans, que je dessine en position  $M_2$ , il va transmettre un deuxième message que j'appelle  $m_2$ , et dans ce message, il lui dit: "Oui, il sait, mais il ne sait pas que je sais". Le messenger en  $M_2$  fait le même travail, retransmet ce message au roi. Le roi passe donc à un nouveau savoir, passe de  $R_2$  en  $R_3$ . Le savoir du roi à ce point-là est: "Il sait que je sais qu'il sait que je sais", mais ça, Bosph ne le sait pas encore. Il ne le saura que quand le messenger fait une dernière navette, revient vers Bosph, et lui confie: "J'ai dit au roi que tu sais qu'il sait que tu sais qu'il sait", c'est-à-dire que, en ce point, Bosph que nous avons laissé en  $B_2$  est propulsé à une nouvelle position que j'appelle  $B_3$ , à partir de laquelle nous allons interroger le graphe de Lacan, le deuxième, d'une façon tout à fait particulière, et, à partir de laquelle nous allons commencer à pouvoir introduire ce qu'il en est de la passe.

Je vais continuer donc, terminer les schémas avant de continuer. Voici  $M_2$ ,  $m'_1$ ,  $m''_1$  et  $m'''_1$  (...le 2 ...). Bosph que j'avais laissé en  $B_2$ , ici, je le remets ici en  $B_2$ , c'est-à-dire que, ici, il transmet à  $M_2$ , il lui transmet  $m_2$ , il lui dit: "Il sait mais il ne sait pas que je sais qu'il sait". Comme tout à l'heure, ce message parvient/à l'Autre et également comme ceci, et le retour de ce message à Bosph

le met dans cette position très particulière d'être confronté à un Autre auquel il ne peut plus rien cacher, le roi. Bon, j'espère que vous me suivez, quoique ce soit un peu en chicane.

Qu'est-ce qui se passe donc quand le roi est en  $R_3$ , c'est-à-dire quand il est dans la position du savoir que je vous ai indiquée et que ce savoir est connu par le retour du messager à Boseph, c'est-à-dire que Boseph peut penser: "Le roi sait que je sais qu'il sait que je sais" ? Ce qui va se produire à ce moment-là, et ce qui va nous introduire à la suite, c'est que alors que en  $B_2$ , Boseph, dans le semblant, pouvait encore prétendre à un petit peu d'être, en se disant: "Il sait, mais je peux quand même" "mais il ne sait pas et je peux quand même en être encore". En  $B_3$ , du fait du savoir qu'on pourrait dire entre guillemets "absolu" de l'Autre, Boseph, la position du cogito de Boseph serait d'être complètement dépossédé de sa pensée. A ce niveau-là, si l'Autre sait tout, c'est/que l'Autre <sup>pas</sup> sait tout, c'est qu'il ne pourrait plus rien cacher à l'Autre. Mais, le problème, c'est cacher quoi? parce que ce qui se révèle à l'Autre à ce moment-là, c'est pas tellement le mensonge dans lequel le tenait Boseph, c'est que émerge pour Boseph, à ce moment-là, le fait que derrière son mensonge, lui révèle que, en fait, derrière son mensonge était caché un mensonge d'une toute autre nature et d'une toute autre dimension.

Si le roi est dans une position, dans cette position  $R_3$ , où il saurait tout, ce tout c'est-à-dire l'incognito le plus radical de Boseph/<sup>que</sup>disparaît - Boseph est en position - la position dans laquelle il se trouve, et ce que je vais vous démontrer, correspond à ce que Lacan nomme la position d'éclipse du sujet, de fading, devant

le signifiant de la demande, ce qui s'écrit sur le graphe, cela désigne aussi la pulsion, mais je ne vais pas parler de ça maintenant § (S barré) poinçon de la demande: § ◇ demande.

Il faut, avant que je continue, je voudrais que vous sentiez bien que puisque en  $R_3$ , plus rien ne peut être caché, alors s'ouvre pour le sujet  $B_3$  la dernière cachette, c'est-à-dire celle qu'il ne savait pas cacher, et ce qu'il découvre, c'est qu'en cachant volontairement, en ayant un mensonge qu'il pouvait désigner, il éludait en fait un mensonge dont il ne savait rien, qui l'habitait et qui le constituait comme sujet.

Donc, ce savoir dont il ne savait rien, va surgir en  $R_3$ , au regard de l'Autre qui, désormais, sait tout. Quand je dis - surgir au regard de l'Autre - c'est véritablement au sens propre qu'il faut entendre cette expression, car ce qui surgit par le regard de cet Autre, c'est précisément ce qui avait été soustrait, lors de la création originaire du sujet, ce qui avait été<sup>(°)</sup> comme tel, comme sujet supportant la parole, comme sujet accédant à la parole dans la demande du fait de la soustraction de ce signifiant  $S_2$ . Or, que se passe-t-il? Voici que ce signifiant  $S_2$  réapparaît dans le réel, car c'est ça qu'il faut dire. Effectivement, le problème du refoulement originaire, on ne peut pas dire que le retour du refoulé originaire se produit au sein du symbolique comme le ferait le refoulement secondaire, puisqu'il en est lui-même l'auteur. S'il revient, ça ne saurait être que dans le réel, et c'est en tant que tel qu'il se manifeste, je dirais, par un regard, un regard du réel, devant lequel le sujet est absolument sans recours.

Je ne vais pas épiloguer là-dessus, mais si vous y réfléchissez, vous verrez que la position de savoir impliquée par  $R_3$ , par

---

(°) soustrait du sujet, le signifiant  $S_2$ , et qui l'avait constitué/

l'Autre en  $R_3$ , pourrait correspondre à ce qui se passe, si vous voulez, dans ce que serait le Jugement Dernier, dans ce point où le sujet ne serait pas tant accusé finalement de mentir dans le présent, puisque justement au point  $B_3 - R_3$ , il ne ment plus, <sup>puisque</sup> il est révélé dans son non-être, mais par l'après-coup ce qui lui est révélé, c'est que à l'imparfait, il ne cessait de mentir alors même qu'il disait un mot. Cette position pourrait aussi vous indiquer, le savoir en  $R_3$  peut aussi ouvrir des perspectives, si vous voulez réfléchir, sur ce que serait le savoir raciste ou ségrégationniste. Ca serait une position de savoir dont jouirait le sujet d'être, d'incarner ce  $S_2$  dans le réel.

(?) Vous voyez, c'est des pistes que je lance là, mais c'est pas le sujet, j'y reviens pas, il faudrait également articuler le retour de ce  $S_2$  dans le réel, avec ce qu'il en est du délire, articuler sérieusement l'aphanisis avec la position délirante, dans la mesure où, dans les deux cas, le signifiant revient dans le réel, mais, cependant, on pourrait dire que dans le cas du non-psychotique, il se trouve qu'il perd la parole comme le psychotique, néanmoins on pourrait sa position à celle de ces peuples envahis par l'étranger qui font la politique de la terre brûlée, qui brûlent tout, qui brûlent tout pour maintenir quelque chose, c'est-à-dire pour que l'envahissement ne soit pas total, et ce qui est maintenu, effectivement, ce qui reste une fois que le sujet disparaît, parce que si vous y réfléchissez, ce qui se passe en  $R_3$ , c'est que le signifiant de l'Urverdrängung revenant dans le réel, ce n'est rien de moins que le refoulement originaire, le sujet de l'inconscient qui disparaît. Si vous voulez, la barre de l'inconscient, cette barre qui sépare a et  $S_2$ , se barrant, fait apparaître le  $S_2$  et le a dans le réel, et c'est

ça qui reste, et que ça. C'est une position de désubjectivation totale.

J'en arrive maintenant au point le plus énigmatique de l'affaire, c'est que de cette position où le sujet se trouve sidéré sous le regard du  $S_2$  dans le réel, position sidéré sans parole, devant ce regard monstrueux, le mot monstrueux ne vient pas là par hasard puisque il s'agit du fait que se montre, que se montre, ce qui, précisément est l'incognito le plus radical, et que si ce  $S_2$  se montre, ce qui soutient la parole elle-même, c'est-à-dire son effacement, ne peut plus advenir; et si un monstre est monstrueux, ça n'est pas d'autre chose que de couper la parole. Le point d'énigme où nous arrivons, c'est d'essayer d'interpréter en quoi Boseph étant en  $B_3$ , si nous posons qu'il ne va pas y rester toute sa vie, dans l'éternité, comme le sujet médusé, figé en pierre, sous le regard de la méduse, qu'est-ce qui va faire que le sujet en  $B_3$  va pouvoir en sortir, et comment va-t-il en sortir? Alors, le premier pas que je pose, c'est que, vous voyez qu'à ce moment-là, il n'a plus le support du messenger, le messenger a été au bout de sa course et au bout du recours de Boseph, et pour la première fois, Boseph est confronté directement à l'Autre, il peut pas faire cet Autre, c'est-à-dire celui à qui la lettre était véritablement destinée et dont il éludait la rencontre le plus possible, à ce moment-là, il est face à cet Autre, et il ne peut pas faire autre chose que de dire une parole en reconnaissant cet Autre, une parole et une seule. L'important, c'est de voir le lien entre le fait qu'il ne peut dire qu'une parole avec le fait au moment où il renonce au messenger, c'est-à-dire le moment où ils ne se mettent pas à deux pour transmettre à l'Autre

le message; c'est également donc le moment où l'Autre va recevoir un message qui ne viendra pas de deux, ce ne sera plus la duplicité; on pourra dire que la position de la duplicité à ce moment-là intériorisée par Bosph, le métamorphose en le divisant. C'est ça la division, et le prix de une parole. Vous voyez là d'ailleurs que, en ceci, que la duplicité est sans doute la meilleure défense contre la division. Le fait qu'il y ait un lien entre une seule parole possible, Bosph va être confronté au roi, en  $R_3$ , il a une seule parole possible, sur laquelle je reviendrai tout à l'heure, quelle est la seule chose qu'il peut lui dire? Il lui dira, "C'est toi". Un "c'est toi" qui se prolonge d'ailleurs, j'y reviendrai tout à l'heure, en un "c'est nous". Et cette seule parole qu'il peut lui dire, il lui dit en même temps "il y en a qu'un à qui je peux la dire", et, c'est déjà de la topologie de voir que une parole ne peut se rendre qu'à un lieu, et la langue elle-même vous démontre qu'elle connaît cette topologie puisqu'elle vous dit que quelqu'un, quelqu'un, n'est-ce pas, qui n'a, qui a, qui est de parole, n'en a qu'une et ne peut en avoir qu'une. Quelqu'un qui n'est pas de parole qui n'a pas de parole, justement, il en a plus d'une, ou il n'en a pas qu'une. Et, en même temps, il y a la notion dans la langue de la destination, puisque pour donner sa parole, ça n'est concevable que si on peut la tenir, c'est-à-dire, en fait, en être tenu.

Le point donc auquel j'arrive, c'est que le message délivré c'est le "C'est toi", et je vais vous l'écrire d'une façon apportant du nouveau, je vais écrire une lettre qui va aller de  $B_3$  à  $R_3$ .  $B_3$  et  $R_3$  vont se rencontrer au niveau de ce message que j'explicitierai maintenant plus avant <sup>comme</sup> étant cet énigmatique  $S(\lambda)$ . Je vais vous en donner une première écriture.

Ce que j'ai dessiné sur le schéma de gauche, c'est que quand Bosph, mis au pied du mur, cette fois, ne peut dire qu'une parole au roi, du fait même qu'il adresse cette parole au roi; le roi, une dernière fois, est déplacé, émigre, émigre du lieu où il était, c'est-à-dire du réel, émigre de nouveau dans le lieu, dans le lieu symbolique, et se trouve en position  $R_4$ . Bosph disant "C'est toi" est en position  $B_4$ . Le  $S(\lambda)$ , je l'écris de la rencontre, de la communion entre  $B_4$  et  $R_4$ , tous deux mettant à ce moment-là en commun leur barre et c'est pour ça que j'ai écrit dans la lunule  $S_2$  et  $S(\lambda)$  J'espère pouvoir expliciter ça plus rigoureusement dans ce qui va suivre.

Le point d'énigme sur lequel je voudrais revenir, c'est que dans le message délivré en  $S(\lambda)$ , dans le "C'est toi", /le sujet qui tient sa parole, on l'a vu, est là en position beaucoup plus que de la tenir, <sup>mais</sup> de la soutenir, ce qui est tout à fait autre chose. Qu'est-ce que ça veut dire que de soutenir une parole? C'est beaucoup plus facile d'abord de dire /<sup>ce</sup> que ça n'est pas, par exemple, quelqu'un qui vous dit: "Je pense que quand Lacan dit que l'inconscient est structuré comme un langage, je pense qu'il a raison, je suis d'accord avec lui". Même si le sujet veut s'assurer de sa pensée de toute bonne foi, en pensant penser que l'inconscient est structuré comme un langage, je vous demande qu'est-ce que ça prouve. Rien du tout. Autrement dit, est-ce que parce qu'un sujet pense penser quelque chose qu'il le pense réellement, c'est-à-dire est-ce que parce qu'il pense le penser, que l'énonciation, le sujet de l'inconscient qui est en lui, répond de ce qu'il dit? Autrement dit, est-il responsable de ce qu'il dit? C'est ça, soutenir sa parole, entre autre, c'est un premier abord.

Ceci dit, n'est-ce pas, que notre énonciation réponde, soutien ne notre énoncé, j'allais dire, Dieu soit loué, il n'y en a pas de preuve. Il n'y a pas de preuve, mais ce qu'il y a, éventuellement, c'est une épreuve, et c'est comme ça que je crois qu'on peut comprendre la passe, la passe comme un montage topologique qui permettrait de rendre compte si effectivement quand un sujet énonce quelque chose, il est capable de témoigner, c'est-à-dire de transmettre l'articulation de son énonciation à son énoncé, autrement dit, il ne s'agit pas de dire, mais de montrer en quoi il est possible de ne pas se dédire.

( selon ? ) La question, donc, où je vais aller plus avant, c'est que, si ce  $S(A)$ , à laquelle accède Bosph en  $R_4$ , s'il y accède, ce dont, ce que je montre, c'est que c'est d'un certain lieu, peu importe le mot qu'il emploie, il est banal -"C'est toi"-, c'est du baratin, c'est rien du tout, le poids de vérité de ce message, c'est que c'est un lieu.

La question que je vais poser maintenant et développer, c'est "Est-ce que ce lieu d'où parle le sujet est transmissible?" Peut-il arriver, par exemple, dans le cas de la passe, peut-il arriver au Jury d'agrément?

Bon. L'énigme du moment où un sujet est capable, plus que de tenir sa parole, de la soutenir, c'est-à-dire d'être dans un point où il accède à quelque chose qu'il faut bien reconnaître être d'une certitude et d'un certain désir. Essayons d'en rendre compte, c'est pas facile, c'est pas facile, parce que, justement, en  $S(A)$ , l'objet du désir ou l'objet de la certitude, c'est quelque chose dont on ne peut rien dire; mais remarquez déjà, enfin, pour mieux cerner

ce que je veux dire, c'est que, d'une façon générale, les gens qui, dans la vie, vous inspirent confiance, comme on dit, c'est des gens dont, que précisément vous sentez désirants, mais d'un désir qui, à eux-mêmes, reste, je dirais, énigmatique. Voilà. Et vous sentez que l'objet de leur désir leur est à eux-mêmes énigmatique. Et, tout au contraire, ceux qui vous inspireront, je dirai, un jugement éthique, éventuellement de méfiance, qui vous feront dire, c'est un hypocrite ou c'est un faux-jeton, ou c'est un ambitieux, enfin des termes de ce genre, ça n'a pas d'importance, c'est précisément des gens dont vous sentez que l'objet du désir ne leur est pas à eux-mêmes inconnu, qu'ils peuvent le désigner très précisément, je dirais même que ce qui vous inquiète peut-être en eux, c'est que la voix du fantasme est chez eux si forte, qu'il n'y aurait comme pas d'espoir pour la voie du  $S(A)$ .

Puisque je parle de confiance, vous voyez bien que ça pose le problème du fait que, des conditions par lesquelles un analyste a à être digne de confiance. En quoi l'est-il? Sommairement, je dirai pour l'instant que son désir ne doit pas être placé comme celui que je viens de décrire, mais que son désir ne doit pas avoir pour voie de colmater la barre en faisant émerger l'objet mais son désir/<sup>est</sup>de la maintenir cette barre, et de la porter à incandescence, comme ce qui se passe au point  $B_4-R_4$ , où la barre est portée à ce point d'extrême, d'extrême incandescence, je dirai sommairement.

Tout ceci ne rend pas compte encore pourquoi en  $S(A)$ , alors que le sujet n'a plus, n'a pas de garantie, qu'est-ce qui fait qu'il accède au fait de pouvoir soutenir ce qu'il dit? Et comment

il faut rendre compte du fait que s'il y arrive, c'est par ce chemin en  $B_3-R_3$ ? Vous vous rappelez quand l'Autre est en position de savoir absolu, le sujet peut arriver en  $S(A)$ , après avoir fait l'expérience de la dépossession de sa pensée, dépossession totale de sa pensée. Supposons, si vous voulez, pour aller un peu plus loin, un analyste qui ne soit pas passé par cette dépossession de la pensée et qui entretiendrait avec la théorie psychanalytique des rapports de possédant, des rapports de possédant comparables à ceux, si vous voulez, de l'avare et de sa cassette, un tel analyste, dans son rapport à la théorie, naturellement ne peut voir que le gain de l'opération, le gain de l'opération est évident: la chose est à portée de la main, et par définition, ce qu'il ne voit pas, c'est ce qu'il perd dans l'opération, <sup>qu'est-ce qu'</sup>il perd précisément ce qu'il perd, c'est la dimension de la topologie qu'il y a en lui, //c'est-à-dire la dimension de la présence qui en lui peut répondre présente, répondre de ce qu'il énonce; ce que je dirai alors, c'est que, dans cette position, est-ce que le sujet, l'analyste en question, qui laisse, qui n'est pas en position qui correspond psychanalytiquement au démenti, c'est-à-dire est-ce qu'il est possible d'un côté, de dire oui au savoir, de l'autre, de dire non au lieu d'où ce savoir est émis? Si ce clivage a été opéré, on peut penser que la vérité qui est dans le sujet ayant opéré ce clivage d'être restée en dehors du circuit de la parole, court-circuitée du circuit de la parole, va comme, si vous voulez, lui rappeler une nostalgie absolument douloureuse qu'il ne faudra jamais réveiller; et c'est pourquoi, je dirai que si un parlêtre se met à la ramener à ce moment-là, et à faire entendre un autre son de cloche, Lacan, par exemple, aux temps héroïques, l'analyste -----  
//: c'est-à-dire la dimension du lieu de l'énonciation, c'est-à-dire....

en question, pensons à l'I.P.A., ou même, sans aller plus loin, à ce qui se passait chez nous, ne peut littéralement pas supporter pour l'écho que cela renvoie en lui, ce clivage dont je vous parle, qu'il est tentant d'opérer, puisqu'il évite la division, il implique en effet pour l'analyste - si lui est clivé - ça implique que son Autre aussi est clivé . Et son Autre est clivé, je dirai, entre un Autre qui ne mentirait jamais et un Autre qui mentirait toujours. Si vous voulez, le malin, celui qui trompe, et dont pour se défier, il suffit pour ne pas errer, il suffit de n'être pas dupe, vous savez bien que les non-dupes errent, et vous voyez que c'est de la renonciation à cette duplicité de l'Autre que le sujet est nécessairement en position de passant, c'est-à-dire d'hérétique, et je vous ferai remarquer que Lacan, plus d'une fois, s'est désigné/comme hérétique et, nommément, comme passant.

Mon hypothèse transitoire, c'est de dire que dans la flèche rouge qui amène à  $B_4-R_4$ , qui fait communier  $S_2$  et  $S(\lambda)$ , flèche que j'ai écrite en haut, violet, qui fait passer du fading  $\$ \diamond D$  à  $S(\lambda)$ , c'est là la passe, le mouvement par laquelle quelque chose de la passe peut être dit.

Maintenant, approfondissons encore, si vous le voulez, le caractère scandaleux, c'est le mot, du message transmis en  $S(\lambda)$ , message de l'hérétique. Je vous l'ai dit d'abord il n'y a plus ces deux divinités, il n'y a donc plus la garantie de la cassette, le sujet parle, avec en lui, un répondant de ce qu'il dit. Ce qui est très intéressant, quand nous lisons, - je fais une parenthèse rapide - le manuel des Inquisiteurs, et ils sont intéressants par ce qu'ils correspondent à la lettre à ce qui s'est passé dans un

passé récent pour nous, c'est que l'inquisiteur repère parfaitement bien de quoi il est question dans ce S(A). Il le repère, dans sa façon de définir l'hérétique: l'hérétique, c'est pas celui qui erre, qui est dans l'erreur - "errare humanum est"- c'est celui qui persévère, c'est-à-dire c'est celui qui est relapse, c'est-à-dire celui qui répète, c'est-à-dire celui qui dit: "Je dis et je répète", c'est-à-dire celui qui pose un Je dont un Autre Je diabolique -errare diabolicum- (diabolique) répond. Et, effectivement, ce Je de l'énonciation, il est diabolique parce que comme le diable, il est diaboliquement insaisissable. Le diable ne ment pas toujours, s'il mentait toujours, ça reviendrait au fait de dire la vérité.

Vous voyez que l'inquisiteur, il repère bien de quoi il s'agit c'est-à-dire d'une articulation entre les deux Je, au niveau de ce S(A), et c'est pourquoi, quoiqu'il dise, il ne demande pas à l'hérétique son aveu, mais son désaveu. Vous sentez bien la nuance qu'il y a entre les deux, puisque je vous ai parlé tout à l'heure de désaveu, au sein même de l'inquisiteur, dans ce clivage des deux Autres. Le désaveu d'ailleurs, remarquez que je ne jette la pierre à personne, ce désaveu nous guette à tous les instants. Il n'est pas tellement rare de voir, par exemple, un analyste en contrôle qui, à un moment donné de son parcours, préfère s'allonger sur le divan, plutôt que de continuer le contrôle. Et ce que l'on voit souvent, c'est que s'il préfère s'allonger, c'est comme si, allongé, la règle étant de pouvoir dire n'importe quoi, comme si, à ce moment-là, il était dégagé du fait qu'il avait à répondre de ce qu'il dit, qu'il pouvait parler sans responsabilité. Cet analysant peut croire ça un certain temps, jusqu'au jour où il

découvre allongé que de ses signifiants dont il pensait ne pas avoir à répondre, au sens de la responsabilité, il a à en répondre. Et, ce jour-là, peut-être, l'analysant, pour lui, se profile la passe, parce que à ce moment-là, on pourrait dire qu'il n'est plus le disciple seulement de Lacan, de Freud, mais qu'il devient le disciple de son symptôme, c'est-à-dire qu'il s'en laisse enseigner, et que si, par exemple, l'analysant en question était Boseph, si compliqué que soit le trajet de Boseph, il ne pourrait que découvrir qu'en écrivant ce tracé, que ce tracé, d'une certaine façon, avait été dessiné déjà, avant même qu'il ne sache lire, sur les graphes d'un certain Docteur Lacan.

On peut dire, à ce moment-là, que l'analysant n'a plus à se faire le porte parole du maître, car il n'a plus à en être, il n'a plus à être, je dirais, porté par le savoir du maître puisqu'il s'en fait le portant, et c'est ce qu'il délivre en  $S(\mathcal{A})$ .

Je tourne en rond pour me rapprocher petit à petit de plus en plus près du vif de ce  $S(\mathcal{A})$ , c'est-à-dire au point où nous en sommes, je pourrais dire que Boseph ça serait à l'issue de ce parcours, qu'il serait responsable des graphes qu'il écrit et seulement à ce moment-là. Maintenant, le problème est de rendre compte effectivement de la nature de cette certitude et de cette jouissance de l'Autre dont nous parle Lacan. Je suis obligé d'aller vite parce que le temps passe effectivement.

En  $S(\mathcal{A})$ , il se passe un phénomène contradictoire qui est celui d'une communion - ce mot est de Lacan, dans les Formations de l'Inconscient - vous le trouverez - est celui d'une communion coïncidant avec une séparation entre le sujet et l'Autre. Le paradoxe,

n'est-ce pas, c'est de comprendre pourquoi c'est au moment de la dissolution du transfert (A) qu'une certitude puisse naître pour le sujet et, peut-être, uniquement à ce moment-là.

Pour ça, je suis obligé de faire un rapide/<sup>re</sup>tour en arrière, qui est celui du point où nous étions en  $B_3-R_3$ , point de désêtre; en ce point-là, je dirai, je suis obligé, parce que pour comprendre ce que c'est que la nature de l'émergence du sujet à l'état pur. En  $B_3-R_3$ , rapidement, le sujet était dans une position où le refoulement originaire aurait disparu, fixé par le regard du Réel. Qu'est-ce qui va permettre au sujet de se défixer? Rappelez-vous d'ailleurs qu'au sujet de la fixation, Freud l'articule au refoulement originaire. Qu'est-ce qui va permettre au sujet de se défixer? Qu'est-ce qui va permettre à l'Autre qui est dans le réel de réintégrer son site symbolique? C'est là d'ailleurs que l'art de l'analyste devra/<sup>savoir</sup>se faire entendre.

Un exemple: un analysant dans cette position où pour lui le savoir de l'Autre se ballade comme ça dans le réel, presse son analyste, pour voir de quelle façon l'analyste va se manifester, d'où il parle, lui téléphone un jour pour presser un rendez-vous, pour voir la réaction. L'analyste répond: "S'il le fallait, nous nous verrions." Le message, le signifié n'a rien de très original, pourtant ce message fait effet d'interprétation radicale pour l'analysant et l'effet étant d'arriver à revéhiculer l'Autre dans son lieu symbolique, tout simplement à cause de l'articulation syntaxique qui a fait que l'analyste, en trouvant la formule, "s'il le fallait", par l'introduction du il, s'assujettissant comme l'analysant à la dominance, à la prédominance du signifiant.

Dans le point, n'est-ce pas,  $B_3-R_3^{oi}$ , /le sujet est sans recours.  
Il est sans recours. Pour <sup>ce</sup>comprendre la notion de /"sans recours"  
évoquez ce que sont les terreurs nocturnes de l'enfant. Pourquoi,  
effectivement, dans le noir, l'enfant est-il dans cette position?  
Je dirais que, précisément, dans le noir, ce qui se passe pour  
l'enfant, c'est qu'il n'a pas un coin où aller où il ne soit  
sous le regard de l'Autre, car dans le noir, il n'y a pas de  
recoin. Et, c'est précisément en réponse au fait que sous le re-  
gard du réel, il n'y a pas pour le sujet en  $B_3-R_3$  de recours au  
moindre coin que le secours appelé par le signifiant du nom du  
père va être de créer un recoin, c'est-à-dire un recoin qui va le  
soustraire à l'Autre, mais qui va le soustraire également à lui-  
même, en le constituant comme ne sachant pas, /c'est justement ce  
coin de lui-même, coin en ce qu'il a de plus, de plus lui-même,  
de plus symbolique de lui-même, qui va être évaporé. Je dirai qu'à  
ce moment-là les Ecritures nous disent "Que la lumière soit", ce  
dont il s'agit à ce moment-là, c'est "Fiat trou". C'est une expres-  
sion de Lacan. Et c'est peut-être ce qui s'est passé dans la formu-  
le syntaxique que j'évoquais tout à l'heure. Ceci dit, qu'est-ce  
qui fait que le sujet, je tourne tout le temps autour de ça, vous  
voyez, qui a perdu la parole, va la retrouver et va pouvoir dire  
ce "C'est toi"? Eh bien je dirai que du fait de l'opération de  
l'intervention du signifiant du nom du père, qui a recréé le re-  
foulement originaire, qui a fait disparaître le  $S_2$  et remis l'ob-  
jet a à sa place, du fait de l'opération de ce signifiant du nom  
du père, le sujet accède à un autre point de vue, à un point de vue  
où il ne fait pas l'équivalence entre le savoir de l'Autre et la

clé qui en lui manque. Il découvre que ça n'est pas parce que l'Autre reconnaît qu'il y a pas en lui la clé, qu'il manque de la clé essentielle à son être, ce n'est pas parce que l'Autre la reconnaît, qu'il la connaît. Je dirai même que quand il découvre que l'Autre peut reconnaître l'existence de cette clé, tout en ne la connaissant pas, c'est-à-dire en ne pouvant pas la lui restituer, si, dans un premier temps, il peut tomber dans la désespérance, en vérité, c'est à l'espoir que ça peut l'introduire, parce que si l'Autre est en position de reconnaître ce qu'il ne connaît pas, ça introduit la dimension du fait que l'Autre lui-même a perdu cette même clé, qu'il sait bien de quel manque il s'agit et l'espoir qui s'ouvre alors, c'est <sup>qu'est</sup> ~~est~~ présentifié l'absence de cette chose perdue, l'ininscriptible; et l'espoir, c'est précisément que l'ininscriptible puisse cesser de ne pas s'écrire. Et c'est ce qui se délivre en  $S(\mathcal{A})$ .

Le paradoxe invraisemblable auquel on débouche, <sup>si</sup> / on peut dire, c'est comment un signifiant, ce signifiant du  $S(\mathcal{A})$  peut-il assumer cette impensable contradiction, c'est à la fois, ce qui maintient ouvert la béance du ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, quand vous lisez, quand vous entendez une musique qui vous bouleverse ou un poème qui vous bouleverse, le mot qui fait mouche en vous, on peut / <sup>dire</sup> qu'il, il rouvre au maximum cette dimension du refoulement originaire. Comment donc ce signifiant peut-il assumer cette contradiction de maintenir cette béance, en même temps d'être ce qui ne cesse de ne pas s'écrire, par exemple, une note très banale de la gamme diachronique, un la tout bête.

Vous voyez que cette gageure pourtant est ce qui est réalisée

dans notre troisième temps  $S(\bar{A})$ , dont on pourrait dire que la production, ce  $S(\bar{A})$ , est le résultat d'une ultime dialectique entre le sujet et l'Autre, par laquelle l'un et l'autre, en s'y mettant à deux, si j'ose dire, résuscitent littéralement en un mouvement de rencontre par lequel je le répète, Lacan n'a pas hésité à employer le mot de communion dans la production du mot d'esprit, cette barre-même, cette barre-même, dont le paradoxe, est<sup>d'</sup>associer et de dissocier, dans le même temps.

De cette, si vous voulez, de cette rencontre, du sujet et de l'Autre, quelques précisions, trois précisions:

. D'abord, il s'agit d'une communion, il ne s'agit pas d'une collaboration. Nous savons ce dont le sujet est capable quand il se fait collaborateur.

. Autre point, ce mode de communion qui se produit en  $S(\bar{A})$  est un mode dans lequel, à ce moment-là, le sujet ne reçoit pas son message sous forme inversée, puisqu'il serait le seul temps invraisemblable, hors du temps, véritablement hors du temps où le sujet et l'Autre communieraient dans le même savoir au même temps. Quand j'entends savoir, c'est précisément/<sup>le</sup>savoir de cette barre, de ce non-être. Vous voyez que l'expérience de ce manque à être en  $S(\bar{A})$  et, justement, il faut savoir la distinguer de l'aphanisis qui, lui, est, on pourrait dire, une excommunication du sujet; là il ne s'agit/<sup>que</sup>de l'être, là on pourrait dire qu'il s'agit effectivement d'une communion dans le non-être, et que c'est dans cette mise en commun du signifiant  $S_2$ ,/<sup>et lu</sup>signifiant qui manque à l'Autre, qu'est délivré ce signifiant que j'articule, que je vais maintenant articuler de plus près à la passe.

On pourrait dire, si vous voulez, que la barre du sujet et de l'Autre, à communier ensemble, porte le sujet dans l'incandescence de ce manque, porté à être partagé aux sources-mêmes de l'existence, bien au-delà de l'objet, bien au-delà du fantasme. Le fait même que dans cette voie, le sujet renonce au fantasme, le court-circuite, démontre, à ce moment-là, que ce qui est accentué par lui, est la recherche de cette expérience du manque à l'état pur. Enfin, vous voyez que le propre de cette réponse, le "C'est toi", tel que je le définis en ce moment, que le propre de cette réponse est qu'elle est une métaphore à l'état pur. Si vous voulez si l'autre avait répondu " C'est toi", si le sujet avait répondu "C'est toi" à l'Autre qui lui aurait demandé "Oui ou non, c'est moi?" et qu'alors il lui aurait répondu, sa parole, son énoncé aurait été le même, mais n'aurait pas eu cet effet de message de S( $\lambda$ ), de se situer dans un contexte, je dirai, purement métonymique. Comme cet aphasique décrit par Jacobson, qui par aphasie métaphorique ne pouvait pas énoncer l'adverbe "non", sauf si on lui disait "Dites non". A ce moment-là, il pouvait répondre: /puisqu<sup>"Non,</sup> je vous dis que je ne peux pas dire ...", démontrant si vous voulez par là que le mot lui-même, s'il est déchu de son lieu d'énonciation, chute lui-même comme un simple reste métonymique et perd sa valeur de message métaphorique. Donc, vous voyez que, j'y reviens, ce S( $\lambda$ ) n'a de sens que articulé à son lieu d'émission.

Bon, comme il est tard, je vais donc terminer par le problème de la passe en, en sautant un certain nombre de choses. Reprenons notre histoire de Bosph. Pouvons-nous dire que Bosph, tel que les choses se sont passées a passé la passe? C'est-à-dire, nous voyons

que Boseph est arrivé en délivrant son message "C'est toi", correspond à ce que j'ai référé, c'est-à-dire être arrivé à se passer d'un intermédiaire, on n'est plus deux, on est qu'un, pour s'adresser à un lieu. Boseph, donc, est arrivé au point d'où, le point topologique ou d'énonciation articulée à son message énoncé, mais Boseph étant en ce point, est-ce que pour autant, s'il est comme on dirait passant, est-ce que pour autant il est capable de témoigner, de rendre compte qu'il est dans la passe, d'où il parle? Et si, est-ce qu'il en est capable?

Le roi lui-même, qui serait en  $R_4$ , dans la position de l'analyste, lui, est capable de reconnaître le lieu d'où parle Boseph il l'entend, mais le roi, ce n'est pas par hasard que le roi qui est l'analyste, le roi n'est pas le jury d'agrément.

J'en reviens à ma question, si toute la valeur du message  $S(\lambda)$  est qu'il est émis d'un certain lieu comment ce lieu peut être transmis? Arriver jusqu'au jury? Parce que en  $S(\lambda)$ , Boseph peut soutenir ce qu'il dit, mais au nom d'une vérité qu'il se trouve éprouver, mais dont il ne sait rien. Il ne sait rien de ce lieu. Autrement dit, si Boseph est d'une certaine façon dans la passe, je ne dirai pas pour autant qu'il occupe la position de passant, pour autant qu'étant placé au lieu de vérité à ce moment-là, il n'est pas placé pour en dire quelque chose, / en même temps parler de ce lieu  $R_4 - R_4$ , et dire ce lieu, nous l'avons déjà dit, si le propre de ce  $S(\lambda)$  est de ne pouvoir être recelable dans aucune cassette, pour revenir à notre métaphore de l'analyste possédant.

Nous faisons maintenant un pas de plus, et nous disons main-

tenant qu'en tant que lieu, ce lieu ne se dit pas tel quel, et ne peut pas arriver tel quel au Jury. Bon, je vais illustrer de la façon suivante. Quand vous entendez, n'est-ce pas, quand vous entendez un analyste lacanien, un disciple lacanien parler du passant Lacan, puisque Lacan s'est défini comme ne cessant pas de passer la passe, quand vous l'entendez ce passeur, est-ce que vous pouvez dire qu'en entendant ce passeur, vous entendez d'où parle Lacan? Vous ne pouvez pas le dire. D'où parle Lacan, le  $S(A)$  de Lacan, vous pouvez le repérer éventuellement quand vous l'entendez, mais, ou quand vous le lisez, mais quand vous l'entendez, je vous ferai remarquer, et je fais un pas de plus là, qu'il se supporte toujours d'un écrit.

Autre exemple: Pensez-vous que ce qui était advenu de la psychanalyse avant que Lacan n'y mette la main soit imputable uniquement au fait que les analystes d'alors étaient des mauvais passeurs, ou bien que le jury d'agrément qui les représentait l'agrément d'une façon qui n'était pas ça? Les deux hypothèses sont peut-être vraies, mais pas suffisantes.

Si Lacan a, à un temps donné, rappelé aux analystes qu'ils feraient mieux de lire Freud que de lire Fenichel. Qu'est-ce qu'il leur a dit en leur rappelant ça: sinon que pour, s'ils voulaient réellement agréer Freud, il leur fallait un passeur, j'allais dire digne de cette définition, c'est-à-dire le dispositif topologique, l'écrit de Freud qui témoigne que Freud ne disjoints pas ce qu'il dit du lieu d'où il le dit, et que si on veut opérer comme dans certaines sociétés de psychanalyse un nivellement dans l'oeuvre de Freud, vous entendez que dans nivellement, le mot <sup>le</sup> vel est barré, c'est-à-dire qu'on n'entend plus la dimension du parlêtre Freud.

Ce à quoi l'on aboutit, c'est effectivement à une prise de possession de la théorie que l'on peut mettre en cassette. Qu'est-ce qui se passe, n'est-ce pas, le danger, si l'analyste donc ne se fait pas passant, c'est-à-dire si, je pourrais dire que la lecture même de Freud, du passeur Freud, en tant que manifestant sa division n'opère pas sur eux-mêmes un effet de division, c'est-à-dire cette exigence du  $S(A)$ , qui fait sentir que Freud en lui témoigne de ce lieu indivisible de ce qu'il dit et qui en fait le répondant hérétique de sa parole. Parce que le propre d'un écrit, n'est-ce pas, je vous donne ce dernier exemple, avant de conclure, le propre d'un écrit quelqu'il soit, c'est que dans un écrit, le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation peuvent bien être présents, mais ce n'est pas pour autant que l'écrit sera passeur. L'écrit sera passeur que si les deux "je" sont de façon transmissible articulés.

Prenez l'exemple un peu caractéristique de l'interprète, du comédien: l'interprète déchiré quand il interprète un texte, un écrit, il sera déchirant pour ce jury qu'est le spectateur, ses pleurs vous arracheront des pleurs; qu'il dise qu'il joue la comédie, on peut dire que s'il pleure, s'il est bouleversé, quelque part, c'est son énonciation qui est mise en branle par les signifiants de l'auteur, en sorte que ce que je vous dis, c'est que ce n'est pas l'interprète qui est le passeur du texte, c'est le texte qui est le passeur de l'énonciation du comédien.

J'ai même entendu dire à l'Ecole Freudienne, ce sont des choses qui se disent, que certains des passants qui auraient été agréés par le jury, si le passant est agréé c'est qu'il aurait su susciter chez son passeur une énonciation du passeur qui, elle, passe auprès du Jury, et qui, passant, fait passer le reste, c'est-

à-dire, le passant.

J'en reviens à mon point de départ pour vous montrer que c'est encore plus compliqué que ça. Si l'auteur lui-même dont je parle jouait son propre rôle dans la fiction que je vous disais, ça ne prouve pas, s'il jouait son propre personnage, qu'il le jouait à la perfection, criant de vérité, comme on dit, c'est arrivé à de grands auteurs comme Molière, ça ne prouve pas que ni si le hasard -acceptez cette fiction- si le hasard de la vie le faisait rencontrer la même situation que celle qu'il avait décrite à son personnage, ça ne prouve pas que à ce moment-là, il ne serait pas gauche, emprunté, <sup>et</sup> /pourtant les signifiants en question, il ne s'agit pas comme pour le comédien de signifiants empruntés, ce serait en principe les siens.

J'en arrive donc à l'idée que l'auteur n'est pas du tout superposable à celui qu'il met en scène, et j'en reviens à Bosph, je termine là-dessus. Bosph donc en  $S(X)$  est dans la position d'être passant, mais il n'est pas dans la position, n'est-ce pas, de témoigner d'où il est passant. Qu'est-ce qui est, qu'est-ce qui peut rendre compte de la position, je vous le demande, d'où il parle, sinon cet enchaînement de graphes que je vous ai dessinés, je ne les ai pas terminés, malheureusement, mais que je vous ai dessinés au tableau? Si cette hypothèse est vraie, c'est-à-dire si le passeur cet écrit, ces graphes ont fonctionné comme passeur en ceci qu'ils témoignent du lieu de l'énonciation strictement articulé à l'énoncé qui est le passant? Puisque ça n'est pas Bosph.

Je répondrai assez simplement, et je dirai que, dans le fond, le passant c'est l'écrivain de celui qui a mis en place, qui a écrit

cet écrit, ces graphes. Je dirai même que, par exemple, si Lacan dit qu'il ne cesse pas de passer la passe, c'est peut-être pour cette raison. Il ne cesse pas, et nous pouvons penser qu'il ne cessera jamais et il ne cesse pas, parce que séminaire après séminaire, il crée, il résuscite le passeur qui est son écrit, c'est-à-dire qu'il crée les conditions de sa division, il crée comme Bosphore à un moment donné dans son parcours, mis au pied du mur, se met à la place du transmetteur, pour se faire en même temps émetteur et transmetteur (d'où ma flèche violette), quand il renonce à l'intermédiaire, Lacan, séminaire après séminaire créant et recréant son passeur, ne peut effectivement pas cesser de passer la passe, d'autant que l'Autre auquel il s'adresse n'est certainement pas un Jury dont il attend un amen quelconque.

Si j'imagine les réactions, n'est-ce pas, négatives, qu'on me rétorquera de dire que un écrit pourrait faire fonction de passeur auprès d'un Jury, j'ai d'ailleurs incidemment appris par Jean Clavreul que c'est une proposition qu'il avait faite, il y a quelques années, de penser à cette notion d'un écrit comme passeur, l'objection qu'on me fera immédiatement, c'est de dire, faire d'un écrit un passeur effectivement, alors il s'agit de faire un rapport, un rapport alors pourquoi pas une maîtrise universitaire? Naturellement la réponse que je donnerai, et de suite à ce contradicteur sera de dire que si celui auquel il écrit, si l'Autre est identifiable à un Jury, effectivement, ce qu'il produira sera/éventuellement un rapport peut être excellent, mais effectivement universitaire; mais si, dans cet écrit, il témoigne, comme je pense avoir essayé de le faire, du lieu, de la façon dont un énoncé et une énonciation s'articulent topologiquement, de façon fondée et articulable, et que, entre ceci,

outre ce qui est articulé entre les lignes, passe la présence qui répond de l'écrit, la présence répondante hérétique qui, elle, est le garant qu'il ne s'agit pas d'un écrit universitaire, mais effectivement d'un écrit qui crée les dispositions topologiques où, en même temps, un parlêtre, assume, enfin, vit en même temps sa division passeur/passant.

Bon, en conclusion, ce que je vous dirai, c'est que ce n'est pas pour autre chose que les conséquences mêmes de cette hypothèse de travail qui ne m'autorisait pas à faire la passe telle que topologiquement elle fonctionne en ce moment dans l'École Freudienne, /comme/ qui m'ont fait produire ce qui m'apparaît pour moi être/ce passeur qu'est cet écrit, qui, par son dispositif topologique mis en place, m'a permis de rendre compte d'une articulation transmissible possible entre les deux "Je", A qui cet écrit était-il destiné quand je l'ai fait, je n'en savais strictement rien avant que le Docteur Lacan m'ait demandé de vous en parler.

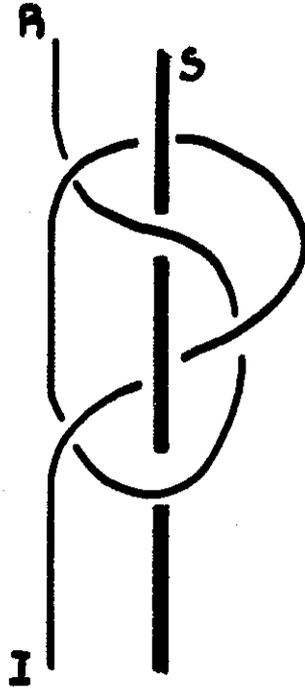


FIG. I

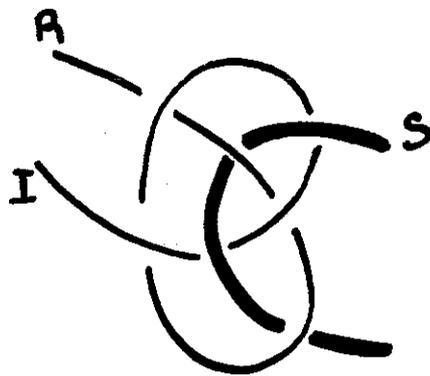
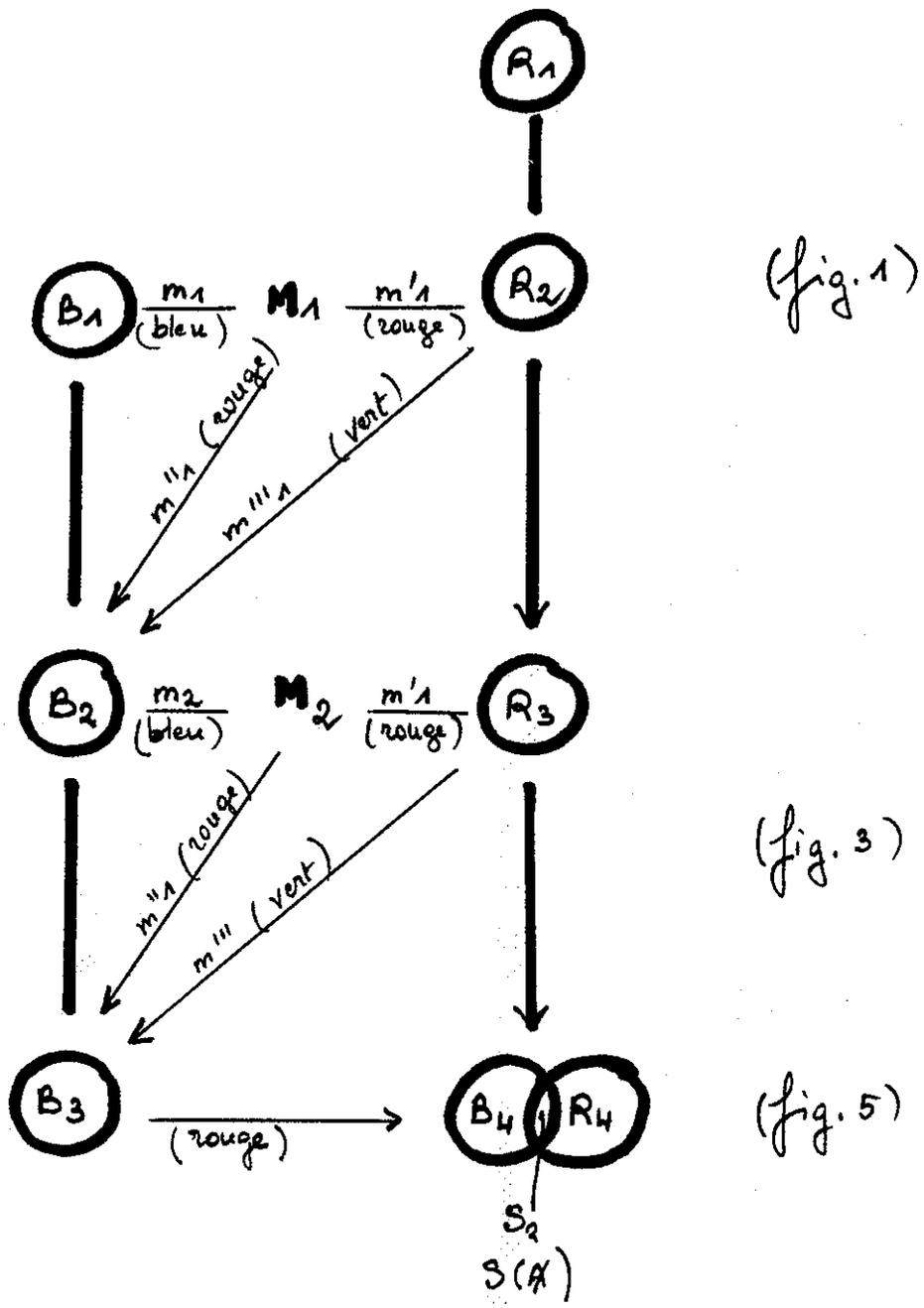
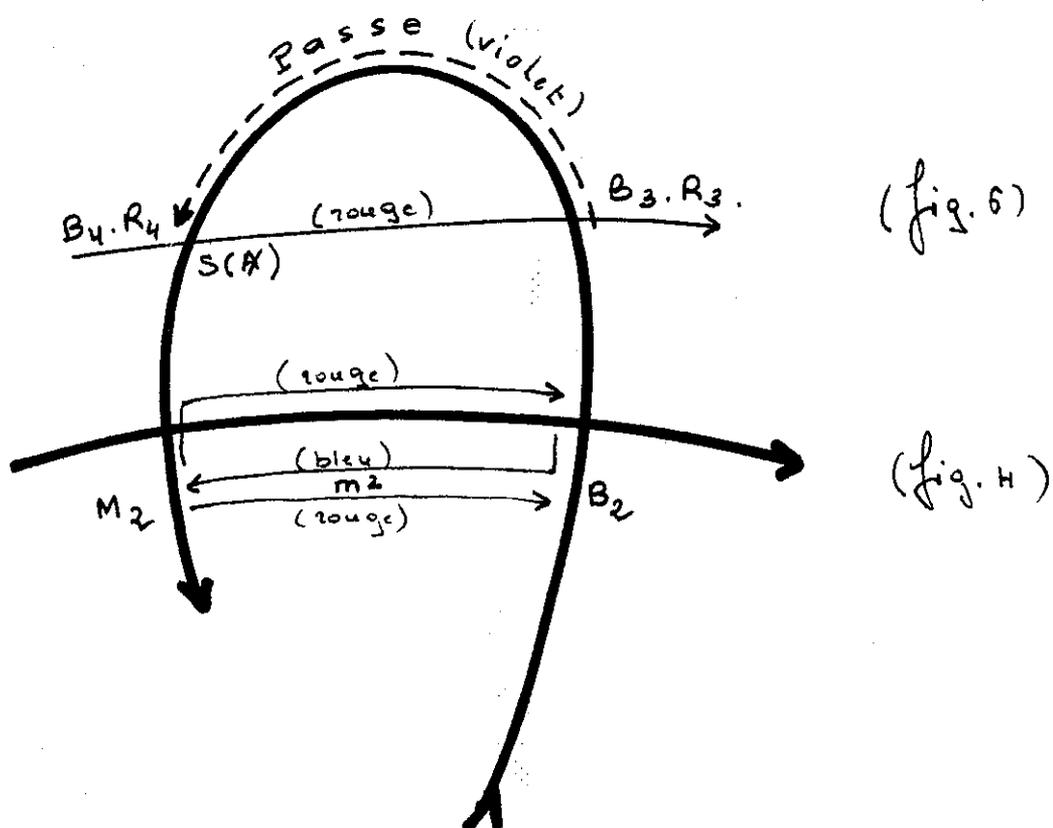
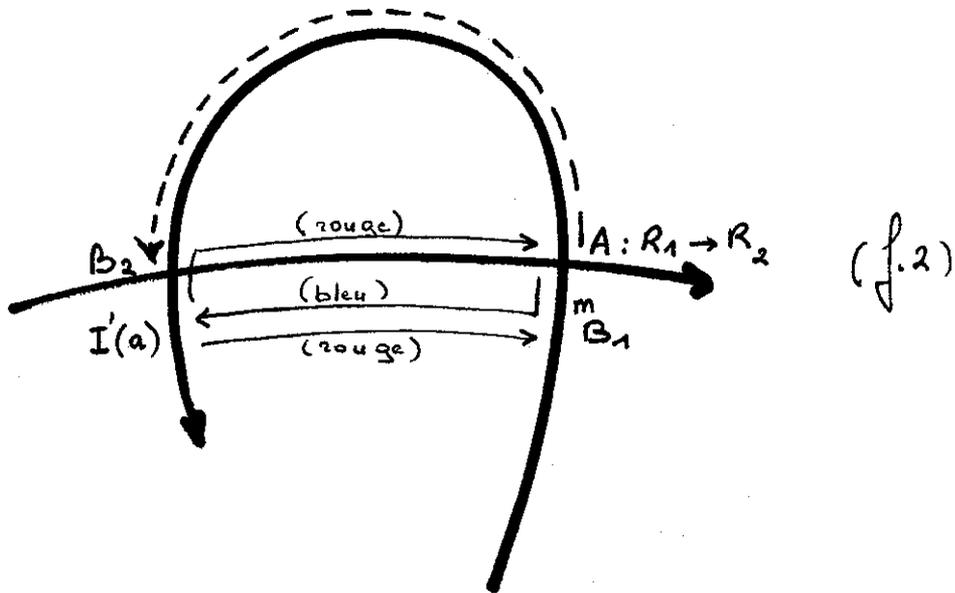


FIG. II





Voilà, (Fig.I) ça, c'est pour, pour vous donner une idée de, de ce pour quoi, la dernière fois, j'ai fait parler, je lui ai demandé de parler, Alain Didier Weil; c'est parce que, évidemment, je me tracasse avec, avec des histoires de, de chaînes borroméennes. Ceci est une chaîne borroméenne (Fig.I). Comme vous le voyez, cet élément-là pourrait être replié de façon telle, qui est là, de façon telle que ces deux cercles se bouclent comme ceux que vous voyez dessus, ce qui, ce qui réalise un noeud borroméen.

Ca n'est pas absolument tout simple, et le fait que j'ai dérangé plusieurs fois Pierre Soury qui est quelqu'un dont, dont j'ose croire que, mais, dont j'ose croire que je suis pour quelque chose dans le fait qu'il ait beaucoup donné dans le noeud borroméen, je lui ai posé le plus récemment la question de savoir comment quatre tétraèdres peuvent se nouer borroméennement entre eux. Il m'en a aussitôt donné la solution, solution que j'ai vérifiée pour être valable. C'est quelque chose qui implique ce que vous voyez là, à savoir non pas une relation entre ces termes qui soit sphérique, mais une relation que j'appellerai torique.

Supposez que, il m'a semblé, il m'a semblé qu'était tout aussi torique le mode sous lequel, je ne l'ai reçu qu'hier soir, le mode sous lequel Pierre Soury m'a envoyé le noeud, le noeud borroméen des quatre tétraèdres. Ceci, simplement pour vous expliquer que ça me fait souci, bien entendu, ça me fait souci de savoir si un espace représentable sphériquement, l'application du noeud borroméen engendre également un espace torique; et ceci

pour vous expliquer qu'en somme, comme j'étais au milieu de tout cela très embrouillé, c'est à Alain Didier Weil que j'ai fait l'appel, puisque, l'appel de se substituer à moi dans cet énoncé, puisque j'avais attendu de grandes promesses de ce pour quoi il avait avancé le nom de Boseph, ce nom de Boseph qui, pour lui, qu'il fait entrer comme un intrus dans La Lettre Volée, ce nom de Boseph, je l'ai interpellé sur ce nom de Boseph, et ce fameux "je sais qu'il sait", "qu'il sait", le roi, parce que je l'en ai informé, informé de quoi, c'est ce qui n'est pas dit. En principe, Alain Didier Weil, en introduisant <sup>le</sup> Boseph dans l'histoire de La Lettre Volée, ne sait pas formellement ce qu'il avance. Témoin la question que je lui en ai posée, et à laquelle il a répondu; il a répondu si Boseph pouvait être substitué à un personnage du conte de Poe, ce ne saurait être que la reine. Eventuellement, le ministre quand il est, comme je le souligne, en position féminisée.

C'est un fait que le fait de s'introduire par ce que vous savez, à savoir le rapt de la lettre, dite pour cela volée, alors que ce que j'énonce en rétablissant le texte de Poe, "The Purloined Letter", à savoir, à savoir la lettre, la lettre qui ne parvient pas, la lettre prolongée dans son circuit - j'ai fait là-dessus un certain nombre de considérations et que vous retrouverez dans mon texte, texte qui est au début de ce qu'on appelle mes Ecrits - je montre combien il est frappant de voir que le fait d'être en somme dans la dépendance de cette lettre féminise un personnage qui, on peut le dire autrement, n'a pas précisément froid aux yeux, ne serait-ce que du fait de ce rapt de la lettre dont la reine sait qu'il se trouve possesseur, et il est féminisé pour autant, non pas que ce soit par l'épreuve qu'il a de cacher à

/qui est/ l'Autre,/le roi, la lettre scandaleuse, il se dit "l'Autre ne sait pas"; mais ceci est simplement l'équivalent du fait qu'il (tout/d'où?) détient la lettre, lui sait, d'où l'extrapolation que Alain Didier Weil fait, extrapolation qui tient au fait de la détention de cette lettre. Qu'il la cache à l'Autre ne fait pas que le roi en sache quoi que ce soit.

Alain Didier Weil poursuit: ce en quoi l'histoire de la reine du conte est différente de celle de Bosphé tient à ce que si la reine fait bien l'épreuve ouverte avec le ministre de ces quatre temps du savoir qu'il a décrit lui-même, et dont il trouve trace dans Poe par l'ascendant qu'a pris le ministre au dépens de la connaissance qu'a le ravisseur, de la connaissance qu'a la victime de son ravisseur, et dans lesquels les quatre temps sont, à son dire, le ministre sait que la reine sait que le ministre sait qu'elle sait. C'est vrai que ceci est repérable et que à la suite de cela Alain Didier Weil, dans sa lettre, me fait remarquer que la reine ne vit pas pour autant cette dépossession objective par le ministre comme la dépossession subjective à laquelle parvient Bosphé au niveau qu'il vous a énoncé la dernière fois comme  $B_3-R_3$ . C'est vrai que là, il y a une carence dans l'énoncé que nous a fait à la dernière séance Alain Didier Weil, mais je, je m'inscris, à cet égard, en faux. Bosphé quoiqu'il l'ait doté d'un nom, et c'est bien là qu'est le défaut où je surprends Alain Didier Weil, Bosphé, bien qu'il l'ait doté d'un nom, n'est pas quelque chose qui mérite d'être nommé. Je veux dire que ça n'est pas quelque chose qui soit comme, comme quelque chose qui, disons, se voit, ce n'est pas nommable. Bosphé est, je dirais, l'incarnation du savoir absolu, et ce qu'Alain Didier Weil extrapole, extrapole tout à fait en marge du conte de Poe, c'est le cheminement à par-

tir de cette hypothèse, à savoir que Boseph est l'incarnation de ce que je préciserai tout à l'heure de ce que veut dire le savoir absolu, montre le cheminement à partir de cette hypothèse qu'il est lui-même, Boseph, cette incarnation, montre le cheminement d'une vérité qui n'éclate en fait nulle part. A aucun moment le ministre qui a gardé cette lettre en somme comme un gage de la bonne volonté de la reine, à aucun moment le ministre n'a même l'idée de communiquer cette lettre au roi par exemple qui est d'ailleurs le seul qui se trouverait en position d'en tirer des conséquences.

La vérité, peut-on dire, demande à être dite. Elle n'a pas, elle n'a pas de voix pour demander à être dite puisque, en somme, il se peut, comme on dit, et c'est bien là l'extraordinaire du langage, il se peut, comment le français qu'il faut considérer comme un individu a-t-il mis cette forme en usage, il se peut, dis-je, après lui, le français concret dont il s'agit, il se peut dis-je après lui que personne ne la dise, pas même Boseph. Et c'est bien, en fait, ce qui se passe, c'est à savoir qu<sup>e</sup> Boseph mythique, puisqu'il n'est pas dans le conte de Poe, ne dit absolument rien; le savoir absolu, je dirais, ne parle pas à tout prix. Il se tait s'il veut se taire. Ce que j'ai appelé le savoir absolu dans l'occasion, c'est ceci, c'est simplement qu'il y a du savoir quelque part, pas n'importe où, dans le réel, et ceci grâce à l'existence apparente, c'est-à-dire d'une façon dont il s'agit de rendre compte, l'existence apparente d'une espèce pour laquelle, je l'ai dit, il n'y a pas de rapport sexuel; c'est une existence purement accidentelle, mais sur laquelle on raisonne à partir, à partir du fait, à partir du fait qu'elle est capable d'énoncer quelque chose sur l'apparence, bien sûr, puisque j'ai

/si je puis/  
dire

souligné l'existence apparente - l'orthographe que je donne au nom "paraître" que j'écris p-a-r-ê-t-r-e (parêtre) - il n'y a que le, que le parêtre dont nous avons à savoir, l'être dans l'occasion n'étant qu'une part du parlêtre, comme je l'ai dit, c'est-à-dire de ce qui est fait uniquement de ce qui parle.

Qu'est-ce que veut dire le savoir en tant que tel? C'est le savoir en tant qu'il est dans le réel. Ce réel est une notion que j'ai élaborée de l'avoir mise en noeud borroméen avec celles de l'imaginaire et du symbolique. Le réel, tel qu'il apparaît, le réel dit la vérité, mais il ne parle pas, et il faut parler pour dire quoique ce soit. Le symbolique, lui, supporté par le signifiant, ne dit que mensonge quand il parle lui, et il parle beaucoup. Il s'exprime d'ordinaire par la Verneinung, mais le contraire de la Verneinung, comme l'a bien énoncé quelqu'un qui a bien voulu prendre la parole dans mon premier séminaire, le contraire de la Verneinung, autrement dit de ce qui s'accompagne de la négation, le contraire de la Verneinung ne donne pas la vérité. Il existe, quand on parle de contraire, on parle toujours de quelque chose qui existe et qui est vrai d'un particulier, entre autre, mais il n'y a pas d'universel qui en réponde, dans ce cas-là, et ce à quoi se reconnaît typiquement la Verneinung c'est qu'il faut dire une chose fausse pour réussir à faire passer une vérité. Une chose fausse n'est pas un mensonge. Elle n'est un mensonge que si elle est voulue comme tel, ce qui arrive souvent, si elle vise en quelque sorte à ce qu'un mensonge passe pour une vérité. Mais, il faut bien dire que, mis à part la psychanalyse, le cas est rare. C'est dans la psychanalyse que cette promotion de la Verneinung, à savoir du mensonge voulu comme tel, pour faire passer une vérité, est exemplaire.

Tout ceci, bien sûr, n'est noué que par l'intermédiaire de l'imaginaire qui a toujours tort. Il a toujours tort, mais c'est de lui que relève ce qu'on appelle la conscience. La conscience est bien loin d'être le savoir, puisque ce à quoi elle se prête c'est très précisément à la fausseté. Je sais ne veut jamais rien dire, et on peut facilement parier que ce qu'on sait est faux, est faux mais est soutenu par la conscience dont la caractéristique est précisément de soutenir de sa consistance ce faux. C'est au point qu'on peut dire que il faut y regarder à deux fois avant d'admettre une évidence, qu'il faut la cribler comme telle, que rien n'est sûr, en matière d'évidence, et c'est pour ça que j'ai énoncé, que j'ai énoncé qu'il fallait éviter l'évidence, que c'est de l'évidement que l'évidence relève.

C'est très frappant que, je peux bien, moi aussi, passer à l'ordre des confidences dont je suis accablé par mes analyses quotidiennes. Un "je sais" qui est conscience, c'est-à-dire non seulement savoir, mais volonté de ne pas changer, est quelque chose que j'ai, je vais vous en faire la confidence, éprouvé très tôt, éprouvé du fait de quelqu'un comme tout le monde, qui m'était proche, à savoir celle que j'appelais à ce moment-là, j'avais deux ans de plus qu'elle, deux ans et demi, "ma petite soeur" - elle s'appelle Madeleine - et elle m'a dit un jour, non pas "je sais", parce que le "je" aurait été beaucoup, mais "Manen' sait".

L'inconscient est une entité que j'ai essayé de définir par le symbolique, mais qui n'est en somme qu'une entité de plus, une entité avec laquelle il s'agit de savoir y faire. Savoir y faire, c'est pas la même chose qu'un savoir, que le savoir absolu

dont j'ai parlé tout à l'heure. L'inconscient est ce qui fait changer quelque chose, ce qui réduit ce que j'appelle le sinthôme, sinthome que j'écris avec l'orthographe que vous savez. J'ai toujours eu à faire à la conscience, mais sous une forme qui faisait partie de l'inconscient, puisque cette "une-personne", une-elle, dans l'occasion, une-elle puisque la personne en question s'est mise à la troisième personne, en se nommant "Maneïne", sous une forme qui faisait partie de l'inconscient, dis-je, puisque c'est une "aile", qui, comme dans mon titre de cette année, une aile qui s'ailait à mourre, qui se donnait pour porteuse de savoir. Il ou elle, c'est la troisième personne, c'est l'Autre, tel que je le définis, c'est l'inconscient. Il sait, dans l'absolu et seulement dans l'absolu, il sait que je sais ce qu'il y avait dans la lettre, mais que je le sais, tout seul. En réalité, il ne sait donc rien, sinon que je le sais, mais que ce n'est pas raison pour que je lui dise. En fait, ce savoir absolu, j'y ai bien fait plus qu'allusion quelque part, j'y ai vraiment insisté avec mes gros sabots, à savoir que tout l'appendice que j'ai ajouté à mon écrit sur La Lettre Volée, à savoir ce qui va de la page 52 à la page 60, et que j'ai intitulé en partie parenthèse des parenthèses, c'est très précisément ce quelque chose qui, là, se substitue à Bosph. Alain Didier-Weil, lui, c'est pas qu'il se substitue, il s'identifie à Bosph. Il se sent, il se sent dans la passe, c'est assez curieux qu'il, qu'il ait pu en quelque sorte, dans cet écrit, trouver, si je puis dire, l'appel qui a répondu pour moi, m'a fait répondre par la passe. Le réel dont il s'agit, c'est le noeud tout entier, puisque nous parlons du symbolique, il faut<sup>le</sup> situer dans le réel. Il y a pour ce noeud, corde, la corde, c'est aussi le corps-de, ce corps-de est parasité par le signifiant, car le signifiant s'il fait partie du

réel, si c'est bien là que j'ai raison de situer le symbolique, il faut penser à ceci, c'est que cette corps-de, nous pourrions bien n'y avoir à faire que dans le noir.

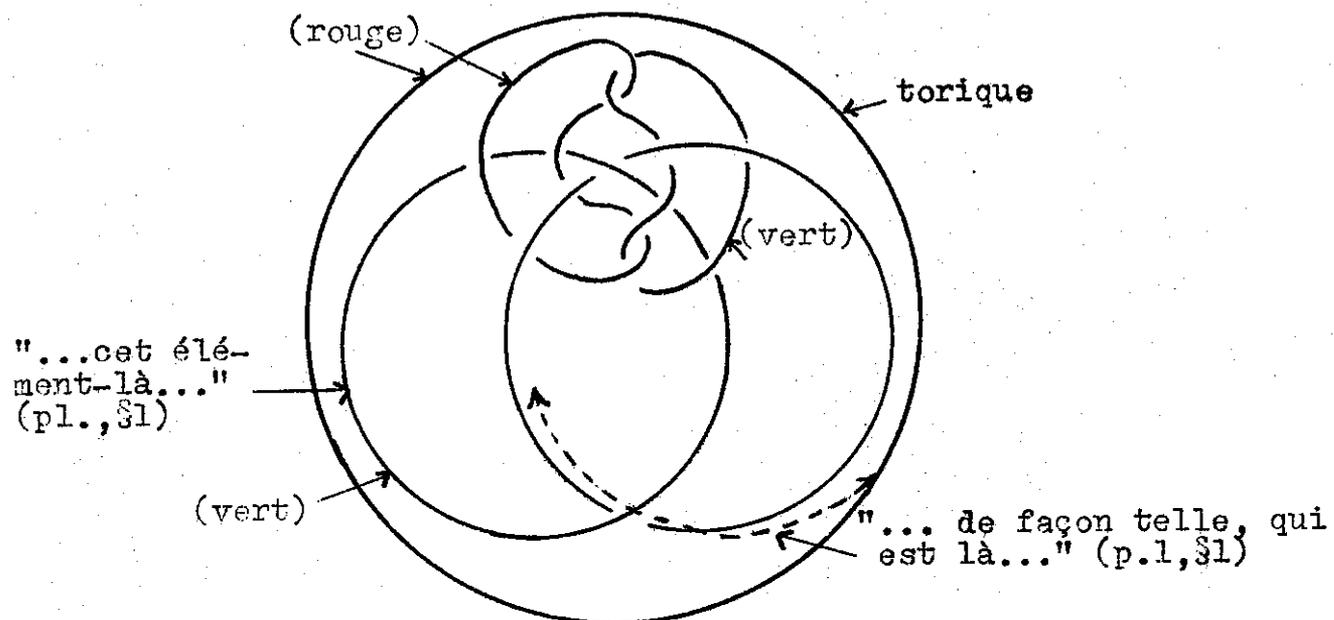
Comment reconnaitrions-nous dans le noir que c'est un noeud borroméen? C'est de cela qu'il s'agit dans la passe. "Je sais qu'il sait". Qu'est-ce que ça peut vouloir dire, sinon d'objectiver l'inconscient, à ceci près que l'objectivation de l'inconscient nécessite un redoublement, à savoir que: "Je sais qu'il sait que je sais qu'il sait". C'est à cette condition seule que l'analyse tient son statut. C'est ce qui fait obstacle à ce quelque chose qui, à se limiter au "Je sais qu'il sait", ouvre la porte à l'occultisme, à la télépathie. C'est pour n'avoir pas assez saisi, assez bien saisi le statut de, de l'anti-savoir, à savoir de l'anti-inconscient, autrement dit de ce pôle qu'est le conscient /chatouiller/ que Freud se laissait de temps en temps/par ce qu'on a appelé depuis les phénomènes psy-., à savoir qu'il se mettait à, à glisser tout doucement dans le délire, à propos de, du fait que Jones lui faisait passer sa carte de visite, juste après qu'un patient lui eut mentionné incidemment le nom de Jones.

La passe dont il s'agit, je ne l'ai envisagée que d'une façon tâtonnante, comme quelque chose qui ne veut rien dire que de se reconnaître entre s(av)oir, si je puis m'exprimer ainsi, à condition que nous y insérions un a-v, après la première lettre; se reconnaître entre savoir. Y a-t-il des langues qui font obstacle à la reconnaissance de l'inconscient? C'est quelque chose qui m'a suggéré, qui m'a été suggéré, comme question, par le fait de ce "C'est toi" où, où Alain Didier-Weil veut que, que communique Bosph avec le roi dans ce moment qu'il m'a imputé bien à tort grâce à, grâce au fait qu'il a relevé le terme de communion quel-

que part, dans mes Ecrits.

"C'est toi", est-ce qu'il y a des langues dans lesquelles ça pourrait être un "Toi sait", du verbe savoir, à savoir quelque chose qui mettrait le toi, qui le ferait glisser à la troisième personne? Tout ceci, pour avancer, pour dire que, que c'est vraiment divinatoire que Alain Didier-Weil ait pu relier ce que j'appelle la passe avec la Lettre Volée. Il y a sûrement quelque chose qui tient le coup, quelque chose qui consiste dans l'introduction de Bosph. Bosph se promène la-dedans comme je l'ai vraiment indiqué dans le texte-même de la Lettre Volée, comme je l'ai vraiment indiqué, je parle tout le temps, à chaque page, de ceci qui est sur le point de se produire, et c'est même au point que c'est là-dessus que je termine, qu'une lettre arrive toujours à destination, à savoir qu'elle est en somme adressée au roi, et que c'est pour ça qu'il faut qu'elle lui parvienne, que dans tout ce texte, je ne parle que de ça, à savoir de l'imminence du fait que le roi ait connaissance de la lettre. Est-ce que ce n'est pas dire, savoir avancer qu'il la connaît déjà? Non seulement qu'il la connaît déjà, mais je dirai qu'il la reconnaît. Est-ce que cette reconnaissance n'est pas très précisément ce qui seul peut assurer la tenue du couple Reine et Roi?

Voilà ce que je voulais vous dire aujourd'hui.



(Fig.I)

Ce qu'on écrit, je dis "on", je dis "on", parce que n'importe qui peut écrire. Je dis "on", parce que ça me gêne de dire "je", ça me gêne, pas sans raison, au nom de quoi le "je" se produirait-il en l'occasion?

Donc, il se trouve que, que j'ai dit et que de ce fait ça se trouve écrit, j'ai dit qu'il n'y a pas de métalangage, à savoir qu'on ne parle pas sur le langage. Il se trouve que j'ai relu quelque chose qui est dans le Scilicet IV, que j'ai appelé, enfin que j'ai intitulé, et c'est en ça que, quelque chose comme ça porte votre marque, je l'ai intitulé "L'étourdit", et dans "l'Étourdit", je me suis aperçu, j'ai reconnu quelque chose, dans "l'Étourdit", ce métalangage, je dirai que je le fais presque naître. Naturellement, ça ferait date, ça ferait date, mais il n'y a pas de date, parce qu'il n'y a pas de changement. Ce presque que j'ai ajouté à ma phrase, ce presque souligne que ce n'est pas arrivé. C'est un semblant de métalangage, et comme je m'en sers dans le texte:

#### S'EMBLER

Je me sers de cette écriture - s'embler - s'embliant au métalangage, en faire un verbe réfléchi de ce s'embler le détache de la fonction qu'est l'être, et comme je l'écris:

#### IL PAREST

Parest veut dire un s'embliant d'être.

Voilà. Et alors, à ce propos, je m'aperçois que c'était pour pour une préface que j'ai ouvert cet Écrit, pour une préface que

j'avais à faire pour une édition italienne que j'avais promise. Il n'est pas sûr que je la donne. Il n'est pas sûr que je la donne, parce que, parce que ça m'ennuie. Mais je me suis rendu compte à ce propos, que j'ai consulté quelqu'un, je, quelqu'un qui est italien, qui, pour qui cette langue, à laquelle je n'entends rien, (qui) est sa langue maternelle, j'ai consulté quelqu'un qui m'a fait remarquer que il y a quelque chose qui ressemble à s'emblir, mais qui, qui n'est pas facile à introduire avec la déformation d'écriture que je donne. Bref, ce n'est pas facile à transcrire, et c'est pour ça que je proposais qu'on ne traduise pas ma préface. Après tout, ce d'autant plus que, que il n'y a aucune espèce d'inconvénient à ce que, à ce qu'on traduise quoique ce soit, en particulier pas la préface.

Comme toutes les préfaces, je serai incliné à, d'ordinaire, c'est ce qui se passe dans les préfaces, je serai incliné à m'ap-prouver, voire, voire à m'applaudir. C'est ce qui se fait d'habitude. C'est la comédie, c'est de l'ordre de la comédie et ça m'a fait, ça m'a induit à, ça m'a poussé vers Dante. Une comédie, cette comédie est divine, bien sûr, mais ça ne veut dire qu'une chose, c'est qu'elle est bouffonne. Je vous parle du Bouffon dans "L'Étourdit". J'en parle à je/<sup>ne</sup>sais quelle page, mais j'en parle, Ça veut dire qu'on peut bouffonner sur la prétendue Oeuvre Divine. Il n'y a pas la moindre oeuvre divine, à moins qu'on ne veuille l'identifier à ce que j'appelle le réel, mais je tiens à préciser cette notion que je me fais du réel.

c'est inouï

J'aimerais qu'elle se répande. Il y a une face, /oui qu'on ose avancer des termes comme ça, il y a une face dans laquelle ce réel se distingue de ce qui lui est, pour dire le mot, noué. Il faudrait

il faudrait préciser là certaines choses: si on peut parler de face il faut que ça prenne son poids, je veux dire que ça ait un sens. Il est bien clair que c'est en tant que cette notion du réel que j'avance, est quelque chose de consistant que je peux l'avancer. Et là, je voudrais faire une remarque (Fig.I), c'est que les ronds de ficelle, comme je les ai appelés, en quoi je fais consister cette triade du réel, de l'imaginaire et du symbolique, à laquelle j'ai été, j'ai été poussé, j'ai été poussé pas par n'importe qui, par les hystériques, de sorte que je suis reparti, je suis reparti du même matériel que Freud, puisque c'est pour, c'est pour dire quelque chose de cohérent sur les hystériques que Freud a édifié toute sa, toute sa technique, qui est une technique, c'est-à-dire quelque chose en l'occasion de bien fragile. Je voudrais tout de même faire remarquer/<sup>ceci</sup>, c'est que les ronds de ficelle, dans l'occasion, ça ne tient pas. Il faut un peu plus, c'est ce qui m'a été je dois dire, suggéré par, l'autre jour, par le cours de Soury, - Soury fait un cours le jeudi soir -, je vois pas pourquoi je ne le dirais pas, à 7h 1/4 à Jussieu, dans un endroit que, que vous lui demanderez, j'espère que plusieurs des personnes qui sont ici s'y rendront - il a fait remarquer très justement que ces ronds de ficelle, ça ne tenait qu'à condition d'être quelque chose qu'il faut bien appeler par son nom, un tore. En d'autres termes, il y a trois tores. Il y a trois tores qui sont nécessaires, parce que si on ne les suppose pas, on ne peut pas mettre en évidence le fait que ces tores sont nécessités par le retournement desdits tores.

(Fig.I-a)

En d'autres termes, un tore, nous avons l'habitude de le dessiner comme ça - bien entendu, c'est un dessin tout à fait insuffisant - puisque, puisqu'on ne voit pas, sauf à l'indiquer

(Fig. I-c)

expressément sous cette forme, que c'est une surface, et pas du tout une boule dans une boule. Que cette surface se retourne a des propriétés d'où il résulte - dans son temps, j'ai évoqué que le tore se retournerait - d'où il résulte que c'est grâce à ça qu'il apparaît que retourné, que retourné le tore, <sup>qui</sup> par exemple, <sup>serait</sup> un des trois, celui-ci, par exemple, que retourné le tore contient les deux autres ronds de ficelle qui doivent être eux-mêmes représentés par un tore, c'est-à-dire que ce que vous voyez ici, que j'ai dessiné de cette façon doit non pas, se dessiner comme je viens de commencer à le dessiner, mais se dessiner comme ça, à savoir deux autres tores; les deux autres tores, ça n'est pas deux autres ronds de ficelle, Est-ce à dire que ces trois tores sont des noeuds borroméens? Absolument pas, car si c'est ainsi que vous coupez (c.1) le tore, qui est par exemple celui-ci que j'ai dessiné là, si c'est ainsi que vous le coupez, ça ne libèrera pas les deux autres tores. Il faut que vous le coupiez, si je puis dire, pour m'exprimer d'une façon métaphorique, il faut que vous le coupiez dans la longueur (c.2) pour qu'ils se libèrent. La condition donc que le tore ne soit coupé que d'une seule façon, alors qu'il peut l'être de deux, est quelque chose qui mérite d'être retenu, d'être retenu dans ce que j'appellerai dans l'occasion, non pas une métaphore, mais une structure, car la différence qu'il y a entre la métaphore et la structure, c'est que la métaphore est justifiée par la structure.

(relire?) En, en filant ce dont il s'agit dans le Dante en question, j'ai été amené à lire un vieux livre que mon libraire m'a apporté, puisque il vient de temps en temps m'apporter des trucs, c'est d'un nommé Delécluze, ça a été publié en 1854, c'était un copain de Baudelaire. Ça s'appelle "Dante et la poésie amoureuse", et, et ça n'est pas rassurant. C'est d'autant moins rassurant que comme je

l'ai dit tout à l'heure, Dante a commencé à cette occasion, à l'occasion de ladite poésie amoureuse, a commencé à bouffonner. Il a créé non pas ce que je n'ai pas créé, à savoir un métalangage, il a créé ce qu'on peut appeler une nouvelle langue, ce qu'on pourrait appeler une métalangue, parce que, après tout, toute langue nouvelle, c'est une métalangue. Mais, comme toutes les langues nouvelles, elles se forment sur le modèle des anciennes, c'est-à-dire qu'elle est ratée. Qu'est-ce qu'il y a comme fatalité qui fait que quelque soit le génie de quelqu'un, il recommence dans le même rail, dans ce rail qui fait que la langue est ratée, et que, en somme, c'est une bouffonnerie de langue. La langue française n'est pas moins bouffonne que les autres, c'est uniquement parce que nous en avons le goût, la pratique que nous la considérons comme supérieure, elle n'a rien de supérieur à quoi que ce soit. Elle est exactement comme l'Algonquin ou le coyotte, elle ne vaut pas mieux. Si elle valait mieux, on pourrait en dire ce qu'énonce quelque part Dante, il énonce ça dans un écrit qu'il a fait en latin, et il l'appelle: "Nomina sunt (on prononce sont en français) consequentia (la conséquence, conséquence voulant dire non pas en l'occasion quoi? <sup>ne</sup> ça/peut vouloir dire que conséquences réelles, mais il n'y a pas de conséquences réelles, puisque le réel, comme je l'ai symbolisé par le noeud borroméen, le réel s'évanouit en, en une poussière de tores, parce que bien sûr ces deux tores-là, à l'intérieur de l'autre, ces deux tores-là se dénouent, ils se dénouent et ceci veut dire que le réel tel tout au moins que nous croyons le représenter, le réel n'est lié que par une structure, si nous posons que structure, ça ne veut rien dire que noeud borroméen. Le réel est en somme défini d'être incohérent pour autant qu'il est justement

(Fig. I-d)

structure. Tout ceci ne fait que préciser la conception que quel-  
qu'un, qui se trouve être dans l'occasion moi, a du réel. Le réel  
ne constitue pas un univers sauf à être noué à deux autres fonctions.  
Ça n'est pas rassurant, ça n'est pas rassurant parce qu'une de ces  
fonctions est le corps vivant. On ne sait pas ce que c'est qu'un  
corps vivant. C'est une affaire pour laquelle nous nous en remettons  
à Dieu, je veux dire que, - je veux dire, si tant est que ce que je  
dise ait un sens - ce que je vais dire, c'est que j'ai lu une thèse  
qui, chose bizarre, a été émise en 1943. Ne la cherchez pas parce  
que vous ne mettrez jamais la main dessus, vous ne mettrez jamais  
la main dessus, parce que vous êtes ici beaucoup plus nombreux que  
le nombre de, de ce qui est sorti de ces exemplaires de thèse,  
c'est la thèse d'une nommée Madeleine Cavé, qui est née en 1908,  
la thèse le précise, c'est-à-dire environ sept ans plus tard que  
moi. Et, ce qu'elle dit n'est pas sot. Elle s'aperçoit parfaitement  
que Freud, c'est quelque chose d'absolument confus où, comme on  
dit, une chatte n'y retrouverait pas ses petits. Et, elle prend  
une mesure, elle évoque à cette occasion l'oeuvre de Pasteur. Pas-  
teur, c'est un, c'est une drôle d'affaire, je veux dire que, jusqu'  
à lui, car enfin, c'est de lui que ça vient, jusqu'à lui on croyait  
à ce qu'on peut appeler la génération spontanée, à savoir qu'on  
croyait que, à abandonner - c'était là le fondement apparent - à  
abandonner un corps vivant, naturellement ça se met à grouiller  
dessus, je veux dire que ça grouille de, de ce qu'on appelle mi-  
cro-organismes, moyennant quoi on s'imaginait que ces micro-organis-  
mes pouvaient pousser sur n'importe quoi. C'est bien certain que  
si on laisse un gobelet à l'air, il y a des trucs qui s'y déposent,  
et qui, même, à l'occasion, font ce qu'on appelle culture, mais ce  
que Freud a démontré, ce que Pasteur a démontré - ce lapsus là a

toute sa valeur, étant donné le sens de la thèse de ladite Madeleine Cavé - ce que Pasteur a démontré, c'est que, à condition seulement de mettre un petit coton à l'entrée d'un vase, ça ne se met pas à foisonner à l'intérieur; et c'est manifestement une des démonstrations les plus simples de la non génération spontanée. Et alors, ça suppose, ça suppose une étrange chose: d'où viennent-ils, ces micro-organismes? On en est réduit de nos jours à penser que ils viennent de nulle part, autant dire que c'est Dieu qui les a fabriqués, il est très très embêtant qu'on ait abandonné cette ouverture de la génération spontanée qui était en somme un rempart contre l'existence de Dieu, nous, notre cher Pasteur était d'ailleurs considéré par les médecins de l'époque comme un redoutable curé et, et c'est en plus tout à fait vrai, il avait des convictions religieuses. On oublie tout à fait cette aventure, cette aventure dudit Pasteur, on l'oublie, on l'oublie et le fait d'en être réduit à penser qu'il y a de la vie, de la vie plus ou moins pullulante sur des météorites ne résoud pas la question. Le fait que nous ne trouvions pas la plus petite trace de vie sur, sur la lune ni sur Mars n'arrange pas les choses. Car, pourquoi, au nom de quoi, sinon au nom de, d'un être qu'il faut tout de même situer quelque part, d'un être qui aurait fait ça expressément à la manière de  
comme et  
l'homme, /si l'homme qui lui manipule /trifouille des choses, comme si l'homme, tout d'un coup, avait vu qu'il avait un singe, un singe Dieu, je veux dire que Dieu le singerait comme si tout partait en somme de là, ce qui en somme boucle la boucle, chacun sait que le Dieu singe, c'est à peu près l'idée que nous pouvons nous faire de l'idée, de la façon dont naît l'homme, et, et ça n'est pas non plus quelque chose qui, qui soit complètement satisfaisant. Car

pourquoi l'homme a-t-il de ce que j'appelle le parlêtre, à savoir cette façon de parler de façon telle que : "Nomina non sunt consequentia rerum", autrement dit que il y a quelque part une chose qui va mal dans la structure, dans la structure telle que je la conçois à savoir le noeud dit borroméen, c'est bien le cas. Tout cela vaut la peine d'évoquer par ce nom Borromée une date historique, à savoir la façon dont a été élucubrée l'idée même en somme de la structure.

Il est tout à fait frappant de voir que ça voulait dire à l'époque que si une famille se retirait d'un groupe de trois, les deux autres se trouvaient du même coup libres de ne plus s'entendre. La source sordide de cette histoire, de cette histoire de Borromée vaut la peine d'être rappelée.

Non seulement les noms ne sont pas les conséquences des choses mais nous pouvons affirmer expressément le contraire. J'ai un petit fils, j'ai un petit-fils qui s'appelle Luc, drôle d'idée, mais c'est ses parents qui l'ont baptisé, qui s'appelle Luc, et il dit des choses tout à fait convenables. Il dit qu'en somme les mots qu'il ne comprenait pas, il s'efforçait de les dire, et il en déduit que c'est ça qui lui a fait enfler la tête, parce qu'il a, /parce que / comme moi, comme moi // c'est pas surprenant puisqu'il est mon petit-fils, il a comme moi une grosse tête, c'est ce qu'on appelle c'est pas à proprement parler hydrocéphale, j'ai quand même une tête, et une tête, on la caractérise par la moyenne, j'ai plutôt une grosse tête. Mon petit-fils aussi, /<sup>et</sup> il a le tort évidemment de penser que cette façon // de définir si bien l'inconscient, car c'est de ça qu'il s'agit, cette façon qu'il a de définir si bien l'inconscient, c'est à savoir que les mots lui entraient dans la tête, il en a déduit que, du même coup, c'est pour ça qu'il a

une grosse tête. C'est une théorie, en somme, pas très intelligente mais pertinente en ce sens qu'elle motivée. Il y a, il y a quelque chose qui quand même lui donne, lui donne le sentiment que de parler c'est parasitaire. Alors, il pousse ça un petit peu plus loin jusqu'à penser que c'est pour ça qu'il a une grosse tête. C'est très difficile de ne pas glisser à cette occasion dans l'imaginaire, dans l'imaginaire du corps, à savoir de la grosse tête. Oui. L'affreux, c'est que c'est logique, et la logique dans l'occasion c'est pas une petite affaire, à savoir que c'est le parasite de l'homme, j'ai dit tout à l'heure que, que l'univers n'existait pas, mais est-ce que c'est vrai, est-ce que c'est vrai que, que l'Un qui est au principe de l'inconscient de l'univers, que l'Un est capable de s'en aller en poudre que l'Un de l'univers ne soit pas un, ou ne soit qu'un entre autres. Qu'il en existe un implique-t-il à soi tout seul l'universel? Ceci comporte qu'on dise que tout exclu que soit l'universel, la forclusion de cet universel implique le maintien de la particularité. Il en existe un n'est jamais avancé en logique que de façon cohérente avec une suite, il en existe un qui satisfait à la fonction. La logique de la fonction, c'est en somme ce qui repose sur la logique de l'un.

la notion?)

Mais ceci veut dire du même coup, c'est ce que j'ai essayé de de crayonner quelque part, dans mon graphe, dans ce graphe que j'ai commis dans un ancien temps, sur lequel, comme ça quelques personnes spéculent, j'ai écrit ce quelque chose qui est le signifiant, le signifiant de ce que l'Autre n'existe pas, ce que j'ai écrit comme ça:  $S(\lambda)$ . Le nôtre, l'Autre en question, il faut bien l'appeler par son nom, l'Autre, c'est le sens, c'est l'Autre-que-le-réel. C'est très difficile de ne pas flotter en l'occasion. Il y a un

choix à faire entre l'infini actuel qui peut être circulaire, à condition qu'il n'y ait pas d'origine désignable et le noeud dénombrable, c'est-à-dire fini. Il y a beaucoup de possible là-dedans, ce qui veut dire que on interrompt l'écriture, c'est ma définition du possible, on ne la continue que si on veut. De fait, on abandonne, parce qu'il est toujours possible d'abandonner, parce qu'il est même impossible de ne pas abandonner réellement. Ce que j'appelle "l'impossible, c'est le réel" se limite à la non-contradiction. Le réel est l'impossible seulement à écrire, soit ne cesse pas de ne pas s'écrire. Le réel, c'est le possible en attendant qu'il s'écrive. Et, je dois dire que j'en ai eu la confirmation parce que, Je ne sais pas, une mouche m'a piqué, je suis allé à Saclay. Plus exactement, j'ai demandé à une personne de m'y conduire. C'est un nommé Goldzahl. C'est amusant qu'il ait ce nom, qui veut dire nombre d'or. Il m'a introduit dans une petite salle où il y avait trace, parce que c'est immense Saclay, c'est absolument énorme, enfin; on imagine pas le nombre de gens qui grattent du papier là-dedans; il y en a 7000, ils ne font d'ailleurs que gratter du papier, sauf les quelques personnes qui, qui sont là dans cette petite salle, et grâce à quoi est vu ce qui témoigne du fonctionnement de la plupart des appareils. Moyennant quoi, on voit le tracé ondulatoire de ce qui représente, biensûr il a fallu qu'on monte des appareils de façon à ce que, à ce que ça fonctionne, que ça soit représenté, de ce qui représente le magnétisme des principaux aimants. On voit sur d'autres appareils se déplacer, parce que on peut qualifier de déplacement ce qui va de gauche à droite, et qui se supporte d'un point, un point au bout d'une ligne, ça fait trace et, dans cette pièce, on ne voit que ces traces dont il est conce-

vable de symboliser la structure par quelque chose qui entoure, en forme de cercle, chacun de ces points, chacun de ces points qui représente une particule, une particule donc s'articule à tous ces appareils dont il est bien certain que l'ensemble de ces appareils c'est ce qu'on appelle psy-, autrement dit, ce que Freud a pas pu s'empêcher de marquer comme l'initiale de la psyché, s'il n'y avait de ces savants qui s'occupent des particules, il n'y aurait pas ("psarticules") non plus de particules, et ça nous, ça nous force la main à penser que, non seulement il y a le parlêtre, mais qu'il y a le, aussi le psy) arlêtre. En d'autres termes, que tout ça n'ex-sisterait pas s'il y avait pas le, le fonctionnement de cette chose, pourtant grotesque, qui s'appelle la pensée.

pas  
Tout ce que je vous dis là, je ne pense/que ça ait plus de valeur, que ça ait plus de valeur que, que ce que raconte mon petit fils. C'est, c'est assez fâcheux que le réel ne se conçoive que d'être impropre. C'est pas tout à fait comme le langage. Le langage n'est impropre qu'à dire quoi que ce soit. Le réel n'est impropre qu'à être réalisé. D'après l'usage de "to realize" ça ne veut rien dire d'autre que de l'imaginer comme sens. Il y a une chose qui est, en tout cas, certaine, si tant est qu'une chose puisse l'être, c'est que l'idée même de réel comporte l'exclusion de tout sens. Ça n'est que pour autant que le réel est vidé de sens que nous pouvons un peu l'appréhender. Ce qui évidemment me porte, me porte à ne même pas lui donner le sens de l'Un. Mais, il faut quand même bien se raccrocher quelque part, et cette logique de l'Un est bien ce qui reste, ce qui reste comme, comme ex-sistence.

Je suis bien fâché de vous avoir entretenu aujourd'hui de, de cette espèce d'extrême, il faudrait quand même que ça prenne

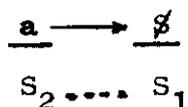
une autre tournure. Je veux dire que de déboucher sur l'idée que, qu'il n'y a de réel que ce qui exclut toute espèce de sens est exactement le contraire de notre pratique, car notre pratique nage dans cette espèce de précise indication que, non seulement les noms mais simplement les mots ont une portée. Je ne vois pas, je ne vois pas comment expliquer ça. Si les nomina ne tiennent pas d'une façon quelconque aux choses, comment est-ce que la psychanalyse est possible? La psychanalyse serait d'une certaine façon ce qu'on pourrait appeler du chiqué, je veux dire du semblant. C'est tout de même comme ça que j'ai situé dans l'énoncé de mes différents discours la seule façon pensable d'articuler ce qu'on appelle le discours psychanalytique. Je vous rappelle que la place du semblant où j'ai mis l'objet a

semblant  $\underline{a}$   
 $\$$

que la place du semblant n'est pas celle que j'ai articulé de la vérité. Comment est-ce qu'un sujet, puisque c'est comme ça que, que je désigne le S avec la barre, comment est-ce qu'un sujet, un sujet avec toute sa faiblesse, sa débilité, peut tenir la place de la vérité, et même faire que ça ait des résultats situables



de cette façon



à savoir, un savoir ... Hein? C'est pas comme ça que je l'ai écrit à l'époque? C'est tout à fait exact. (Miller: § à la place de  $S_1$ ,  $S_1$  à la place de  $S_2$  ; et  $S_2$  à la place de § )

Oui, c'est incontestablement mieux comme ça. C'est incontestablement mieux comme ça, c'est encore plus troublant comme ça. Je veux dire que la faille entre  $S_1$  et  $S_2$  est plus que frappante, parce que ici (pointillé) il y a quelque chose d'interrompu, et qu'en somme, le  $S_1$ , ça n'est que le commencement du savoir, mais un savoir qui, qui se contente de toujours commencer, comme on dit, ça n'arrive à rien. C'est bien pourquoi je suis allé à Bruxelles. Je n'ai pas parlé de la psychanalyse dans les meilleurs termes. Il y en a qui, que je reconnais, enfin, qui sont là. (car?) commencer à savoir pour n'y pas arriver, c'est quelque chose qui va, somme toute, assez bien avec ce que j'appelle mon manque d'espoir. Mais enfin, ça implique un nom, un terme qu'il me reste à vous laisser deviner, les personnes Belges qui m'ont entendu là-bas en parler à Bruxelles, étant libres de vous en faire part ou pas.

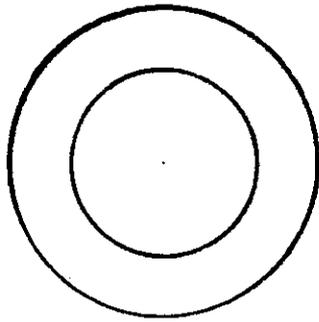
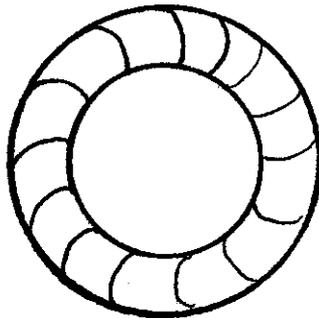
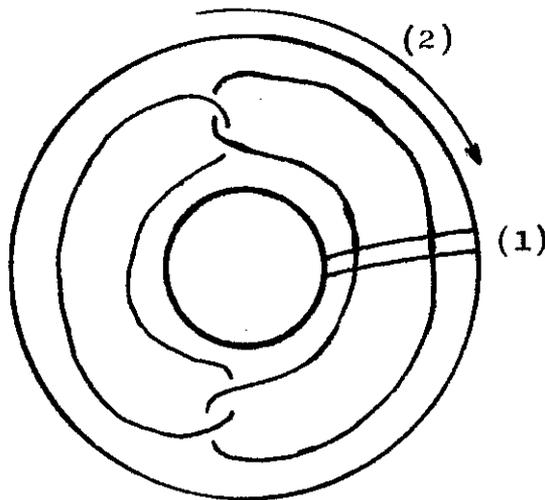


Fig.I

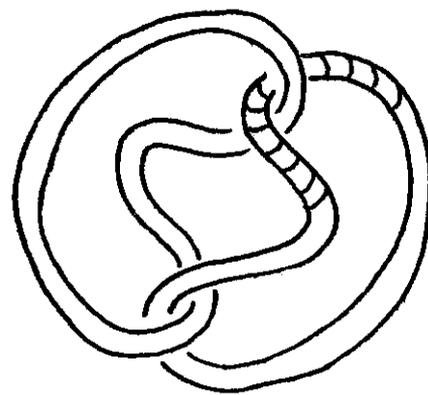
(a) p.4: "que c'est une surface, et pas du tout une boule dans une boule."



(b)



(c)



(d)

p.4: "que retourné, le tore contient les deux autres ronds de ficelle..."

p.5: "à l'intérieur de l'autre, ces deux tores là se dénouent..."

Il y a des gens bien intentionnés, bien intentionnés à mon endroit, et déjà ça soulève une montagne de problèmes: qu'est-ce qui peut bien faire que des gens soient bien intentionnés à mon endroit? Et qui ne me connaissent pas, car quant à moi, je ne suis pas plein de bonnes intentions.

Enfin, ces bien intentionnés m'ont quelquefois écrit des lettres tendant, enfin c'était, c'était écrit, c'était écrit que mon bafouillage de la dernière fois, concernant le discours que j'appelle analytique, était un lapsus. Ils ont écrit ça textuellement.

Qu'est-ce qui distingue le lapsus de l'erreur grossière? J'ai d'autant plus tendance quant à moi à classer comme erreur ce que l'on qualifie lapsus que quand même ce discours analytique j'en avais un tant soit peu/, quand je parle, je m'imagine que je dis quelque chose.

L'ennuyeux, c'est que là où j'ai fait le lapsus, où je suis sensé avoir fait le lapsus, c'est en matière, si je puis dire, en matière d'écrit que j'ai fait le lapsus. Ça prend une particulière importance quand il s'agit d'écrit par quelqu'un, moi en l'occasion, par quelqu'un trouvé.

Autrefois, il m'est arrivé de dire, à l'imitation d'ailleurs de quelqu'un qui était un peintre célèbre: "Je ne cherche pas, je trouve". Au point où j'en suis, je ne trouve pas tant que je ne cherche, autrement dit, je tourne en rond; et c'est bien ce qui s'est produit à propos de ce lapsus, c'est que les lettres écrites n'étaient pas dans leur bon sens, dans le sens où elles tournent, mais étaient embrouillées.

Il faut quand même bien dire que je n'ai pas fait ce lapsus tout à fait sans raison. Je veux dire que l'ordre dans lequel les lettres tournaient, je l'ai certes imaginé, mais je crois tout au moins, savoir ce que je voulais dire. Je vais essayer aujourd'hui de vous expliquer quoi. J'y suis encouragé par l'audition que j'ai reçue hier soir, à l'Ecole Freudienne, d'une Madame Kress Rosen, je ne vais pas lui demander de se lever, encore que je la vois fort bien, je me suis même et tout à fait inquiété de savoir si elle était là parmi ce qu'on appelle des auditrices et, je ne vois pas pourquoi je mettrais ce terme au féminin puisque ça n'a pas de sens, ça n'a pas de sens valable.

Madame Kress Rosen a eu la bonté de dire hier soir presque  
/plus/ ce que je voulais dire à une personne dont il est d'ailleurs/ques-  
tion que je la rencontre - puisque c'est une personne à qui j'ai  
demandé de téléphoner chez moi, et qui ne l'a pas fait -  
c'est quelqu'un qui fait partie de la radio allemande, je ne sais  
/très bien/ pas/son nom à la vérité, mais elle m'a, elle m'a demandé, paraît-  
il, sur l'avis de Roman Jakobson, de répondre quelque chose sur  
ce qui le concerne. Mon premier sentiment était de dire que ce  
que j'appelle, ce que j'appelle la linguisterie - Madame Kress  
Rosen a fait un sort à cette appellation - ce que j'appelle la  
linguisterie exige la psychanalyse pour être soutenue. Et j'ajoute  
rai qu'il n'y a pas d'autre linguistique que ce j'appelle linguis-  
terie, ce qui ne veut pas dire que la psychanalyse soit toute  
la linguistique, l'évènement le prouve, c'est à savoir qu'on  
fait de la linguistique depuis très longtemps, depuis Cratyle,  
depuis Donnat, depuis Tritten, qu'on en a toujours fait,  
et ceci d'ailleurs n'arrange rien, puisque je tendais à dire la  
dernière fois, je m'en suis aperçu à propos de ce S<sub>1</sub> et

de ce  $S_2$  qui sont séparés dans la notation correcte, la notation correcte de ce que j'ai appelé discours psychanalytique.

Je pense que, malgré tout, vous vous êtes un peu informés auprès des Belges, et que le fait que j'ai parlé de la psychanalyse comme ne pouvant être une escroquerie est parvenu à vos oreilles. Je dirai même <sup>que</sup> j'y insistais en parlant de ce  $S_1$  qui paraît promettre un  $S_2$ . Il faut quand même à ce moment-là se souvenir de ce que j'ai dit concernant le sujet, c'est à savoir le rapport de cet  $S_1$  avec cet  $S_2$ . J'ai dit dans son temps qu'un signifiant était ce qui représente le sujet auprès d'un autre signifiant. Alors, quoi en déduire?

Je vais quand même un peu vous donner une indication, ne serait-ce que pour éclairer ma route, parce que elle ne va pas de soi. La psychanalyse est peut-être une escroquerie, mais ça n'est pas n'importe laquelle, c'est une escroquerie qui tombe juste par rapport à ce qu'est le signifiant, et le signifiant, il faut quand même bien remarquer qu'il est quelque chose de bien spécifique. Il a ce qu'on appelle des effets de sens, et il suffirait que je connote le  $S_2$ , non pas d'être le second dans le temps, mais d'avoir un sens double, pour que le  $S_1$  prenne sa place, et sa place correctement. Il faut quand même dire que le poids de cette duplicité de sens est commun à tout signifiant, je pense que Madame Kress Rosen ne me contredira pas, et si elle veut s'y opposer de façon quelconque, elle est tout à fait libre de me faire signe puisque, je le répète, je me félicite qu'elle soit là. La psychanalyse n'est pas, je dirais, plus une escroquerie que la poésie elle-même, et la poésie se fonde précisément sur cette ambiguïté dont je parle, et que je qualifie du sens double.

quand même/

La poésie paraît relever de la relation du signifiant au signifié. On peut dire d'une certaine façon que la poésie est imaginairement symbolique, je veux dire que, puisque Madame Kress Rosen hier a évoqué Saussure et sa distinction de la langue et de la parole, non d'ailleurs sans noter que quant à cette distinction, Saussure avait flotté, il reste quand même que son départ, à savoir que la langue est le fruit d'une maturation, d'une, d'un mûrissement de quelque chose qui se cristallise dans l'usage; il reste que la poésie relève d'une violence faite à cet usage et que nous en avons des preuves, si j'ai évoqué, la dernière fois, Dante et la poésie amoureuse, c'est bien pour, pour marquer, pour marquer cette violence que la philosophie fait tout pour effacer, c'est bien en quoi la philosophie est le champ d'essai de l'escroquerie, et en quoi on ne peut pas dire que la poésie n'y joue pas à sa façon innocemment, ce que j'ai appelé à l'instant, ce que j'ai connoté de l'imaginairement symbolique, ça s'appelle la vérité.

Ca s'appelle la vérité notamment, concernant le rapport sexuel, c'est à savoir que, comme je le dis, peut-être le premier, et je vois pas pourquoi je m'en ferais un titre que de rapport sexuel, il n'y en a pas, je veux dire, à proprement parler, au sens où il y aurait quelque chose qui ferait que, qu'un homme reconnaîtrait forcément une femme.

(là?) Il est certain que moi, j'ai cette faiblesse de la reconnaître la, mais je suis quand même assez averti pour avoir fait remarquer que, qu'il y a pas de la, ce qui coïncide avec mon expérience, à savoir que je ne reconnais pas toutes les femmes. Il n'y en a pas, mais il faut tout de même bien dire que ça ne

va pas de soi, il n'y en a pas, sauf incestueux, c'est très exactement ça qu'a avancé Freud. Il n'y en a pas sauf incestueux ou meurtrier. Je veux dire que ce que Freud a dit, c'est que le mythe d'Oedipe désigne ceci que la seule personne avec laquelle on ait envie de coucher, c'est sa mère, et que <sup>pour</sup> le père, on le tue. C'est même d'autant plus probable qu'on ne sait ni qui sont votre père et votre mère. C'est exactement pour ça que le mythe d'Oedipe a un sens. Il a tué quelqu'un qu'il ne connaissait pas et il a couché avec quelqu'un dont il n'avait aucune idée que c'était sa mère, // et, ce que ça veut dire, c'est qu'en somme, il n'y a de vrai que la castration. En tout cas, avec la castration, on est bien sûr d'y échapper. Comme toute cette dite mythologie grecque nous le désigne bien, c'est à savoir que le père, c'est pas tellement du meurtre qu'il s'agit que de sa castration, que la castration passe par le meurtre; et que, quant à la mère, le mieux qu'on ait à en faire, c'est de se le couper, pour être bien sûr de ne pas commettre l'inceste.

Oui, ce que je voudrais c'est vous donner la réfraction de ces vérités dans le sens où il faudrait arriver à donner une idée d'une structure qui soit telle que ça incarnerait le sens, d'une façon correcte. Contrairement à ce que on dit, il n'y a pas de vérité sur le réel, puisque le réel se dessine comme excluant le sens. Ça serait encore trop dire qu'il y a du réel, parce que pour dire ceci, c'est quand même supposer un sens. Le mot réel a lui-même un sens, et j'ai même dans son temps un petit peu joué là-dessus, je veux dire que pour invoquer les choses, j'ai évoqué en écho le mot *reus* qui, comme vous le savez, en latin, veut dire coupable. On est plus ou moins coupable du réel, c'est bien en quoi d'ailleurs la psychanalyse est une chose sérieuse,

---

/c'est néanmoins comme ça que les choses se sont passées selon le mythe; /

je veux dire que c'est pas absurde de dire qu'elle peut glisser dans l'escroquerie.

Il y a une chose qu'il faut noter au passage, c'est que, comme je l'ai fait remarquer la dernière fois, à Pierre Soury, la dernière fois, je veux dire dans son local même à Jussieu, celui dont je vous ai parlé la dernière fois, je lui ai fait remarquer que le tore retournable dont il fait l'approche du noeud borroméen, est quelque chose qui, pour le noeud en question, suppose qu'un seul tore est retourné. Non pas, bien sûr, qu'on ne puisse en retourner d'autres, mais alors ce n'est plus un noeud borroméen, je vous ai donné une idée de ça par un petit dessin la dernière fois. Il n'est donc pas surprenant de, d'énoncer à propos de ce tore, de ce tore qui part d'un noeud borroméen triple de ce tore si vous le retournez, de qualifier ce qui est dans le tore, dans le tore du symbolique, de symboliquement réel.

Le symboliquement réel n'est pas le réellement symbolique, car le réellement symbolique, c'est le symbolique inclus dans le réel. Le symbolique inclus dans le réel a bel et bien un nom, ça s'appelle le mensonge, au lieu que le symboliquement réel, je veux dire, ce qui du réel se connote à l'intérieur du symbolique, c'est ce qu'on appelle l'angoisse.

Le symptôme est réel, c'est même la seule chose vraiment réelle, c'est-à-dire qui ait un sens, qui conserve un sens dans le réel, c'est bien pour ça que le psychanalyste peut, s'il a de la chance, intervenir symboliquement pour le dissoudre dans le réel.

Alors, je vais quand même vous noter en passant ce qui est symboliquement imaginaire. Eh bien c'est la géométrie, le fameux *mos geometricus* dont on a fait tant d'états. C'est la géométrie

des anges, c'est-à-dire quelque chose qui, malgré l'Écriture, n'existe pas. J'ai autrefois beaucoup taquiné le Révérend Père Teilhard de Chardin, en lui faisant remarquer que s'il tenait tellement à l'Écriture, il fallait qu'il reconnaisse que les anges, ça existait. Paradoxalement, le R.P. Teilhard de Chardin n'y croyait pas. Il croyait en l'homme, d'où son histoire d'homini-  
sation de la planète. Je ne vois pas pourquoi on croirait plus à l'homini-  
sation de quoique ce soit qu'à la géométrie. La géométrie concerne expressément les anges, et pour le reste, pour le reste, c'est-à-dire pour la structure, ne règne qu'une chose, c'est ce que j'appelle l'inhibition. C'est une inhibition à laquelle je m'attaque, je veux dire que je m'en soucie, je me fais un tracas pour tout ce que je vous apporte ici comme structure; un tracas qui est seulement lié au fait que la géométrie véritable n'est pas celle que l'on croit, celle qui relève de purs esprits, que celle qui a un corps, c'est ça que nous voulons dire quand nous parlons de structure et, pour commencer à vous mettre ça noir sur blanc, je vais vous montrer de quoi il s'agit quand on parle de structure: il s'agit de quelque chose comme ça (Fig.I), c'est à savoir d'un tore troué. Ça, je le dois à Pierre Soury.

Je veux dire que c'est facile de le compléter ce tore. Vous voyez bien que ici, c'est si on peut dire le bord, si on peut s'exprimer ainsi, <sup>aussi</sup> /improprement, le bord du trou, qui est dans le tore, et que tout ça, c'est le corps du tore. Ce tore, il ne suffit pas de le dessiner ainsi, car on s'aperçoit qu'à le trouer, ce tore, on fait en même temps un trou dans un autre tore. C'est le propre du tore, car il est tout aussi légitime de dessiner ici le tore, et de faire un tore qui soit, si je puis dire, enchaîné avec celui-là. C'est bien en quoi on peut

dire qu'à trouser un tore, on troue en même temps un autre tore qui est celui qui a avec lui un rapport de chaîne.

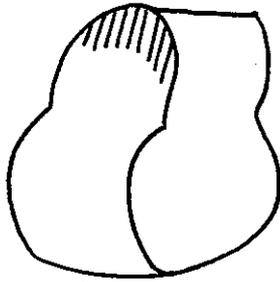
Alors, je vais essayer de vous figurer ce qu'on peut ici dessiner d'une structure (Fig.II), dont vous voyez qu'à le dessiner en deux couleurs, je pense qu'il est suffisamment évident que ceci, à savoir le vert en question, est à l'intérieur du tore rouge (Fig.I), mais que, par contre, tel qu'ici vous pouvez le voir, que le second tore est à l'extérieur. Mais ça n'est pas un second tore, puisque ce dont il s'agit, c'est toujours de la même figure, mais une figure qui se démontre pouvoir glisser à l'intérieur, c'est ce que j'appelle-<sup>rai</sup>/tore rouge qui glisse en tournant et qui réalise ce tore en chaîne avec le premier.

Si nous faisons tourner ce vert, ce vert qui se trouve être à la surface extérieure au tore rouge, si nous le faisons tourner il va se trouver ici représenté par sa propre glissade, et ce que nous pouvons dire de l'un et de l'autre, c'est que ce tore vert est très précisément ce qui représente ce que nous pourrions appeler le complémentaire de l'autre tore, c'est-à-dire le tore enchaîné. Mais, supposez que ce soit le tore rouge que nous fassions glisser ainsi, ce que nous obtenons, c'est ceci, c'est quelque chose qui va se trouver inversement réaliser que quelque chose qui est vide se noue à quelque chose qui est vide, c'est à savoir que ce qui est là va apparaître là. Autrement dit, ce que je suppose par cette manipulation, c'est que loin que nous ayons deux choses concentriques, nous aurons au contraire deux choses qui jouent l'une sur l'autre, et, ce que je veux désigner par là, c'est quelque chose sur quoi on m'a interrogé quand j'ai parlé de parole pleine et de parole vide.

Je l'éclaire maintenant: la parole pleine, c'est une parole pleine de sens; la parole vide, c'est une qui n'a que de la signification. J'espère que Madame Kress Rosen, dont je vois toujours le sourire fûté, ne voit pas à ça un trop grand inconvénient. Je veux dire par là, qu'une parole peut être à la fois pleine de sens. Elle est pleine de sens parce qu'elle part de cette duplicité ici dessinée (Fig.I). C'est parce que le mot a double sens qu'il est  $S_2$ , que le mot sens est plein, lui-même.

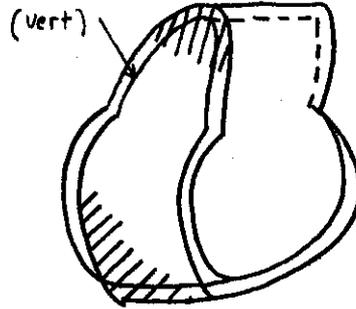
Quand j'ai parlé de vérité, c'est au sens que je me réfère. Mais le propre de la poésie quand elle rate, c'est justement de n'avoir qu'une signification, d'être pur noeud d'un mot avec un autre mot. Il n'en reste pas moins que la volonté de sens consiste à éliminer le double sens, ce qui ne se conçoit qu'à réaliser, si je puis dire, cette figure (Fig.II), c'est-à-dire à faire qu'il n'y ait qu'un sens, le vert recouvrant le rouge à l'occasion.

Comment le poète peut-il réaliser ce tour de force de faire qu'un sens soit absent, c'est bien entendu, en le remplaçant ce sens absent par ce que j'ai appelé la signification. La signification n'est pas du tout ce qu'un vain peuple croit, si je puis dire la signification, c'est un mot vide. Autrement dit, c'est ce qui, à propos de Dante, s'exprime dans le qualificatif mis sur sa poésie, à savoir qu'elle soit amoureuse. L'amour n'est rien qu'une signification, c'est-à-dire qu'il est vide, et on voit bien la façon dont Dante l'incarne, cette signification. Le désir a un sens, mais l'amour tel que j'en ai déjà fait état dans mon séminaire sur l'Ethique, tel que l'amour courtois le supporte, ça n'est qu'une signification. Voilà. Je me contenterai de vous dire ce que je vous ai dit aujourd'hui, puisqu'aussi bien, je ne vois pas pourquoi j'insisterais.



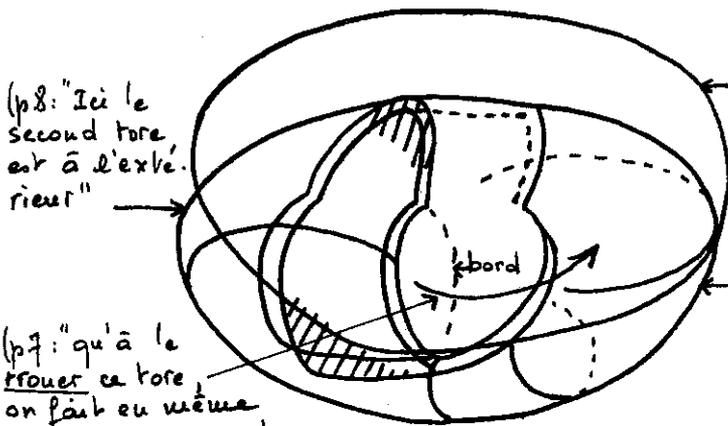
I.a (en rouge)

p.7: "Il s'agit de quelque chose comme ça c'est à savoir d'un tore troué".



I.b (complément - en vert)

p.8: "le vert en question est à l'intérieur du tore rouge."



(p.8: "Ici le second tore est à l'extérieur")

(bleu) = autre tore "enchaine" avec celui-là" (p.7)

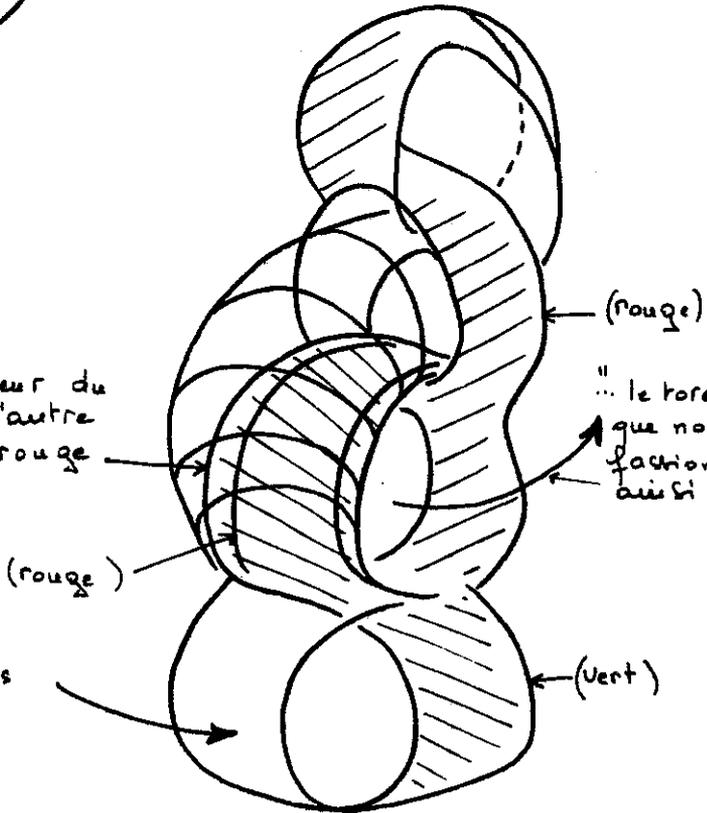
bord

"c'est le corps du tore" (p.7)

(p.7: "qu'à le trouer ce tore, on fait en même temps un trou dans un autre tore")

(I.a.b.c)

(p.8): "le vert qui se trouve être à l'extérieur du tore rouge ... complémentaire de l'autre tore." "le vert recouvrant le rouge à l'occasion."



"le tore rouge que nous faisons glisser ainsi ..." p.8.

(rouge)

(vert)

"si nous le faisons tourner, il va se trouver ici ..." (p.8)

(II)

Je vous demande pardon, j'ai un petit inconvé-  
nient aujourd'hui: j'ai mal au dos, de sorte que ça ne m'aide pas à, à tenir  
debout. Oui, quand je suis assis, j'ai aussi mal.

Ca n'est certainement pas une raison, parce qu'on ne sait  
pas ce qui est intentionnel, pour qu'on élucubre ce qui est sensé  
l'être.

Le moi, puisqu'on appelle ça comme ça, on appelle ça comme  
ça dans, dans la seconde topique de Freud, le moi est supposé  
avoir des intentions. Ceci, du fait qu'on lui attribue ce qu'il  
jaspine, ce qu'on appelle son dire. Il dit, en effet. Il dit et,  
il dit impérativement. C'est tout au moins comme ça qu'il commence  
à s'exprimer.

L'impératif, c'est ce que j'ai appuyé du signifiant indice 2  
(S<sub>2</sub>), le signifiant indice 2 dont j'ai défini le sujet. J'ai dit  
que un signifiant, c'était ce qui représentait le sujet pour un  
autre signifiant. Dans le cas de l'impératif, c'est le, celui qui  
écoute qui, de ce fait, devient sujet. Ca n'est pas que, que celui  
qui profère ne devienne pas lui aussi sujet incidemment. Oui.

Je voudrais attirer l'attention sur quelque chose. Il n'y a  
en psychanalyse que des "Je voudrais". Je suis évidemment un psy-  
chanalyste qui, qui a un peu trop de bouteille, mais c'est vrai  
que le psychanalyste, au point où j'en suis arrivé, dépend de la  
lecture qu'il fait de son analysant, de ce que son analysant lui  
dit, en propres termes.

(Est-ce que vous entendez? Parce qu'après tout, je ne suis pas sûr que ce porte-voix fonctionne. Est-ce que ça fonctionne là? Hein? Oui. )

Ce que son analysant croit lui dire, ceci veut dire que tout ce que l'analyste écoute ne peut être pris, comme on s'exprime, au pied de la lettre. Là, il faut que je fasse une parenthèse. J'ai dit la tendance que cette lettre, dont ce pied indique l'accrochage au sol, ce qui est une métaphore, une métaphore piètre, ce qui va bien avec pied, la tendance que cette lettre a à rejoindre le réel. C'est, c'est son affaire. Le réel, dans ma notation, étant ce qui est impossible à rejoindre, ce que son analysant, à l'analyste en question, croit lui dire, n'a rien à faire, et ça, Freud s'en est aperçu, n'a rien à faire avec la vérité. Néanmoins, faut bien penser que croire, c'est déjà quelque chose qui, qui existe. Il dit ce qu'il, ce qu'il croit vrai. Ce que l'analyste sait, c'est qu'il ne parle qu'à côté du vrai, parce que le vrai, il l'ignore. Freud, là, délire, juste ce qu'il faut, car il s'imagine que le vrai, c'est ce qu'il appelle, lui, le noyau traumatique. C'est comme ça qu'il s'exprime formellement, à savoir que à mesure que le sujet énonce quelque chose, de plus près de son noyau, et qui n'a pas d'existence, il n'y a que, que la roulure, que l'analysant est tout comme son analyste, c'est-à-dire comme je l'ai fait remarquer, en invoquant mon petit-fils, l'apprentissage qu'il a subi d'une langue entre autre, qui est pour lui la langue, que j'écris, on le sait, en un seul mot, dans l'espoir de ferrer, elle, la langue ce qui équivoque avec "faire-réel".

La langue, quelqu'elle soit, est une obscénité, ce que Freud (obscène) désigne de - pardonnez-moi ici l'équivoque - de l'Aub(r)escène (?) c'est aussi bien ce qui, ce qu'il appelle l'Autre scène, celle que

---

"de plus près de son noyau/traumatique, ce soi-disant noyau, /et..."

le langage occupe de ce qu'on appelle sa structure, structure élémentaire qui se résume à celle de la parenté.

(Rodney)°

Je vous signale qu'il y a des sociologues qui ont énoncé, sous le patronnage d'un nommé Robert° Needham qui n'est pas le Needham qui s'est occupé avec tellement de soin de la science chinoise, qui est un autre Needham, le Needham de la science chinoise ne s'appelle pas Robert, lui, le Needham en question, s' imagine faire mieux que les autres, en faisant la remarque d'ailleurs juste, que la parenté est à remettre en question, c'est-à-dire qu'elle comporte, dans les faits, autre chose, d'une plus grande variété, d'une plus grande diversité que ce que, il faut bien le dire, c'est à ça qu'il se réfère, que ce que les analysants en ts disent. Mais ce qui est tout à fait frappant, c'est que les analysants eux, ne parlent que de ça, de sorte que la remarque, incontestablement que la parenté a des valeurs différentes dans les différentes cultures, n'empêchent pas que le ressassage par les analysants de leur relation à leurs parents, d'ailleurs, il faut/dire le proches, est un fait, est un fait que l'analyste a à supporter. Il n'y a aucun exemple, aucun exemple que un analysant note la spécificité, la particularité qui différencie d'autres analysants son rapport à ses parents plus ou moins immédiats. Le fait qu'ils ne parlent que de ça est en quelque sorte quelque chose qui, qui bouche toutes les nuances de sa relation spécifique, de sorte que "La parenté en question", c'est un livre paru au Seuil, que la parenté en question met en valeur ce fait primordial que c'est, que c'est de la langue qu'il s'agit. Ça n'a pas du tout les mêmes conséquences que l'analysant ne parle que de ça parce que ses proches parents lui ont appris la langue, il ne différencie pas ce qui spécifie sa relation à lui avec ses proches parents. Il

faudrait là s'apercevoir que ce que j'appellerai dans cette occasion la fonction de vérité est en quelque sorte amortie par quelque chose de prévalent; il faudrait dire que, que la culture est là tamponnée, amortie, et que, à cette occasion, on ferait mieux peut-être d'évoquer la métaphore, puisque culture est aussi une métaphore, la métaphore de l'"agri" du même nom, il faudrait substituer à l'agri en question, le terme de bouillon de culture. Ça serait mieux enfin d'appeler culture un bouillon de langage.

Associer librement, qu'est-ce que ça veut dire? Je m'efforce là de pousser les choses un petit peu plus loin, qu'est-ce que veut dire associer librement? Est-ce que c'est une garantie, ça semble quand même être une garantie que le sujet qui énonce va dire des choses qui, qui aient un peu plus de valeur. Mais enfin, chacun sait que, que la ratiocination, ce qu'on appelle comme ça en psychanalyse, la ratiocination a plus de poids que le raisonnement. Qu'est-ce que, qu'est-ce qu'a à faire ce qu'on appelle des énoncés avec une proposition vraie. Il faudrait tâcher comme l'énonce Freud, de voir sur quoi est fondé ce quelque chose qui ne fonctionne qu'à l'usure, dont est supposée la vérité; il faudrait voir s'ouvrir à la dimension de la vérité comme variable, c'est-à-dire de ce que, en condensant comme ça les deux mots, j'appellerai la-vari(é)té, avec un petit e avalé - la variété -. Par exemple, je vais donner quelque chose qui, qui a bien son prix: si un sujet analysant glisse dans son discours un néologisme comme je viens d'en faire, à propos de la vérité, qu'est-ce qu'on peut dire de ce néologisme? Il y a quand même quelque chose qu'on peut en dire. C'est que le néologisme apparaît quand ça s'écrit, mais c'est justement bien en quoi ça ne veut pas dire, comme ça, automatiquement que ce soit le réel. C'est pas parce que ça s'écri

que ça donne du poids à ce que j'évoquais tout à l'heure à propos de l'au pied de la lettre. Bref, il faut quand même soulever la question de savoir si la psychanalyse - je vous demande pardon, je demande pardon au moins aux psychanalystes - ça n'est pas ce qu'on peut appeler un "autisme à deux". Il y a quand même une chose qui permet de, de forcer cet autisme, c'est justement que la langue est une affaire commune, et que c'est justement là où je suis, c'est-à-dire capable de me faire entendre de tout le monde ici, c'est là ce qui est le garant, c'est bien pour ça que j'ai mis à l'ordre du jour "Transmission de la psychanalyse", c'est bien ce qui est le garant que la psychanalyse ne boîte pas irréductiblement de ce que j'ai appelé tout à l'heure autisme à deux.

On parle de la ruse de la raison, c'est une idée philosophique. C'est Hegel qui a inventé ça. <sup>Il n'</sup> y a pas la moindre ruse de la raison, il n'y a rien de constant, contrairement à ce que Freud a énoncé quelque part que la voix de la raison était basse mais qu'elle répète toujours la même chose, elle ne répète les choses qu'à tourner en rond. Pour dire les choses, la raison répète le sinthome. Et le fait que aujourd'hui je me présentais devant vous avec ce qu'on appelle un sinthome physique n'empêche pas qu'à juste titre vous pouvez vous demander si ça n'est pas intentionnel. Si par exemple, je n'ai pas abondé dans une telle connerie de comportement que mon symptôme, tout physique qu'il soit, soit quand même quelque chose qui soit par moi voulu. Il n'y a aucune raison de s'arrêter dans cette extension du symptôme, puisque, puisque c'est, c'est quelque chose de suspect qu'on le veuille ou non. Pourquoi ce symptôme ne serait-il pas intentionnel?

Il est un fait que l'élangue, j'écris é-l-a-n-g-u-e, que (s - nt ?) l'élangue s'ellonge à se traduire l'une dans l'autre, mais que le seul savoir reste le savoir des langues, que la parenté ne se traduit pas en fait, mais elle n'a de commun que ceci; /<sup>que</sup> les analysants ne parlent que de ça. C'est même au point que ce que j'appelle dans l'occasion un vieil analyste en est fatigué. Pourquoi est-ce Freud n'introduit pas, n'introduit pas quelque chose qu'il appelle-rait le "lui"? Quand j'ai écrit mon petit machin là pour vous le jaspiner, j'ai fait un lapsus, un de plus, - au lieu d'écrire comme moi, ce comme moi n'était pas spécialement bienveillant, il s'agissait de ce que j'appellerai la débilité mentale - j'ai fait un lapsus, j'ai, à la place du comme moi, écrit comme ça. Ecrire puisque tout ça s'écrit, c'est même là ce qui constitue le dire, écrire que l'analysant se débrouille avec moi, c'est aussi bien moi avec lui. Que l'analyse ne parle que du moi et du ça, jamais du lui, c'est quand même très frappant. Lui, pourtant, est un terme qui s'imposerait. Et si Freud dédaigne d'en faire état, c'est bien il faut le dire, qu'il est égocentrique, et même superégocentrique; c'est de ça qu'il est malade. Il a tous les vices du maître, il ne comprend rien à rien. Car le seul maître, il faut bien le dire, c'est la conscience, et ce qu'il dit de l'inconscient n'est qu'embrouille et bafouillage. C'est-à-dire retourne à ce mélange de dessins grossiers et de métaphysique, qui ne vont pas l'un sans l'autre. Tout peintre est avant tout un métaphysicien, un métaphysicien qui l'est en ceci que il fait des dessins grossiers, c'est un barbouilleur, d'où les titres qu'il donne à ses tableaux. Même l'art abstrait se titrise, comme les autres, j'ai pas voulu dire titularise, parce que ça voudrait rien dire, même l'art abstrait a, a des

titres, des titres qu'il s'efforce de faire aussi vides qu'il peut, mais quand même, ça se titrise!

Sans cela, Freud eût tiré les conséquences de ce qu'il dit lui-même, que l'analysant ne connaît pas sa vérité puisqu'il ne peut la dire. Ce que j'ai défini comme ne cessant pas de s'écrire, à savoir le sinthome, y est un obstacle. J'y reviens, ce que l'analysant dit en attendant de se vérifier, ce n'est pas la vérité, c'est la vari(é)té du sinthome.

Il faut accepter les conditions du mental au premier rang desquelles est la débilité, ce qui veut dire l'impossibilité de tenir un discours contre quoi il n'y a pas d'objections mentales, précisément. Le mental, c'est le discours. On fait de son mieux pour arranger que le discours laisse des traces. C'est l'histoire du, de l'Entwurf, du Projet de Freud. Mais la mémoire est incertaine. Ce que nous savons, c'est qu'il y a des lésions du corps, que nous causons, corps dit vivant qui y suspendent la mémoire, ou tout au moins ne permettent pas de compter sur les traces qu'on lui attribue quand il s'agit de la mémoire du discours.

Faut soulever ces objections à la pratique de la psychanalyse. Freud était un débile mental comme tout le monde, et comme moi-même, à l'occasion, en particulier, en outre névrosé, un obsédé de la sexualité, comme on l'a dit. On ne voit pas pourquoi ne serait pas aussi valable l'obsession de la sexualité qu'une autre, puisque pour l'espèce humaine, l'obsession est obsédante à juste titre, elle est en effet anormale, au sens que j'ai défini: il n'y a pas de rapport sexuel; Freud, c'est-à-dire un cas, a eu le mérite de s'apercevoir que la névrose n'était pas structurelle-

ment obsessionnelle, qu'elle était hystérique dans son fond, c'est à-dire liée au fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel, qu'il y a des personnes que ça dégoûte, ce qui quand même est un signe, un signe positif que ça les fait vomir. Le rapport sexuel, il faut le reconstituer par un discours, c'est-à-dire quelque chose qui a une toute autre finalité. Ce à quoi le discours sert d'abord, il sert à ordonner, j'entends à porter le commandement, que je me permets d'appeler intention du discours, puisque il en reste, de l'impératif dans toute intention. Tout discours a un effet de suggestion, il est hypnotique. La contamination du discours par le sommeil vaudrait d'être mise en relief, avant d'être mise en valeur dans ce qu'on appelle l'expérience intentionnelle, soit prise comme un commandement imposé aux faits; un discours est toujours endormant, sauf quand on ne le comprend pas, alors il réveille. Les animaux de laboratoires sont lésés, non pas parce qu'on leur fait plus ou moins mal, ils sont réveillés, parfaitement, parce qu'ils ne comprennent pas ce qu'on leur veut, même si on stimule leur prétendu instinct : quand vous faites bouger des rats dans une petite boîte, vous stimulez son instinct alimentaire - comme on s'exprime, c'est de la faim, tout simplement, qu'il s'agit -. Bref, le réveil, c'est le réel sous son aspect de l'impossible, qui ne s'écrit qu'à force, ou par force, c'est ce qu'on appelle le contre-nature; la nature, comme toute notion qui nous vient à l'esprit est une notion excessivement vague. A vrai dire, la contre-nature est plus claire que le naturel. Les présocratiques, comme on appelle ça, avaient un penchant au contre-nature. C'est tout <sup>ce qui</sup> mérite qu'on leur attribue la culture. Il fallait qu'ils soient doués pour forcer un peu le discours, le dire impératif dont nous avons vu qu'il endort.

La vérité réveille-t-elle ou endort-elle? Ca dépend du ton dont elle est dite. La poésie dite endort. Et j'en profite pour montrer le truc qu'a cogité François Cheng, il s'appelle en réalité Cheng Tsi Cheng. Il a mis François, comme ça, histoire de se résorber dans notre culture, ce qui ne l'a pas empêché de maintenir très ferme ce qu'il dit, et ce qu'il dit, c'est L'écriture poétique chinoise. C'est paru au Seuil et j'aimerais bien que vous en preniez de la graine, que vous en preniez de la graine, si vous êtes psychanalyste, ce qui n'est pas le cas de tout le monde, ici. Si vous êtes psychanalyste, vous verrez que c'est le forçage par où un psychanalyste peut faire sonner autre chose, autre chose que le sens, car le sens c'est ce qui résonne à l'aide du signifiant, mais ce qui résonne, ça va pas loin, c'est plutôt mou. Le sens, ça tamponne, mais à l'aide de ce qu'on appelle l'écriture poétique, vous pouvez avoir la dimension de ce que pourrait être, de ce que pourrait être l'interprétation analytique. C'est tout à fait certain que, que l'écriture n'est pas ce par quoi la poésie, la résonance du corps, s'exprime. Il est quand même tout à fait frappant que les poètes chinois s'expriment par l'écriture, et que pour nous, ce qu'il faut, c'est que nous prenions la notion dans l'écriture chinoise de ce que c'est que la poésie. Non pas que toute poésie, je parle de la nôtre spécialement, que toute poésie soit telle que nous puissions l'imaginer par l'écriture, par l'écriture poétique chinoise, mais peut-être y sentirez-vous quelque chose, quelque chose qui soit autre, autre que ce qui fait que les poètes chinois peuvent pas faire autrement que d'écrire. Il y a quelque chose qui donne le sentiment que ils n'en sont pas réduits là, c'est qu'ils chantonnent, c'est qu'ils modulent, c'est qu'il y a ce que François Cheng a énoncé devant moi, à savoir un contre-

point tonique, une modulation qui fait que ça se chantonne, car de la tonalité à la modulation, il y a un glissement.

Que vous soyez inspirés éventuellement par quelque chose de l'ordre de la poésie, pour intervenir, c'est bien en quoi je dirai c'est bien vers quoi il faut **vous** tourner, parce que la linguistique est quand même une science que je dirai très mal orientée. Si, si la linguistique se soulève, c'est dans la mesure où un Roman Jakobson aborde franchement les questions de poétique. La métaphore et la métonymie n'ont de portée pour l'interprétation qu'en tant qu'elles sont capables de faire fonction d'autre chose, et cette autre chose dont elle fait fonction c'est bien ce par quoi s'unissent étroitement le son et le sens; c'est pour autant que une interprétation juste éteint un symptôme que la vérité se spécifie d'être poétique. Ce n'est pas du côté de la logique articulée quoique à l'occasion j'y glisse, ce n'est pas du côté de la logique articulée qu'il faut sentir la portée de notre dire. Non pas bien sûr, non pas bien sûr qu'il y ait quelque part quelque chose qui mérite de faire deux versants, ce que toujours nous énonçons parce que c'est la loi du discours, ce que toujours nous énonçons comme système d'opposition. C'est cela même qu'il nous faudrait surmonter et la première chose serait d'éteindre la notion de beau, nous n'avons rien à dire de beau. C'est d'une autre résonance qu'il s'agit à fonder sur le mot d'esprit, Un mot d'esprit n'est pas beau. Il ne se tient que d'une équivoque ou, comme le dit Freud, d'une économie.

Rien de plus ambigu que cette notion d'économie. Mais, tout de même, l'économie fonde la valeur. Une pratique sans valeur, voilà ce qu'il s'agirait pour nous d'instituer.

Je me casse la tête, ce qui est déjà embêtant, parce que je me la casse sérieusement, mais le plus embêtant, c'est que je ne sais pas sur quoi je me casse la tête.

Il y a quelqu'un qui, nommé Gödel, qui vit en Amérique, et qui, qui a énoncé le nom de indécidable; ce qu'il y a de solide dans cet énoncé, c'est qu'il démontre qu'il y a de l'indécidable, et il le démontre sur quel terrain, sur quelque chose que je qualifierai du plus mental de tous les mentaux, je veux dire de tout ce qu'il y a de plus mental, le mental par excellence, à savoir, la pointe du mental, à savoir ce qui se compte, ce qui se compte, c'est l'arithmétique. Je veux dire que c'est l'arithmétique qui développe le comptable.

La question est de savoir s'il y a des Un qui sont indénombrables, c'est tout au moins ce qu'a promu Cantor. Mais ça reste quand même douteux, étant donné que nous ne connaissons rien que de fini, et que le fini, c'est toujours dénombré.

Est-ce que c'est dire la faiblesse du mental? C'est simplement la faiblesse de ce que j'appelle l'imaginaire. L'inconscient a été identifié par Freud, on ne sait pourquoi, l'inconscient a été identifié par Freud au mental. C'est tout au moins ce qui résulte du fait que le mental est tissé de mots, entre quoi c'est expressément, me semble-t-il, la définition qu'en donne Freud, entre quoi il y a des bévues toujours possibles.

D'où mon énoncé que de réel, il n'y a que l'impossible, et c'est bien là que, que j'achoppe. Le réel est-il impossible à

penser? S'il ne cesse pas, mais il y a là une nuance, il ne, je n'énonce pas que il ne cesse pas de ne pas se dire, ne serait-ce que, que parce que le réel, je le nomme comme tel, mais je dis qu'il ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Tout ce qui est mental, en fin de compte, est ce que j'écris du nom de sinthome (épilé par Lacan), c'est-à-dire, c'est-à-dire signe. Qu'est-ce que veut dire être signe? C'est là-dessus que je me, que je me casse la tête.

Est-ce qu'on peut dire que la négation soit un signe? J'ai autrefois essayé de poser ce qu'il en est de l'Instance de la Lettre, est-ce que c'est tout dire que de dire que le signe de la négation qui s'écrit comme ça  $\neg$  n'a pas à être écrit? Qu'est-ce que nier? Qu'est-ce qu'on peut nier?

Ceci nous, nous met dans le bain de la Verneinung dont Freud a promu, a promu l'essentiel. Ce qu'il énonce, c'est que la négation suppose une Behabung. C'est à partir de quelque chose qui s'énonce comme positif qu'on écrit la négation. En d'autres termes le signe est à rechercher - et c'est bien ce que, dans cette Instance de la Lettre, j'ai posé - est à rechercher:  $\cong$  comme congruence du signe au réel. Qu'est-ce qu'un signe qu'on ne pourrait écrire? Car ce signe, on l'écrit réellement.

J'ai mis en valeur, comme ça, un temps la pertinence de ce que la langue française touche comme adverbe: Est-ce qu'on peut dire que le réel ment (réellement)? Dans l'analyse, on peut sûrement dire que le vrai mente. L'analyse est un long cheminement. On le retrouve partout que le chemine mente c'est quelque chose qui ne peut à l'occasion que de nous signaler que, comme dans le fil du téléphone, nous nous prenons les pieds. Et alors, qu'on puisse avancer des choses pareilles pose la question de ce que c'est que

le sens. N'y aurait-il de sens que menteur, puisque la notion de réel, on peut en dire qu'elle exclue (qu'il faut écrire au subjonctif) qu'elle exclue le sens? Est-ce que ça indique qu'elle exclue aussi le mensonge? C'est bien ce à quoi nous avons à faire, quand nous parions en somme sur le fait que le réel exclue, au subjonctif, mais le subonctif est l'indication du modal, qu'est-ce qui se module dans ce modal qui exclurait le mensonge?

A la vérité, il n'y a, nous le sentons bien, dans tout cela, que paradoxe. Les paradoxes sont-ils représentables? Doxa, c'est l'opinion, <sup>le</sup> première chose sur quoi j'ai introduit une conférence, au temps de ce qu'on appelle, de ce qu'on pourrait appeler mes débuts, c'est sur le Ménon où on énonce que la doxa, c'est l'opinion vraie. Il n'ya pas la moindre opinion vraie, puisque, puisqu'il y a des paradoxes.

(pluriel?)

La question que je soulève, que le paradoxe<sup>o</sup> soit ou non représentable, je veux dire dessinable. Le principe du dire vrai, c'est la négation, et ma pratique, puisque pratique il y a, pratique sur quoi je m'interroge, c'est que je me glisse, j'ai à me glisser, parce que c'est comme ça que c'est foutu, j'ai à me glisser entre le transfert qu'on appelle, je ne sais pourquoi, négatif, mais c'est un fait qu'on l'appelle comme ça, on l'appelle négatif parce qu'on sent bien que il y a quelque chose, on ne sait toujours pas ce que c'est que le transfert positif, le transfert positif, c'est ce que j'ai essayé de définir sous le nom du, du sujet supposé savoir. Qu'est-ce qui est supposé savoir C'est l'analyste, c'est une attribution, comme déjà l'indique le mot de supposé. Une attribution, ce n'est qu'un mot. Il y a un sujet, quelque chose qui est , qui est supposé savoir, le savoir est donc son attribut. Il y a qu'une seule chose c'est qu'il est impossible de donner l'attribut du savoir à quiconque:

celui qui sait, c'est, dans l'analyse, l'analysant; ce qu'il déroule, ce qu'il développe, c'est ce qu'il sait, à ceci près que c'est un Autre, mais y a-t-il un Autre? Que c'est un Autre qui suit ce qu'il a à dire, à savoir ce qu'il sait.

Cette notion d'Autre, je l'ai marquée dans un certain graphe d'une barre qui le rompt. Est-ce que ça veut dire que rompu, ça soit nié? L'analyse, à proprement parler, énonce, énonce que l'Autre ne soit rien que cette duplicité. Il y a de l'Un, mais il n'y a rien d'autre. L'Un, je l'ai dit, l'Un dialogue tout seul puisqu'il reçoit son propre message sous une forme inversée, c'est lui qui sait, et non pas le supposé savoir.

J'ai avancé aussi ce quelque chose qui s'énonce de l'Universel, et ceci, pour le nier, j'ai dit qu'il n'y a pas de tous, c'est bien en quoi, les femmes sont, sont plus homme que l'homme. Elles ne sont pas toutes, ai-je dit. Ces tous donc n'ont aucun trait commun. Ils ont pourtant celui-ci, le seul trait commun, le trait que j'ai dit unaire, il se conforte de l'Un. Il y a de l'Un. Je l'ai répété tout à l'heure pour dire qu'il y a de l'Un, et rien d'autre. Il y a de l'Un et ça veut dire qu'il y a quand même du sentiment. Ce sentiment que j'ai appelé, selon les unarités, que j'ai appelé <sup>le</sup> support, le support de ce que, il faut bien que je reconnaisse/la haine, en tant que cette haine est parente de l'amour. L'amour que j'ai écrit dans, faut tout de même bien que je finisse là-dessus, que j'ai écrit dans mon, dans mon titre de cette année: L'Insu que sait - quoi? - de l'Une-bévue, il y a rien de plus difficile à saisir que ce trait de l'une-bévue. Cette bévue, c'est ce dont je traduis l'Unbewusst c'est-à-dire l'inconscient. En allemand, ça veut dire inconscient mais traduit par l'une-bévue, ça veut dire tout autre chose, ça

comme/  
à mourre)

veut dire un achoppement, un trébuchement, un glissement de mot à mot, et c'est bien de ça qu'il s'agit quand nous nous trompons de clé pour ouvrir une porte que précisément cette clé n'ouvre pas; Freud se précipite pour dire que on a pensé qu'elle ouvrirait, cette porte, mais qu'on s'est trompé. Bévues, est bien le seul sens qui nous reste pour cette conscience. La conscience n'a pas d'autre support que de permettre une bévue. C'est bien inquiétant, parce que cette conscience ressemble fort à l'inconscient, puisque c'est lui qu'on dit responsable, responsable de toutes ces bévues qu'on nous fait rêver. Rêver au nom de quoi? de ce que j'ai appelé l'objet (a), à savoir ce dont se divise le sujet qui, d'essence, est barré, à savoir plus barré encore que l'Autre.

Voilà sur quoi je me casse la tête. Je me casse la tête, et je pense qu'en fin de compte, la psychanalyse, c'est, c'est ce qui fait vrai, mais faire vrai, comment faut-il l'entendre? C'est un coup de sens, c'est un sens blanc. Il y a toute la distance que j'ai désignée du  $S$  indice 2 ( $S_2$ ) à ce qu'il produit:  $\underline{a}$

Que bien entendu, l'analysant produise l'analyste,  $\overline{S_2}$  c'est ce qui ne fait aucun doute, et c'est pour ça que je m'interroge sur ce qu'il en est de ce statut de l'analyste à quoi je laisse sa place de faire vrai, de semblant, et dont je considère que c'est ailleurs, car vous l'avez vu autrefois, qu'il y a rien de plus facile que de glisser dans la bévue, je veux dire dans un effet de l'inconscient, puisque c'était bien un effet de <sup>mon</sup> / inconscient <sup>qui?</sup> du fait que vous avez eu la bonté de considérer ceci comme un lapsus, et non pas comme ce que j'ai voulu qualifier de moi-même, à savoir, la fois suivante, comme une erreur grossière.

$$\begin{array}{ccc} \underline{a} & \longrightarrow & \underline{g} \\ S_2 & & S_1 \end{array}$$

Qu'est-ce que ce sujet, sujet divisé, a pour effet si, si le  $S_1$ , le S indice 1, le signifiant indice 1, se trouve dans notre tétraèdre

a      g  
 $S_2$        $S_1$

puisque ce que j'ai marqué, c'est que de ce tétraèdre, il y a toujours une de ses liaisons qui est rompue; c'est à savoir que le S indice 1 ne représente pas le sujet auprès du S indice 2, à savoir de l'Autre. Le S indice 1 et le S indice 2, c'est très précisément ce que je désigne par le A divisé dont je fais lui-même un signifiant:

S(K)

C'est bien ainsi que se présente le fameux inconscient; cet inconscient, il est en fin de compte impossible de le saisir. Il ne représente, j'ai parlé tout à l'heure des paradoxes comme étant représentables, à savoir dessinables; il n'y a pas de dessin possible de l'inconscient. L'inconscient, l'inconscient se limite à une attribution, à une substance, à quelque chose qui est supposé être sous, et ce qu'énonce la psychanalyse, c'est très précisément ceci, que ce n'est qu'une, je dis, déduction, déduction supposée, rien de plus. Ce dont j'ai essayé de lui donner corps avec la création du symbolique, a très précisément ce destin que ça ne parvient pas, ça ne parvient pas à son destinataire, comment se fait-il pourtant que ça s'énonce? Voilà l'interrogation centrale de la psychanalyse, je m'en tiens là pour aujourd'hui. J'espère pouvoir dans huit jours, puisque il y aura un 17 mai, Dieu sait pourquoi. Enfin, on m'a annoncé que il y aurait un 17 mai, et qu'ici je n'aurai pas de, trop d'examinés, si ce n'est vous, que j'examinerai moi-même, et peut-être j'interrogerai, dans l'espoir que quelque chose passe, passe de ce que je dis

(m') Comme la dernière fois des gens n'entendaient pas au milieu, j'aimerais qu'on me dise, cette fois-ci, si on/entend. Ce n'est pas que ce que j'ai à dire ait une extrême importance. Est-ce qu'on entend? Est-ce que quelqu'un veut bien me dire si on n'entend pas par hasard? Bon.

Alors, pour dire les choses par ordre d'importance croissante, j'ai eu le plaisir de m'apercevoir que mon enseignement a atteint "L'Echo des Savanes", je ne vous en citerai que deux lignes: "Ca n'est pas plus compliqué que cela la psychanalyse, enfin, ça c'est la théorie de Lacan." Voilà. L'Echo des Savanes, n°30. Vous pourrez lire ce texte, et quand même un peu porno, que j'ai réussi, enfin, j'ai réussi, j'ai pas fait exprès, j'ai réussi à pousser jusqu'au porno, c'est quand même, c'est quand même ce qu'on appelle un succès. Bon. Voilà. Je recueille toujours soigneusement L'Echo des Savanes, comme si, comme si je n'avais attendu que ça, /c'est évidemment pas le cas. /mais/

Alors, par ordre d'importance croissante, je vais quand même vous signaler la parution au Seuil d'un texte nommé "Polylogue", qui est de Julia Kristeva. J'aime beaucoup ce texte. C'est un recueil d'un certain nombre d'articles, ça n'en est pas moins précieux. J'aimerais quand même m'informer auprès de Julia Kristeva, puisqu'elle a fait l'effort, ce matin, de bien vouloir se déranger, comment elle conçoit ce, ce "Polylogue". J'aimerais bien qu'elle me dise si ce Polylogue, comme peut-être, enfin, il m'a paraît - pour autant que j'ai pu le lire, car je ne l'ai pas reçu il y a longtemps -, si ce Polylogue est une polylinguistique, je veux dire si la linguistique y est en quelque sorte ce

que je crois qu'elle est, quant à moi, plus qu'éparse, est-ce que c'est ça que par Polylogue elle a voulu dire. Elle agite la tête de haut en bas d'une façon qui paraît m'approuver, mais si elle avait encore un petit filet de voix pour, pour me le glapir, je ne serais pas fâché quand même.

Oui, seulement, ce qui est embêtant, c'est qu'on ne passe jamais que par la linguistique, je veux dire qu'on y passe et si j'ai énoncé quelque chose de valable, je regrette qu'on ne puisse pas dessus prendre appui.

Pour dire la vérité, je ne sais pas, j'avais entendu dire par quelqu'un qui était venu me tirer, comme ça, par la manche, que Jakobson désirait que je participe à une interview. Je suis bien embêté, je m'en sens tout à fait incapable. C'est pas, et pourtant je suis, comme vient de dire Julia Kristeva, je suis passé par là. Voilà, je suis passé par là, mais je n'y suis pas resté. J'en suis encore à interroger la psychanalyse sur la façon dont elle fonctionne. Comment se fait-il qu'elle tienne, qu'elle constitue une pratique qui est même, quelquefois, efficace?

Naturellement, là, il faut quand même passer par une série d'interrogations. Est-ce que la psychanalyse opère, puisque de temps en temps, elle opère. Est-ce qu'elle opère par ce qu'on appelle un effet de suggestion? Pour que l'effet de suggestion tienne, ça suppose, ça suppose que le, que le langage - là, je me répète - que le langage tienne, tienne à ce qu'on appelle l'homme.

Ce n'est pas pour rien que dans son temps j'ai manifesté une certaine, comme ça, préférence pour un certain livre de Bentham qui parle de l'utilité des fictions. Les fictions sont orientées

vers le, vers le service qui est, qui le justifient en somme. Mais, d'un autre côté, il y a là une béance, que ça tienne à l'homme, ça suppose que, que nous saurions bien, que nous saurions suffisamment ce que c'est que l'homme. Tout ce que nous savons de l'homme, c'est, c'est qu'il a une structure, mais cette structure, il nous est pas facile de la dire. La psychanalyse a émis sur ce sujet quelques vagissements, à savoir que l'homme penche vers son plaisir, ce qui a un sens bien net; ce que la psychanalyse appelle plaisir, c'est pâtir, subir le moins possible. Là, il faut quand même se souvenir de ce que, de la façon dont j'ai défini le possible, ça, ça a un curieux effet de renversement, puisque je dis que le possible, c'est ce qui cesse de s'écrire. C'est tout au moins ainsi que je l'ai nettement articulé au temps où je parlais du possible, du contingent, du nécessaire et de l'impossible. Alors, si on transporte le mot le moins, comme ça, tout pataudement, tout brutalement, eh bien, ça donne ce qui cesse le moins de s'écrire. Et, en effet, ça ne cesse pas un instant. C'est bien là que, que je voudrais reposer une question à cette chère Julia Kristeva.

Qu'est-ce qu'elle appelle, ça ça va la forcer à, à sortir un petit peu plus qu'un filet de voix comme tout à l'heure. Qu'est-ce qu'elle appelle la métalangue? Qu'est-ce que ça veut dire la métalangue, si ce n'est pas la traduction. On ne peut parler d'une langue que dans une autre langue, me semble-t-il, si tant est que ce que j'ai dit autrefois, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage, - il y a un embryon de métalangage -, mais on dérape toujours, pour une simple raison, c'est que je ne connais de langage qu'une série de langues incarnées.

On s'efforce d'atteindre le langage par l'écriture, et l'écriture, ça donne quelque chose, ça ne donne quelque chose qu'en mathématique, à savoir là où on opère, où on opère par la logique formelle, à savoir par extraction d'un certain nombre de choses qu'on définit, et qu'on définit comme axiomes principalement; et on opère tout brutalement qu'à extraire ces lettres, car ce sont des lettres. Oui. Ca n'est nullement une raison pour qu'on croie que la psychanalyse mène à écrire ses mémoires. C'est justement parce que il n'y a pas de mémoire d'une psychanalyse que je suis aussi embarrassé. Il n'y a pas de mémoire, ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de la mémoire intéressée dans cette affaire, mais écrire ses mémoires, c'est une autre affaire.

Tout repose là sur une métaphore, à savoir que on s'imagine que la mémoire, c'est quelque chose qui s'imprime. Mais, rien ne dit que cette métaphore soit valable. Dans son *Projet, Entwurf* Freud articule très précisément l'impression de ce qui reste, ce qui reste dans la mémoire. C'est pas une raison parce que nous savons que des animaux se souviennent pour qu'il en soit de même pour l'homme. Ce que j'énonce, en tout cas, c'est que, c'est que l'invention d'un signifiant est quelque chose de différent de la mémoire. Ce n'est pas que, que l'enfant invente, ce signifiant, il le reçoit, et c'est même ça qui, qui vaudrait que, qu'on en fasse plus. Pourquoi est-ce qu'on<sup>n'</sup>inventerait pas un signifiant nouveau? Nos signifiants sont, sont toujours reçus. Un signifiant, par exemple, qui n'aurait comme le réel, aucune espèce de sens. On ne sait pas, ça serait peut-être fécond. Ca serait peut-être fécond, ça serait peut-être un moyen, un moyen de sidération en tout cas. Ca n'est pas qu'on essaie pas, c'est même en ça que

consiste le mot d'esprit. Ca consiste à se servir d'un mot pour un autre usage que celui pour lequel il est fait. Dans le cas de "famillionnaire", on le chiffonne un peu ce mot. Mais c'est bien dans ce chiffonnage que réside son effet opératoire.

En tous les cas, il y a une chose où je me suis risqué à opérer dans le sens de la métalangue, la métalangue sur quoi, tout à l'heure, j'interrogeais Julia Kristeva. La métalangue en question consiste à traduire "Unbewusst" par "Une-bévue", ça n'a absolument pas le même sens. Mais, il est un fait c'est que dès que l'homme dort, il une-bévue à tour de bras, et sans aucun inconvénient, mis à part le cas de somnanbulisme. Le somnanbulisme a un inconvénient, c'est quand on réveille le somnanbule. Comme il se promène sur les toits, il peut arriver qu'il ait le vertige, mais, à la vérité, la maladie mentale qu'est l'inconscient ne se réveille pas. Ce que Freud a énoncé, et ce que je veux dire, c'est cela: qu'il n'y a en aucun cas de réveil. La science, elle, n'est qu'indirectement évocable en cette occasion. C'est un réveil mais un réveil difficile, et suspect. Il n'est sûr qu'on est réveillé que si ce qui se présente et représente est, je l'ai dit, sans aucune espèce de sens. Or, tout ce qui s'énonce jusqu'à présent comme // est suspendu à l'idée de Dieu. La science et la religion vont très bien ensemble. C'est un "Dieulire", mais ça ne présume aucun réveil. Heureusement, y-a-t-il un trou, entre le délire social et l'idée de Dieu il n'y a pas de commune mesure. Le sujet se prend pour Dieu, mais il est impuissant à justifier qu'il se produit du signifiant, du signifiant S indice 1 ( $S_1$ ), et encore plus impuissant à justifier que ce S indice 1 le représente auprès d'un autre signifiant, et que ce soit par là que passent tous les effets de sens, lesquels se bouchent tout de suite, sont

en impasse.

Voilà. L'astuce de l'homme, c'est de bourrer tout cela, je vous l'ai dit avec de la poésie qui est effet de sens, mais aussi bien effet de trou. Il n'y a que la poésie, vous ai je dit, qui permette l'interprétation, et c'est en cela que je n'arrive plus, dans ma technique, à ce qu'elle tienne. Je ne suis pas assez "poète (prononcé poïte (?)) : "Je ne suis pas poète assez".

pouâte?)  
pouâtassé?)

Voilà, ça c'est, c'est pour introduire ceci à propos de quoi je pose des questions. La définition de la névrose, il faut quand même être sensé, et s'apercevoir que, que la névrose, ça tient aux relations sociales. On secoue un peu la névrose, et c'est pas de tout sûr que par là on la guérisse. La névrose obsessionnelle, par exemple, c'est le principe de la conscience; et puis, il y a aussi des choses bizarres, il y a un nommé Clé-rambault qui s'est aperçu un jour, Dieu sait comment il a trouvé ça, qu'il y avait quelque part de l'automatisme mental. Il y a rien de plus naturel que l'automatisme mental! Que, qu'il y ait des voix, des voix d'où viennent-elles? Elles viennent forcément du sujet lui-même. Qu'il y ait des voix qui disent: "Elle est en train de se torcher le cul!". On est stupéfait que cette dérision, puisque est-ce qu'il paraît qu'il y a dérision, n'arrive pas plus souvent. Moi, j'ai vu, récemment, à ma présentation de malade, comme on dit, si tant est qu'il soit malade, j'ai vu un japonais, un japonais qui avait quelque chose que lui-même appelait l'écho de la pensée. Qu'est-ce que serait l'écho de la pensée, si Clé-rambault ne l'avait pas épinglée? Un processus serpigineux, qu'il appelle ça! Il n'est même pas sûr que ce soit un processus serpigineux là où est sensé être le centre du langage. Moi, j'ai quand

même dit que ce japonais qui, qui avait un très vif goût pour la métalangue, à savoir qu'il jouissait d'avoir appris l'anglais, puis le français après, est-ce que c'est pas là où a été le glissement? Il a glissé dans l'automatisme mental de ce fait que dans toutes ses métalangues, qui se trouvaient être maniées assez aisément, ben, il ne s'y retrouvait pas. J'ai conseillé, moi, qu'on lui permette d'avoir du champ, et qu'on ne s'arrête pas à ceci, que Clérambault a inventé un jour, un truc qui s'appelle l'automatisme mental. Ça n'a, c'est normal, l'automatisme mental. Il se trouve que si je n'en ai pas, moi, c'est un hasard. Il y a quand même, il y a quand même quelque chose qui peut s'appeler de mauvaises habitudes. Si on se met à, à se dire des choses à soi-même, comme il s'exprimait, le dit japonais, textuellement, si on se met à se dire des choses à soi-même, pourquoi ça ne glisserait-il pas vers l'automatisme mental, parce que il est tout de même bien certain que, conformément à ce que dit Edgar Morin, dans un livre qui est paru récemment, où il s'interroge sur la nature de la nature. Il est tout à fait clair que la nature n'est pas si naturelle que ça, c'est même en ça que consiste cette pourriture qui est ce qu'on appelle généralement la culture. La culture bouillonne, comme je vous l'ai fait remarquer incidemment. Oui. Les types modelés par les relations sociales consistent en jeux de mots.

Aristote impute, je ne sais pas pourquoi, à la femme, d'être hystérique, c'est un jeu de mots sur "Usteron". Je vous ai fait remarquer quelque chose concernant la parenté. La parenté en question, c'est le livre où, que fraye Needham, Rodney Needham, qui n'est pas le bon, pourquoi tout s'engloutit-il dans la parenté la plus plate? Pourquoi les gens qui viennent nous parler, en psych-

nalyse, ne nous parlent-ils que de cela? Pourquoi ne dirait-on pas qu'on est apparenté à part entière d'un "poète", par exemple, au sens où je l'ai articulé tout à l'heure, <sup>(le pas ?)</sup> de ne pas "poetasser"? Un poète, on a autant de parenté avec lui, pourquoi la psychanalyse oriente-t-elle, oriente-t-elle les gens qui s'y assouplissent les oriente-t-elle au nom de quoi, vers leurs souvenirs d'enfance? Pourquoi est-ce que, pourquoi est-ce qu'ils ne s'orienteraient pas vers l'apparentement à un "poete", un "poete" entre autres, n'importe lequel? Même un "poete" est très communément ce qu'on appelle un débile mental. On ne voit pas pourquoi, un "poete" ferait exception.

Un signifiant nouveau, celui qui n'aurait aucune espèce de sens, ça serait peut-être ça qui nous ouvrirait à ce que, de mes pas patauds, j'appelle, j'appelle le réel. Pourquoi est-ce qu'on ne tenterait pas de formuler un signifiant qui aurait, qui aurait contrairement à l'usage qu'on en fait habituellement, qui aurait un effet? Oui, il est certain que tout ceci a un caractère extrême, si j'y suis introduit par la psychanalyse, c'est tout de même pas sans portée, portée veut dire sens. Ça n'a exactement pas d'autre incidence. Portée veut dire sens, et nous restons collés toujours au sens. Comment est-ce que on n'a pas encore forcé les choses assez pour, pour faire l'épreuve de ce que ça donnerait de forger un signifiant qui serait autre. Bien, je m'en tiens là pour aujourd'hui. Si jamais, je vous convoque à propos de ce signifiant, vous <sup>et</sup> /parce que/ le verrez affiché, /et ce sera quand même un bon signe, /comme je ne suis débile mental que relativement, je veux dire que je le suis comme tout le monde, c'est peut-être que une petite lumière me serait arrivée.